



Université Catholique de Louvain-La-Neuve (UCL)
Faculté de Philosophie, Arts et Lettres (FIAL)

Etudiante : Amy KOORN (932500)

MASTER DE SPECIALISATION EN ETUDES DE GENRE

Année académique 2021-2022

IMAGINAIRES DU FUTUR DES GARÇONS DES QUARTIERS PAUVRES DE BRUXELLES,

Le cas de la construction identitaire de genre
des garçons maroxellois face à l'islamophobie

Promotrice : Maryam KOLLY,
Université Saint-Louis-Bruxelles.

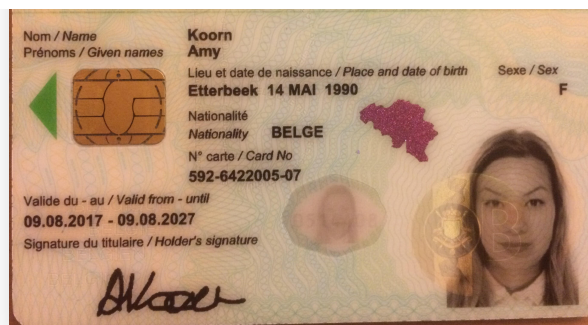
Je déclare qu'il s'agit d'un travail original et personnel et que toutes les sources référencées ont été indiquées dans leur totalité et ce, quelle que soit leur provenance. Je suis conscient·e que le fait de ne pas citer une source, de ne pas la citer clairement et complètement constitue un plagiat et que le plagiat est considéré comme une faute grave au sein de l'Université. J'ai notamment pris connaissance des risques de sanctions administratives et disciplinaires encourues en cas de plagiat comme prévues dans le *Règlement des études et des examens de l'Université catholique de Louvain* au Chapitre 4, Section 7, article 107 à 114.

Au vu de ce qui précède, je déclare sur l'honneur ne pas avoir commis de plagiat ou toute autre forme de fraude.

Nom, Prénom : KOORN, Amy

Date : 16 août 2022

Signature de l'étudiante :



A la mémoire de ma fille, Soukayna Bouhjar.

« A ma tranquillité, l'enfant qui n'a pu voir le jour en 2017, qui restera toujours ma source d'inspiration et de réconfort au plus profond de la tristesse des nuits de rédaction. Puisses-tu naître de la lumière déposée dans les esprits à travers mes écrits, afin de transformer les mentalités et nous libérer du patriarcat pour espérer vivre en paix. »

Remerciements

Mes remerciements vont de tout cœur aux belles âmes, bienveillantes qui ont contribué au développement de mes recherches, en m'accordant le partage de leurs intelligences. Ensemble, nous avons pris le risque de penser la question des femmes à travers celle des hommes pour mieux comprendre les subtilités de la lutte de l'égalité pour toutes.

Patricia Adolfo ; Nadia Agharbi ; Myriem Amrani ; Abdelilah Boulahmoum ; Ludovic Dhont ; Mostapha et Saïda El Hassani ; Niama Essarrage ; Tim Forodian ; Fabrice Forti ; Sophie Jacquot ; Ahmad et Anis Parsa ; Diana Gomez Plaza ; Maryam Kolly ; Anne Kabuya ; Dirk Koorn ; Fatima et Mimouna Laanan ; Patrice Leman ; Jean-Pierre Massot ; Claire Martinus ; Maïté Mawissa ; Firouzeh Nahavandi ; Nouria Ouali ; Laurent Polijn ; Jean Schmitt ; Sarah Tesch ; Houda et Loubna Zekhnini.

Table des matières

1	CADRAGE METHODOLOGIQUE.....	9
1.1	PRESENTATION DE LA STRUCTURE ASSOCIATIVE.....	9
1.1.1	METHODOLOGIE PROPOSEE.....	9
1.1.2	DESCRIPTION DES MODULES.....	10
1.1.3	ORGANISATION DES SÉANCES.....	11
1.2	TERRAIN D'ENQUETE MULTI-CITE	12
1.2.1	TABLEAU RÉCAPITULATIF DES ANIMATIONS.....	13
1.3	PROFIL DES JEUNES.....	13
1.3.1	DESCRIPTIF DE DIX JEUNES	15
1.3.2	ENQUETE DE TERRAIN : FOCUS-GROUPE	16
1.4	PROFIL DE LA TRAVAILLEUSE SOCIALE / CHARGÉE DE PROJET / ETUDIANTE	16
1.5	RELATIONS D'ENQUETES	17
1.5.1	EVOLUTION DE LA NATURE DES LIENS.....	19
2	CADRAGE THEORIQUE	21
2.1	D'OU JE PARLE, POINT DE VUE SITUE	22
2.1.1	« DEVENIR » HOMME.....	23
2.1.2	(RE)DEVENIR « HUMAIN » (OU TRANSMUTER)	26
2.2	PROBLEMATISATION D'UN CONCEPT DE GENRE: MASCULINITE HEGEMONIQUE	27
2.2.1	JEUNESSE MALE, HOMMES MASCULINS	27
2.3	PENSER L'IMAGINAIRE	28
2.3.1	IMAGINAIRES DU PATRIARCAT	29
2.3.2	IMAGINAIRES DES MASCULINITES.....	30
2.3.3	IMAGINAIRES DU VIRIL.....	31
2.3.4	CONCLUSIONS.....	33
3	LE GARÇON MAROXELLOIS, AVATAR DE L'EX-INDIGENE	34
3.1	QUI SUIS-JE ?	34
3.2	QUI SOMMES-NOUS ?	35
3.2.1	D'OU L'ON VIENT ?.....	36
4	ANALYSE EMPIRIQUE : RESULTATS D'ENQUETES.....	39
4.1	IMAGINAIRES DU FUTUR, VIE PUBLIQUE	39
4.1.1	IMAGINAIRES DU FUTUR, GARÇONS RACISES.....	42
4.1.1.1	Les belgo-belges de couleur	43
4.1.1.2	Jeunesse maroxelloise, assignation à l'islamité	44
4.1.1.3	Le racisme au quotidien, islamophobie pour raisons sécuritaires.....	45
4.1.2	IMAGINAIRES DU FUTUR, A BRUXELLES ?.....	47
4.2	ANALYSE EMPIRIQUE, VIE PRIVEE.....	48
4.2.1	LES IMAGINAIRE DU FUTUR : VIE AFFECTIVE, ALHUBU ? (AMOUR).....	48
4.2.2	NEUTRALISATION DES AFFECTS, QALB ? (CŒUR)	52
4.2.3	REPRODUCTION DES BLOCAGES AFFECTIFS, ALECH ? (POURQUOI)	53
4.2.4	L'ENGAGEMENT MARITAL, VOIE ROYALE DU HELLEL RELATIONNEL	54

4.2.5	DEVENIR UN RAJL ? (HOMME).....	56
4.2.1	UN CORPS RACISE : L'EXEMPLE DU VIOL, ADHULI (HUMILIATION).....	57
5	CONCLUSION	58
6	CONCLUSIONS DE FIN DE CURSUS.....	59
7	RECHERCHES DOCTORALES	60
8	BIBLIOGRAPHIE.....	61
9	ANNEXES	64
9.1	PRESENTATION DE LA STRUCTURE ASSOCIATIVE.....	64
9.1.1	CONSTATS A L'ORIGINE DE LA DEMARCHE DE L'ASSOCIATION DAKIRA.....	65
9.1.2	APPROCHE ET OBJECTIFS DU DISPOSITIF	66
9.1.3	OBJECTIFS DE LA STRUCTURE	67
9.1.4	COLLABORATIONS ASSOCIATIVES	67
9.1.5	MISSIONS DE LA CHARGEE DE PROJETS/ TRAVAILLEUSE SOCIALE	68
9.2	GUIDE D'ENTRETIEN SEMI-DIRECTIF	69
9.3	RETRANSCRIPTION, « M »	70
9.4	RETRANSCRIPTION, « I »	86
9.5	RETRANSCRIPTION, « Y »	95
9.6	RETRANSCRIPTION, « Y »	99
9.7	RETRANSCRIPTION, « B »	105
9.8	RETRANSCRIPTION, « L ».....	110
9.9	RETRANSCRIPTION, « N »	120
9.10	RETRANSCRIPTION « P ».....	126
9.11	RETRANSCRIPTION, « D »	129
9.12	RETRANSCRIPTION, « Z »	136
9.13	RETRANSCRIPTION, « H »	141
10	PLANNING	144
11	CONTACTS AVEC LA PROMOTRICE MARYAM KOLLY.....	144

Introduction

Une démarche du *dedans* a motivé le sujet de ce papier, en effet, en tant que travailleuse sociale, il m'a semblé intéressant de me pencher d'avantage sur l'imaginaire des jeunes, issus de quartiers pauvres à Bruxelles. L'épistémologie de l'imaginaire, un intérêt pour la subculture juvénile et les trajectoires de vies, des parcours d'échecs et de survie aux discriminations institutionnelles, tel sont les points de départ de cette recherche. Comme d'autres chercheurs avant moi, les études en sociologie de la déviance m'ont emmenées à m'attarder sur les logiques de rue, les socialisations masculines, les réalités urbaines, les histoires de quartier et celles de leurs habitants.

Le terrain ethnographique s'est effectué sur quatre années, de janvier 2019 à juin 2022 dans six établissements scolaires en région de Bruxelles-Capitale. Le matériel empirique a été récolté auprès de plus de 2000 jeunes âgés entre 12 et 25 ans lors d'animations sur des modules identitaires dans le cadre d'interventions de prévention des extrémismes violents et de sensibilisation au vivre-ensemble, via la structure associative « Dakira » financée par la Région de Bruxelles-Capitale. Une vingtaine d'entretiens semi-directifs ont également été menés pour compléter ce matériel empirique, incluant les discours des encadrants, enseignants, éducateurs, formateurs, psychologues, directeurs d'associations et stagiaires en accompagnement du travail social et éducatif.

Pendant plus de quatre ans j'ai discuté avec ce public sous ma triple casquette (travailleuse sociale, étudiante en études de genre, et jeune femme issue de la diversité) pour mieux comprendre ce qu'il en est des parcours des garçons quant à leurs trajectoires et aspirations futures ; quant aux vies qui leurs appartiennent et qu'ils investissent avec plus ou moins de motivation en fonction de leurs conditions de vies, de leur santé, des différends capitaux sociaux et de leurs réseaux à (non)disposition. « Les sociologies élaborent leurs propres outils et construisent leurs propres objets. » (Fouillet, 2015)

Bell Hooks pose dans son ouvrage « La volonté de changer » que, « l'un des échecs les plus flagrants du féminisme, en théorie comme en pratique, est l'absence de toute étude approfondie sur l'enfance des garçons, qui proposerait des lignes directrices et des stratégies pour une masculinité alternative, et de nouvelles manières de penser ce que c'est d'être un homme. » C'est en ce sens que s'oriente cette recherche qui s'attèle à mieux comprendre la construction des imaginaires du futur des garçons dans une perspective de déconstruction des attentes de l'idéologie patriarcale. Tenant en considération que les garçons sont autant

vulnérables face à la violence patriarcale que les filles et les femmes. Il s'agit bien d'un système à transformer et non d'un genre à exterminer. En ce sens, l'action proposée dans cette recherche est la promotion de valeurs anti patriarcales qui permettent de proposer de nouvelles pistes de masculinités à explorer et adopter par toutes.

Les travaux de Sirma Bilge ont été au cœur de cette recherche et l'un de ces propos a été gardé en leitmotiv de ce combat, « Les universitaires engagés doivent (re)trouver le souci d'articuler les savoirs de façon utile et concrète autour des luttes d'émancipation intersectionnelles pour contribuer à en élargir les imaginaires politiques et les possibilités de coalition. » (Sirma Bilge, 2015) En première partie de ce document est repris le cadrage méthodologique de cette recherche avec une description du matériel empirique, une introduction aux activités de l'association Dakira afin de présenter l'encrage de terrain, la pertinence de l'action et le point de vue situé de l'étudiante-chercheuse-travailleuse sociale.

En deuxième partie de ce document, sont abordés les aspects théoriques de la recherche avec comme références de nombreuses penseuses féministes. Il sera question de patriarcat, de masculinités, suivi du « devenir homme » des imaginaires du futur des garçons racisés, issus des quartiers populaires de Bruxelles pour cible, le cas de la construction identitaire de genre des maroxellois face à l'islamophobie. Un détour historique est proposé pour mieux cerner les imaginaires néocoloniaux hérités du siècle dernier, dont la mémoire est vive et mobilisée par divers protagonistes pour expliquer une infériorisation légitimée des ex-colonisés.

Une troisième et dernière section présente les résultats de l'enquête ethnographique avec l'analyse des discours des garçons quant aux enjeux soulevés. Mettant en lumière les différents domaines de vie privée et publique pour comprendre de quelles façons les violences vécues dans l'une, impactent, renforcent et transforment les violences alimentées dans l'autre. Leurs imbrications et leurs influences mutuelles complexifient le phénomène de marginalisation et de mal-être des garçons racisés faisant face à des blocages multisectoriels favorisant le compartimentage des comportements menant à des voies de dissociations psychiques ayant pour résultat une exacerbation des phénomènes dépressifs des adolescents.

En dernière partie de ce document sont présentés les conclusions de cette recherche avec des perspectives futures en termes de développement de projets académiques, d'alliances politiques possibles et imaginables, d'ancrages sur le terrain auprès des intervenants de première ligne désireux d'améliorer leurs pratiques professionnelles, leurs connaissances de nouveaux outils et souhaitant développer une expertise utile et juste de ces publics.

1.1 Présentation de la structure associative¹

L'asbl Dakira² est une association laïque et pluraliste, créée en 2006, qui a pour objectif de promouvoir le développement socio-économique et culturel de la société civile, en particulier le dialogue interculturel et la promotion de l'égalité homme/femme, en dehors de tout esprit de propagande politique ou confessionnelle. A cette fin l'association met en œuvre tous les moyens appropriés, en toute indépendance par rapport aux pouvoirs politiques et religieux. L'association Dakira -mot arabe qui se traduit par la « mémoire »- est convaincue que la connaissance de soi, de son passé permet de s'ouvrir davantage à la connaissance de l'autre, à son histoire. Cette restitution du passé, dans une démarche de critique historique, contribue à un engagement au présent dans la construction positive d'une dynamique interculturelle.

1.1.1 Méthodologie proposée

L'association a choisi de travailler selon les principes de l'éducation populaire qui repose sur la capacité des individus à progresser et à se développer par eux-mêmes. Les méthodes de travail s'appuient sur les savoirs des individus (individuels et collectifs) et visent à stimuler l'analyse critique, la confiance en soi et la participation citoyenne dans la société. Cette approche vise l'émancipation des publics et permet de développer les capacités de chacun à vivre ensemble, à confronter ses idées, à partager une vie de groupe, à s'exprimer en public, à écouter.

Les actions de l'association sont concentrées sur trois axes de travail qui ont des outils pédagogiques, des modules de formation et des cycles de conférences distincts. Sur le premier axe de travail, celui des formations pour les intervenants de première ligne, l'association propose six modules de formation, (1) Islam, Islamisme, Djihadisme: Des clés pour comprendre les enjeux ; (2) Le djihad et ses avatars: Paradigmes scripturaires et tradition islamiques ; (3) Femmes, Féminismes et Islam: unité, diversité, luttes et résistances des femmes musulmanes ; (4) Posture professionnelle des travailleurs sociaux face aux radicalismes religieux et/ou violents ; (5) Gestion de la diversité en contexte interculturelle, (6) Djihad, djihadisme: Les retombées en Europe.

¹ Descriptifs repris des rapports d'activités de l'asbl Dakira

² Un descriptif plus complet des activités peut être consulté en annexe de ce document

Sur le deuxième axe de travail, l'association propose six modules d'animation : (1) Identités et appartenances sociales ; (2) Diversité et appartenances culturelles ; (3) Propagande, médias et discours de haine ; (4) Identité virtuelle et radicalisation sur la toile ; (5) Extrémismes et violences sociales ; (6) Genre et inégalités sociales. Le troisième axe de travail est celui des conférences-débats tout public qui sont quant à elles, structurées dans deux cycles : (1) Femmes, Féminismes, Islams : l'égalité en question ; (2) Djihad, Djihadisme : l'impossibilité de comprendre ?.

Dans le cadre de ce mémoire-recherche, le matériel de terrain de l'axe 2, sera utilisé comme matériel empirique. Celui-ci a été collecté sur une période de quatre ans, de janvier 2019 à juin 2022, période pendant laquelle l'étudiante à temps-partiel était également salariée à temps plein comme travailleuse sociale, chargée de projets/animatrice socio-culturelle.

1.1.2 Description des modules

- *Identités et appartenances sociales*

Ce module propose une réflexion individuelle et collective sur le concept d'identité sociale abordé sous l'angle principal de la sociologie. Il est demandé aux jeunes de s'interroger sur leurs appartenances sociales, croyances, perceptions, représentations, réalités, rapport au monde et aux autres. Les jeunes sont invités à s'exprimer sur ce qui est important pour eux, individuellement et collectivement, ils apprennent à s'écouter et dialoguer sereinement sur des questions sensibles. Nous souhaitons que les jeunes se sentent entendus, écoutés, compris et soutenus dans leurs démarches de (re)définition(s) identitaire(s).

- *Propagande politico-médiatique et discours de haine ;*

Ce module vise à déconstruire les discours de haine et mieux comprendre leur portée politique et sociale. Abordé sous l'angle historique, nous reprenons plusieurs cas de violences extrêmes ayant mené à des guerres et des génocides pour présenter aux jeunes les différents stades du processus de déshumanisation. Nous analysons plusieurs supports médiatiques contemporains pour aiguïser le sens critique des jeunes et ensuite, les responsabiliser face aux choix qu'ils portent quotidiennement. Nous souhaitons partager des clés de compréhension avec les jeunes pour qu'ils puissent faire face aux messages haineux et s'y opposer pacifiquement.

- *Diversité et appartenances culturelles*

Ce module propose aux jeunes et aux encadrants un moment de (re)connexion avec la richesse individuelle et collective de la diversité culturelle des personnes présentes. On leur demande de reconnaître plusieurs univers culturels, de les décrire et de les représenter avec leurs propres mots pour ensuite, s'y situer. Les participants ont ici l'occasion de conscientiser la subtilité des différentes vérités formant une réalité propre à une personne et/ou un groupe particulier. Notre équipe travaille avec des méthodes d'ethnologie, développées en sciences sociales.

1.1.3 Organisation des séances

Les séances de sensibilisation sont organisées en milieu scolaire sur base d'un planning établi avec les représentants des établissements scolaires. Les locaux sont mis à la disposition de l'équipe d'animateurs qui se charge de disposer le matériel en adéquation avec les pratiques utilisées lors des animations. A noter que les conditions de travail peuvent changer en fonction des représentants scolaires, du public étudiant et des conjonctures indépendantes de notre volonté tel que nous avons connu avec la crise sanitaire COVID19. L'équipe tâche d'être flexible et d'organiser ses activités en fonction des différents moyens mis à sa disposition. Les séances répondent aux attentes et demandes formulées par les équipes pédagogiques des établissements scolaires dans le cadre de réunions préalables aux animations.

Une récolte d'informations sur le fonctionnement de l'établissement, la relation avec les élèves, les niveaux d'enseignements, les objectifs visés par les cours dans lesquels les animations s'insèrent pour faciliter l'intégration du programme d'activité avec celui pré-existant. En effet, l'équipe est amenée à travailler en étroite collaboration avec un représentant de l'établissement, le plus souvent un coordinateur pédagogique qui veille à insérer notre action au moment adéquat au regard des matières enseignées et des réalités du terrain. L'intervention peut se voir insérée dans un cours d'histoire, de sciences sociales, de religion, de citoyenneté, de français, voir de géographie. Ceci dépend de la logique adoptée par les référents pédagogiques.

Les séances de sensibilisation sont structurées en deux options, soit une séances de 2X50 minutes, soit quatre séances de 2x50minutes, afin de les intégrer au programme des établissements scolaires et en faciliter l'organisation. Les actions s'inscrivent dans la construction de relations à long-terme avec les partenaires scolaires. En effet, nous reconduisons nos activités d'année en année, idéalement en suivant les étudiants dans leur développement, ce qui signifie que nous adaptons notre matériel aux différents niveaux en fonction des séances qu'ils auraient également déjà suivi avec nous les années précédant la rencontre (T). Nous avons dans cette même idée, suivi cinq classes de première année jusqu'en troisième année académique, ceci pour maximiser l'impacte de nos séances et les bénéfices de nos moyens de sensibilisation au vivre ensemble et à la prévention des extrémismes violents. Il nous paraît plus réaliste d'élaborer des pistes de travail sur le long-terme face à des enjeux socio-politiques difficilement quantifiables et des questions sécuritaires liées à des phénomènes de société aux variables mutantes.

1.2 Terrain d'enquête multi-cite

1. Institut *Saint-Jean-Baptiste de La Sale* à Saint-Gilles ;
2. Centre d'enseignement secondaire *Ernest Richard* à Etterbeek ;
3. Institut *Sainte-Trinité* à Ixelles ;
4. *Athénée Royale d'Evere* ;
5. Institut *Saint-Louis* à Bruxelles-Ville ;
6. Collège *Fra Angelico* à Evere ;
7. ASBL International Human Project à Forest
8. ASBL Arts&Publics

Les six écoles couvrent plusieurs filières, trois cycles d'études et trois types d'enseignement, « général, technique et professionnel » avec un public mixte et non-mixte. Les groupes-classes varient de dix à quarante participants en fonction des réalités propres aux établissements et aux besoins des élèves. L'équipe prévoit des aménagements pour la diversité ethnique et culturelle, en s'adaptant à la non maîtrise de la langue usuelle. Les deux associations partenaires composent également avec un public varié, à majorité masculine. Il s'agit de garçons issus des quartiers populaires, d'ascendance immigrée et musulmane, âgés entre 12 et 25 ans, aux statuts divers, parfois non-scolarisé, en décrochage, en insertion socio-professionnelle ou en procédures de transitions dans des zones grises.

1.2.1 Tableau récapitulatif des animations

	N° d'animations	N° de jeunes
2019	13	259
2020	44	579
2021	56	976
2022	18	372
Total	116	2186

Les responsables des établissements scolaires s'engagent à se réunir avec leurs équipes pédagogiques et encadrantes pour libérer des plages horaires dans les cursus des jeunes et veiller à l'organisation interne de l'accueil des interventions de l'association. Les conditions de travail et de collaboration dépendent largement du cadre élaboré par les institutions partenaires. En effet, les actions sont menées sur place avec les moyens disponibles dans les différentes classes. Un formulaire d'évaluation est proposé à chaque participant avec une série de questions qualitatives et quantitatives, utilisés ensuite comme base à une analyse statistique des données recueillies. La finalité du projet est de lutter contre toutes les formes de violences et de conscientiser les jeunes sur leur participation citoyenne au développement du vivre ensemble. Les objectifs du dispositif ont été évalués sur base de l'expertise pédagogique des différents partenaires.

1.3 Profil des jeunes

Le projet vise à répondre aux critères du mainstreaming de l'égalité des chances et de l'intersectionnalité, nous encourageons tous les sujets traitant de l'identité au sens large, incluant celles de genre et des orientations sexuelles. Nous alimentons des dialogues permettant aux individus de discuter de leurs différences, en travaillant sur les perceptions, les récits de vie, les expériences concrètes et leurs vécus pour partir de leurs réalités et libérer la parole sur des sujets polémiques. Les jeunes ont partagé leurs préoccupations quant au *racisme structurel*, dans les classes rencontrées, la majorité des étudiants sont d'ascendance «étrangère» et leurs craintes sont de ne pas pouvoir s'insérer sur le marché de l'emploi, de ne pas réussir à «s'intégrer» et à bénéficier de conditions de vie garantissant leur dignité.

Ces discours sont verbalisés par un public âgé de 16 à 25 ans dans les classes de 4, 5 et 6^{ème} année secondaire. Certains jeunes ont partagé leurs souffrances quant aux discours de haine récurrents, ils se posent des questions quant à leur «place» dans cette société et sont fort pessimistes quant aux opportunités de carrières académiques et professionnelles. Ils se disent handicapés par leurs origines ethniques, leurs appartenances religieuses, leurs réalités socio-économiques et leur « retard » scolaire qu'ils estiment « irrécupérable ». Des remises en question sur l'appartenance à l'une ou l'autre nation, de la double nationalité, des loyautés y afférant et à l'affect que ces (non)choix suscitent. Des « retours au pays », et la nostalgie des aînés qui laissent place aux fantasmes des jeunes, d'un pays qu'ils connaissent peu ou pas mais qui prend une place conséquente dans les discours. Tous ces thèmes ont émergé des thématiques « identité », « diversité », « culture ». L'équipe dakira a travaillé à rassembler autour de la citoyenneté dans *l'ici et maintenant* pour revenir sur les défis communs et les possibilités d'émancipation concrètes face à ces stimulations « extérieures ».

Les garçons rencontrés dans le cadre des animations dans les six établissements scolaires de la Région de Bruxelles-Capitale sont encore à l'évidence scolarisés et dans le circuit normal et classique des parcours étudiants. Dans le cadre de cette recherche, j'ai effectué le choix de travailler sur les discours des garçons racisés, cumulant plusieurs critères de marginalisation. Une attention particulière est portée à l'expression de conscientisation de groupe marginalisé à travers l'appartenance ethno-religieuse, arabo-berbère et d'ascendance islamique des pratiquants musulmans-sunnites. Ceci avec l'intérêt de mieux comprendre et déconstruire les discours portés à leur sujet au niveau médiatique depuis les attentats Paris-Bruxelles.

Les actions de l'association sur le terrain ont comme cadre de référence « la prévention des extrémismes violents » pour lesquels elle est partiellement financée par la Région de Bruxelles-Capitale (RBC) via la structure Bruxelles-Prévention et Sécurité (BPS) dans la lutte contre la radicalisation islamique, visant la jeunesse musulmane depuis les attentats terroristes de la station du métro Maelbeek et de l'aéroport de Zaventem le 22 mars 2016 en Belgique. Notons une pression française depuis l'implication des kamikazes belges dans les attentats terroristes perpétrés à Paris le 13 novembre 2015. Ces périodes d'attentats ont largement stigmatisé les populations vivant sur le territoire de Bruxelles-Ouest avec une série intense de descentes de police dans les communes de Molenbeek et Anderlecht. Tous les garçons au profil « similaire » et suspectés d'intentions criminelles à portée terroriste ont été interpellés à différents niveaux par les services des forces de l'ordre sur une période relativement longue.

1.3.1 Descriptif de dix jeunes

	<u>Prénom</u>	<u>Âge</u>	<u>Origine</u>	<u>Quartier</u>	<u>Futur métier</u>	<u>Masculinité</u> (Idéal vs réel)
1.	Hamza	12	Algérien, Oran	1080, Etangs-Noir	Enseignant, Sciences islamiques	Complice, Marginalisée
2.	Wassim	13	Marocain, Nador	1080, Ribaucourt	Boxeur professionnel	Hégémonique, Marginalisée
3.	Youssef	15	Marocain, Berkane	1000, Lemonier	IT, webdesigner	Subordonnée, Marginalisée
4.	Omar	16	Marocain, Oujda	1082, Berchem, Schweitzer	Docteur, Pédiatre	Hégémonique, Marginalisée
5.	Jibril	17	Marocain, Meknès	1000, Annessens	Mannequin	Subordonnée, Marginalisée
6.	Mohamed	18	Marocain, Tétouan	1070, La roue	Architecte	Hégémonique, Marginalisée
7.	Smahil	19	Marocain, Al Hoceima	1190, Altitude 100	Imam	Complice, Marginalisée
8.	Zakaria	20	Marocain, Saïdia	1020, Bockstael	Jiu justsu professionnel	Complice, Marginalisée
9.	Younes	22	Marocain, Tanger	1030, Chazal	Chauffeur de taxi	Subordonnée, Marginalisée
10	Ibrahim	25	Maroc, Fès	1060, Gare du midi	Entrepreneur, Bar à shisha	Hégémonique, Marginalisée

Sur les différents échantillons de garçons rencontrés il a été décidé dans le cadre de cette recherche de reprendre le profil de dix jeunes pour décrire les imaginaires des trajectoires du futur qu'ils pensent vouloir investir. Les branches entrepreneuriales sont au centre des discours professionnels, avec une tendance remarquable pour le secteur du commerce, des professions aux statuts d'indépendants, une préoccupation de l'ancrage local, les métiers du sport de haut niveau et les missions humanitaires-spirituelles-religieuses. La majorité des garçons ont comme idéal de masculinité celle de la masculinité hégémonique avec comme cadre de référence, le système patriarcal qui semble être la seule voie empruntable pour une réussite sociale.

Extraits d'animations : (1) « Je veux servir mon créateur, prêcher Sa parole, revenir aux textes sacrés, étudier ma religion, partir à Médine » ; (2) « Je veux devenir boxeur professionnel, être respecté et gagner beaucoup de titres » ; (3) Je veux *designer* (concevoir) des sites, partir à la Silicon Valley, devenir riche » ; (4) Je veux soigner les enfants, guérir les fragiles,

travailler dans un hôpital » ; (5) Je veux poser, défiler, être admiré, avoir des *followers* (suiveurs/fans des réseaux sociaux) » ; (6) Je veux imaginer, dessiner et diriger des équipes pour créer des bâtiments, des espaces grandioses pour les gens » ; (7) « Je veux guider la prière, conseiller les pieux, vivre dans une mosquée » ; (8) « Je veux combattre, voyager et rencontrer les plus grands de ma discipline » ; (9) « Je veux avoir mon entreprise de taxis, employer mes frères, donner du travail aux hommes » ; (10) « Je veux lancer un bar à shisha pour qu'on ait un lieu à Nous où s'amuser la nuit ».

1.3.2 Enquête de terrain : focus-groupe

Résultats d'un focus-groupe de seize jeunes de douze à quinze ans sur leurs représentations des attentes sociales à leur égard quant aux imaginaires de la masculinité : (1) Faire beaucoup d'études ; (2) Avoir des enfants ; (3) Etre riche ; (4) Avoir un bon boulot ; (5) Avoir une belle famille ; (6) Rendre fière ses parents ; (7) Ne pas taper les filles ; (8) Protéger ses sœurs ; (9) Avoir des moyens pour la famille ; (10) Respecter les femmes ; (11) Avoir une situation stable ; (12) Réaliser ses rêves ; (13) Respecter et se faire respecter ; (14) Aider les femmes dans les tâches domestiques ; (15) Etre aidant, au service des autres ; (16) Savoir se défendre et défendre les faibles ; (17) Etre fort mentalement ; (18) Protéger la maison et les siens ; (19) Etre le chef de la maison ; (20) Remplir le frigo et payer les factures ; (21) Surmonter toutes sortes d'épreuves.

1.4 Profil de la travailleuse sociale / chargée de projet / étudiante

Ma trajectoire scolaire a été tumultueuse, enfant dyslexique trilingue, j'ai cumulé plusieurs difficultés avec des parents absents et des tuteurs ne maîtrisant pas le système belge. Ayant fréquenté plusieurs écoles dont deux de type 8 à Schaerbeek et Etterbeek, j'obtiens mon CEB de justesse pour poursuivre mon parcours dans un établissement scolaire de type général avec des retards béants dont les notes au premier bulletin seront criantes. Redirigée plusieurs fois, je parviens à passer par les mailles du filet jusqu'en troisième année de secondaire où je reçois une attestation d'orientation restrictive (AOB) accusant d'une réussite autorisée vers une filière de qualification.

La poursuite de mon cursus scolaire se fera en technique de qualification, option secrétariat-vente. Je parviendrais à obtenir mon CESS sans redoubler une année. Un miracle auquel personne n'espérait. Ni mes proches, ni mes camarades, ni mes enseignants. Bien du contraire, ils étaient plutôt à se moquer et me ridiculiser, non seulement pour mes pauvres

notes mais également pour mon teint jaune et mes yeux bridés. Les asiatiques ayant bonne réputation, je bénéficie du stigma positif de « la paumée ; gentille-fille ; effacée-docile » qui, « ne comprend pas notre langue » et qui doit encore « s'intégrer » pour devenir « une étrangère modèle ». Mes surnoms attribués seront: Tchong ; Mulan ; Panda ; Pocahontas. L'objectification a commencé dès la maternelle et a évolué avec ma transformation corporelle à la puberté. Les mâles portant un autre regard une fois les rondeurs installées, les remarques ont évolué vers des propos sexistes, racistes et sexualisant : masseuse tantrique, Escort-girl.

Très tôt, je prends conscience de mon statut de minorité racisée. Je me lie d'amitié avec d'autres jeunes subissant diverses discriminations dues à leurs origines ethno-religieuses. Les expériences de racisme tout au long du parcours scolaire marquent mon esprit de révolte face aux injustices. Obstinée à prouver ma valeur via la réussite académique, je m'inscris à la haute-école. A nouveau, je suis ridiculisée de toute part mais j'y crois et m'accroche. La première année échouée de peu, je recommence et termine le cursus de bachelier avec une grande distinction. Pour couronner l'expérience, je suis sélectionnée pour un Erasmus en Floride ! Me voilà les rêves plein la tête, espérant réussir à entrer à l'université. *Qui sait ?*

En parallèle des études, je commence à travailler à seize ans dans des fonctions commerciales pour des multinationales. J'habite seule à dix-sept ans et je me marie à vingt-quatre ans pour avorter et divorcer à vingt-six ans. Je m'inscris pour un master en sciences du travail en 2014 et m'engage sur la spécialisation « genre et inégalités ». Ce cursus sera étalé et suivi en cours du soir pour continuer à travailler en journée. C'est durant cette formation que je prépare la deuxième séquence de vie : le travail social et la spécialisation en études de genre (également étalée sur trois ans pour pouvoir travailler.)

1.5 Relations d'enquêtes

J'ai été licenciée de l'association « Teach for Belgium » en 2018 avec pour motif « *trop proche du public* ». J'y enseignais le français langue étrangère à un public jeune, de 12 à 18 ans, aux statuts divers : « primo-arrivants » ; « demandeur d'asile » ; « réfugié politique » ; « en voie de naturalisation » ; ou autres difficultés liés à la non-reconnaissance de leur légitimité à être ou devenir belges. Cette étape a marqué un grand tournant dans ma trajectoire professionnelle et de vie. J'y ai vécu une répétition de racisme de la part des supérieurs hiérarchiques, à un moment où je pensais être au pique de mon processus d'intégration.

J'estimais avoir tout fait pour correspondre à ce qu'on peut attendre d'une « étrangère intégrée, modèle ». La preuve pour moi était que je dispensais des cours de langue aux nouveaux-arrivants, partageant la culture, les valeurs, les codes, les références « belges » ; donnant les repères aux voies d'intégration possibles et imaginables. Le projet d'acculturation pris fin dès la réception de mon renvoi et j'entrepris de voyager un mois à travers le Maroc pour une retraite spirituelle avec une confrérie soufie. Dès mon retour, j'ai été contactée pour le poste de chargée de projet à l'asbl Dakira où, paradoxalement, j'étais cette fois-ci sélectionnée sur base de ma « *bonne connaissance du public* » !

J'accepte la mission et débute comme chargée de projet en janvier 2019. Principalement active sur l'axe 2 de sensibilisation au vivre ensemble et de prévention des extrémismes violents auprès des jeunes de 12 à 25 ans. Dans ce cadre, je commence directement à donner des animations sur l'identité et les appartenances sociales. En formation avec deux animateurs chevronnés, j'apprends énormément à leurs côtés sur comment aborder, introduire, alimenter et maintenir des discussions douloureuses sur des sujets sensibles tel que le colorisme, la blanchité, l'islamophobie, l'homophobie, les droits des femmes, les violences sexuelles, les traumas coloniaux, les mouvements militants, les guerres et leurs portées géopolitiques, etc.

Les échanges avec les jeunes m'ont toujours intéressé, car j'ai une curiosité et un respect pour l'humain, l'empathie et le désir de connexion. J'aime à comprendre et déconstruire un discours, observer les émotions et déceler les enjeux des propos tenus. Une critique fondée me fascine, et j'ai tôt compris qu'il suffisait d'être intéressé pour faire naître un échange avec une personne de bonne volonté. Mon parcours privé semé de violences et de manques, m'a poussé à vouloir comprendre la souffrance des autres pour en faire sens et guérir collectivement.

Au sein de l'association Dakira, j'interviens comme travailleuse sociale, ce qui me permet de travailler avec le profil des jeunes issus de quartiers populaires, et à majorité racisée. Ce public pose le plus de « problèmes » aux supérieurs, enseignants, encadrants et directions. Ils sont également la cible des médias ces dernières années et font l'objet de mesures sécuritaires suite à l'amalgame musulman-terroriste. Leur position m'intéresse de par le paradoxe des perceptions de menaces. Autant, ces jeunes sont perçus comme menaçants dans l'espace public et pour les autorités, autant ces jeunes, redoutent également la violence du système en place dont ils s'estiment être des victimes et des groupes dominés.

1.5.1 Evolution de la nature des liens

J'interviens auprès des jeunes dans leurs classes, à la demande des encadrants pour des propos racistes, des discours de haine ou des tensions ayant mené à des débordements de violences divers. Cela peut aller d'un mot déplacé, à une agression, de la casse, des règlements de compte, des démissions du corps professoral et des renvois des étudiants. L'impact est sur la santé mentale des individus mais également sur leur santé physique, sans mentionner les trajectoires de vie bouleversées et toutes les complications administratives. Ces personnes ont tendance à développer des comportements, des attitudes et des langages proportionnels aux traumatismes et aux peurs vécues dans leurs chairs.

Dans ce cadre, j'interviens sur des questions identitaires, une première fois, jusqu'à quatre fois sur une même année académique. Les premières cohortes m'ont eu jusqu'à quatre années de suite pour un total de seize séances. Au fil des interventions, une relation de confiance et d'amitié s'est installée et certains se sont confiés sur des sujets intimes avec des témoignages émouvants, touchant ainsi les individus et permettant des prises de consciences collectives pour un changement espéré positif et global. Pourquoi ce job ? Tout comme Barbara Deming, j'ai souhaité démystifier « l'homme », aller à la rencontre des hommes pour comprendre leurs réalités et leurs violences. Victime du patriarcat, comme de nombreuses féministes, c'est la colère qui m'a premièrement poussé à étudier cette question.

Le deuxième déclencheur a été l'abus de pouvoir des hommes religieux dans ma vie et le terrorisme qu'ils m'infligeaient dans la sphère privée via la sélection et le contrôle d'un dogme punitif dont les parties scripturaires les plus importantes à leurs yeux m'étaient imposées. Une fois séparée de cet univers, ayant suivi plusieurs thérapies, j'ai voulu partager mon expérience et inspirer d'autres jeunes-filles, adolescentes, jeunes-femmes à remettre en question leurs conditions de vie et la violence qu'elles subissaient de la part de leur entourage. Cet élan féministe ne portait pas son nom au début, je n'avais pas encore conscience d'être dans une lutte globale, une révolte collective, s'organisant à tous les niveaux de la société.

Le travail social m'a permis d'exercer avec justesses, l'équilibre délicat entre un élan de compréhension, de partage et de transmission. Les jeunes, dans leur grande intelligence, reconnaissent la bienveillance, la parole de l'analyse liée à l'étude, la sagesse acquise au prix de l'expérience douloureuse qui permettent un discours honnête et authentique sur les complexités des injonctions paradoxales auxquels ils et elles sont confrontées. C'est dans cet

esprit que j'opère à démystifier les univers des uns et des autres, pour revenir à une discussion permettant d'aller de l'avant de façon à se projeter sainement, outillés et conscients des inégalités et des injustices dont il est important de s'indigner, prenant responsabilité de nos actes et investissant nos pouvoirs respectifs dans une vision plus égalitaire de nos rôles.

Christine Delphy a grandement contribué à décrire l'ennemi principal, son ouvrage m'a aidé à penser le genre et entrer dans une redéfinition des rôles de genre. J'ai souhaité partager mes réflexions et écouter la parole des jeunes à ces propos en mettant en avant la pensée critique. La majorité des garçons rejettent mes interventions dans un premier temps, ils me considèrent radicale, hybride et décalée. En effet, je leur demande de remettre en question ce qu'ils sont et ce en quoi ils croient. En expliquant l'idéologie derrière leurs schémas de pensée, leurs univers s'écroulent et un chaos peut (ou pas) laisser place à une déconstruction de leurs imaginaires. C'est à ce moment que la décision leur appartient d'oser faire bouger les lignes ou, à contrario, de se figer et de tout faire pour bétonner les frontières psychiques et physiques (sous l'appellation « polarisation sociale » dans le langage politique). Ce moment est crucial dans ce qu'il permet pour la suite des activités. En général, la curiosité et l'espoir prennent le dessus pour laisser le groupe décider de l'élan d'une projection alternative, autorisant l'exploration théorique de masculinités non-hégémoniques.

L'agentivité est questionnée par les publics, ils se déclarent trop souvent impuissants, démunis et dépassés par ce qui est attendu d'eux. La construction culturelle vient enfreindre les élans de changement, les barrières mentales sont significatives et la question matérielle se dévoile au fil des arguments de résistances. Certains témoignages sont des plus éclairants : « Vous nous demandez de revenir sur des siècles d'histoire sociale ! On n'est ni des Naruto(s) ni des Gokû(s) ! Vous demandez des Super Saiyan capables d'affronter des cyborgs !? Ce genre de combats s'effectue au paradis. Ici c'est la vraie vie, les hommes sont faibles. Merci de croire en Nous, c'est très gentil mais on n'a pas la formation pour votre mission. ».

Au même titre que Susan Faludi et Bordo je me suis étonnée de l'impuissance exprimée des garçons, et j'ai réalisé à quel point ils se sentent inaptes à affronter leurs démons, amplifiés par la violence des relations inter sexe. La culture patriarcale enferme les garçons à devenir des oppresseurs au prix de leur bien-être émotionnel et affectif. Les condamnant à tout mettre en œuvre pour devenir des hommes alpha, des mâles dominants qui réussissent socialement selon un modèle précis de masculinité. Cette longue recherche ethnographique, m'a amenée à

la conclusion de Bell Hooks : « Il n'existe pas vraiment de textes féministes écrits directement pour les garçons, qui pourraient leur expliquer comment construire une identité qui ne soit pas ancrée dans le sexisme. ».

En parallèle, je pose la même question que Fethi Benslama : « Comment le sur-musulman a-t-il été enfanté historiquement ? ». La djihadosphère est souvent évoquée pendant les animations, les garçons s'y réfèrent comme exutoire, lorsqu'ils se déconnectent totalement de leurs réalités et que leurs imaginaires du futur s'assombrissent localement. Ils s'imaginent un ailleurs où ils n'auraient plus à se justifier de ce qu'ils sont (et de ce qui leur manque à être ce qu'ils espèrent) mais seulement à être exemplifiés pour leur bravoure et leurs sacrifices. Ils s'idéalisent, se glorifient à leurs heures de plus grand désespoir. C'est alors que je leur conseille la lecture de Noam Chomsky pour penser par eux-mêmes, accompagnés.

2 CADRAGE THEORIQUE

Au départ de mes recherches sur les questions de genre en 2013, je me suis demandée ce que j'allais répondre à un jeune-homme qui souhaitait m'épouser. Cette « demande » a été le point de départ de toutes mes questions sur les relations hétérosexuelles, sur les rapports de pouvoir, la domination masculine, les stratégies d'évitement pour les femmes, les différents statuts afférents à la civilité. En 2014 je me marie et débute un master en sciences du travail à finalité *genre et inégalités*. L'aventure romantique officialisée prend fin en 2016 et laisse place au travail de recherche féministe pour prendre un deuxième élan en 2019 au début d'une nouvelle carrière professionnelle et de mon inscription au master de spécialisation en études de genre.

Le privé est donc politique (.) quel soulagement de pouvoir étiqueter de théorie un vécu, une expérience individuelle et collective. Une injustice et des violences individuelles sont ce qui caractérise pour beaucoup d'individus, notre vécu de « femme ». Mais si une majorité de femmes ont des expériences traumatisantes au niveau international, ne serait-il pas temps de s'investir à déconstruire l'origine de ce mal ? En 2015, je prends connaissance de la vague #MeToo sur les réseaux sociaux. C'est alors, que je comprends du haut de mes 25 ans que je ne suis pas seule et que mon expérience n'est pas honteuse, que mes appels à l'aide non-répondus dans ma localité, peuvent avoir un écho plus loin, avec d'autres femmes qui s'indignent et se mobilisent contre la violence, et contre la source principale de violence, la domination des hommes sur les femmes qui fait système, le patriarcat.

Divorcée, de quoi, de qui, pourquoi ? Ce nouveau label qui m'est apposé comprend un univers à découvrir, étudier et expérimenter, qui va nécessairement me transformer. Le regard que je porte sur la société a changé et apparemment, j'ai été déclassée. Puisqu'il en est ainsi, autant déconstruire ses sous-questions. Je deviendrais donc infatigable et totalement éprise de ce mystère, le pouvoir des uns sur les autres, des subtilités des mœurs au grand théâtre du quotidien, mise en scène spectaculaire via nos rôles genrés, et toute sa hiérarchie lourdement institutionnalisée, ancrée et décidée à régner coûte que coûte malgré les révoltes. L'histoire du féminisme devient une ressource, dans laquelle puiser l'énergie nécessaire à discuter de ces questions avec un public jeune, en pleine construction identitaire qui représente à mes yeux et terrain à investir pour voir un changement dans les années à venir.

2.1 D'où je parle, point de vue situé

« (...) j'ai appris comment les différentes manières de « lire » le monde autour de moi permettraient de déterminer le « sens » des choses, j'ai pu me rendre compte que ce « sens » ne dépendait pas que de moi, mais était intimement lié à un contexte donné, un moment donné, un ensemble de conditions données... et que, néanmoins, ce sens produit n'était jamais très éloigné de moi, dans la mesure où je faisais déjà partie de ce contexte, ce moment, cet ensemble de conditions. » (Kristie Dotson, 2011)

Le luxe de réfléchir, de questionner, de philosopher et de problématiser est essentiel pour se définir et se situer dans un vaste champ social, néanmoins cela requiert quelques dispositions qui sont souvent indisponibles pour les femmes et certains hommes. Les esprits ont besoin d'espaces physiques et psychiques pour se développer. Les pensées, idées, concepts et grandes théories, voient le jour quand certaines conditions sont cumulées. Il s'agira de ressources matérielles et abstraites, mais principalement, il s'agira de dégager du temps, de l'énergie et du matériel. Virginia Woolf parle d'une chambre à soi, un espace pour réfléchir et produire une théorie, quelque chose d'intéressant, qui puisse être discuté. Il nous faut également une rente financière, de quoi vivre, ou simplement survivre le temps de l'éclosion, le temps d'une maturation, d'une émancipation, d'une ou plusieurs vagues.

La condition de « femme » et les conditions de vie des femmes en société restent inégalitaires, les trajectoires intimes et professionnelles des femmes sont marquées par de l'exclusion et de la discrimination à tous les niveaux de pouvoirs. Geneviève Fraise revient sur la sexuation du pouvoir et plus particulièrement sur le cas de l'Europe, où elle rappelle que « Dans les années

1990 en Europe, on mettait les femmes avec les handicapés dans certaines politiques. » ceci pour dire que les femmes en tant que groupe social doivent toujours se battre sur tous les fronts pour défendre et améliorer leurs droits. Un autre élément est que « La réduction d'un individu à une catégorie intensifie le sentiment d'appartenance au groupe, ce qui est tout à la fois humiliant et excluant. » (Joan Wallach Scott, 2002)

Notre époque contemporaine, nécessite encore la lutte collective car rivaliser avec le patriarcat demande bien plus qu'une chambre à soi et quelques ressources individuelles. Nos positions doivent être défendues dans les chambres où sont prises les décisions décisives, où les politiques sont faites et les lois votées. La montée des femmes dans les sphères publiques a provoqué de nombreuses fissures dans le système patriarcal, toutefois rien ne semble éternellement acquis dans l'arène politique, c'est pourquoi, les droits des femmes sont un terrain à réinvestir sans relâche.

Les ecoféministes telles que Maria Mies et Vandana Shiva ont avancé que « Le système patriarcal est fondé sur une triple exploitation et appropriation de la nature, des femmes et des peuples colonisés. » Le système patriarcal exploite donc toutes les ressources possibles, et pour ce faire, la masculinité hégémonique est la clé de son succès. Haude Rivoal met en garde : « Redéfinir épistémologiquement la virilité et la masculinité constitue donc la première étape non pas seulement de réflexion autour du masculin, mais de la construction d'un nouveau champ d'études en sociologie : l'étude critique des masculinités. » Car en effet, si le champ des études féministes est relativement neuf, surtout en francophonie, celui des études sur les masculinités par les féministes, l'est d'autant plus. La chercheuse australienne, Raewyn Connell ne sort son livre « masculinités : enjeux sociaux de l'hégémonie » qu'en 2014 et sa collègue colombienne, Mara Viveros Vigoya « Les couleurs de la masculinité : expériences intersectionnelles et pratiques de pouvoir en Amérique latine » qu'en 2018.

2.1.1 « Devenir » homme

« La masculinité hégémonique est celle qui domine l'ordre du genre, légitimant le patriarcat au sommet des gouvernements, des armées, des entreprises, et subordonnant les autres masculinités. » (Ivan Jablonka, 2019)

Lors des ateliers d'animations sur les modules identitaires, il est question de demander aux garçons comment ils s'envisagent à l'avenir comme jeunes-hommes, hommes en devenir ; quels sont leurs imaginaires quant à leur devenir homme ; ce qu'ils s'imaginent qui est attendu d'eux ; et si ils estiment que leurs aspirations répondent aux attentes des Autres et des leurs. Ensuite, on s'attarde à discuter de ce qui est important pour eux ; ce qui fait sens en termes de construction de genre ; si ils sont d'accord avec les structures actuelles ou si ils souhaiteraient que les réalités changent ; à quel point eux sont avantagés ou discriminés par rapport aux filles sur certains sujets et dans certains domaines ; à quel point ils estiment bénéficier du patriarcat ; est-ce qu'ils souhaiteraient s'engager à être féministe ; à quels masculinités est-ce qu'ils s'identifient ; est-ce qu'il faudrait reconsidérer les rapports de pouvoir entre les individus ; qu'est-ce qu'il en est de la violence entre garçons, comment cela se manifeste ; quels outils sont à leur disposition pour maintenir ou oser changer les normes sociales et le statut quo.

Ce sont ces discussions qui m'ont amené à créer un module spécifique sur les identités de genre pour déconstruire avec eux nos schémas asphyxiant et meurtriers. Les modèles de masculinité auxquels les garçons sont exposés sont déterminants dans leurs perceptions morales, de ce qui est juste, acceptable, justifiable (ou pas). Lorsqu'on s'arrête pour revenir sur une parole ou un comportement violent, il se voit traité seulement si la majorité du groupe est d'accord avec le fait que ce soit quelque chose à revoir. Evoquer les inégalités est quelque chose de complexe, pourtant nous y sommes confrontés tous les jours. C'est la banalisation et la normalisation des injustices qui les rendent invisibles. De telle sorte que lorsqu'on demande à un jeune si il trouve ceci ou cela normal, il répondra à majorité en fonction de son groupe d'appartenance, de son vécu, de son éducation et de ce qu'on lui aura transmis.

La remise en question est difficile, l'introspection demande du courage, de l'authenticité et une bonne connaissance de soi. Ce qui est visé lors des ateliers est cet exercice de questionnement critique et c'est également ce qui m'est demandé ici dans ce cursus universitaire, où il me semble être toujours plus ou moins à côté de la plaque, heureusement tournante et bienveillante pour me réajuster aux codes académiques qui composent un univers particulier. L'opportunité des sciences sociales est sa flexibilité toute relative car les codes sont présents mais invisibles pour celui qui n'y serait pas familier. Il en va de même avec ce nouveau champ de recherche que constitue les *women/men/gender studies* ou encore, les *color studies* ou *postcolonial studies*. Le dernier n'a pas encore vu le jour en FWB, il tarde

d'inscrire un master en études postcoloniales aux catalogues des cursus universitaires francophones belges.

La population étudiée dans ma recherche et dans mes ethnographies auprès de jeunes garçons issus de quartiers pauvres de Bruxelles, scolarisés dans des établissements de relégation aux indices socioéconomiques divers, issus de l'immigration à majorité marocaine (berbère), de descendance musulmane, hérite de peu de capitaux valorisés dans nos sociétés occidentales. Ils partent donc avec quelques « difficultés », ils sont stigmatisés de « terroristes » et vivent l'islamophobie banalisée, ils n'ont pas beaucoup d'illusions sur leur désirabilité sociale ni leur profil d'employabilité. Ceci motivera l'esprit d'entrepreneuriat en réponse à l'exclusion subie.

Ces jeunes voient leurs aînés humiliés dans les centres d'aide sociale, en recherche d'emploi longue-durée et une paupérisation accentuée depuis les mesures sécuritaires en lien avec la menace djihadiste et les crises sanitaires. Ces jeunes sont les cibles des mesures publiques de discrimination positive, ils se conscientisent comme une classe de déracinés, avec des problématiques identitaires aigues. Les échappatoires « saines » sont connues pour les garçons : foot-islam-rap. Et quand ça dérape, en masculinité de protestation, qui serait une performance de genre en réponse à un sentiment d'impuissance sociale selon Raewyn Connell, l'appareil répressif légal sait à son tour, se montrer des plus agressifs pour « faire » autorité et « remettre » de l'ordre comme aussi –correct- lui semble.

Un focus sera mis sur les masculinités d'origine populaire et la virilité populaire, la masculinité d'ostentation, l'orgueil du mâle et la masculinité traditionnelle. Par souci de longueur on restera dans le cadre de cette recherche sur une porte de compréhension concernant les milieux populaires, « (...) la masculinité populaire n'est pas plus misogyne en soi que la masculinité des intellectuels ou des hommes politiques. En revanche la désindustrialisation a creusé le fossé entre les femmes et les hommes de la classe ouvrière, en différenciant les destins sociaux de sexe. » (Ivan Jablonka, 2019) Cette dernière donnée explicative permet de comprendre pourquoi les violences envers les femmes ont augmenté au sein de ces milieux ces dernières décennies, les femmes prennent en charge l'accueil, les soins et la guérison des hommes abîmés ou brisés dans leurs foyers, mais trop virils que pour l'admettre. Les théories féministes du care sont ici utiles pour saisir l'énormité de la tâche.

2.1.2 (Re)Devenir « humain » (ou transmuter)

« Fiction ou image condensée de la réalité matérielle et imaginaire, le cyborg est une forme propositionnelle du sujet, de l'expérience et de l'identité. » (Donna Haraway, 2007)

Science fiction, les attentats terroristes, tels que les populations occidentales les ont expérimenté sur leurs territoires depuis le 9/11, ne viennent-ils pas en partie des imaginaires débordants de jeunes révoltés et bien organisés ? Comment des jeunes, nés et éduqués en Occident, peuvent-ils développer un tel mal-être global de sorte qu'ils puissent en venir à des plans morbides ? Qu'avons-nous raté en tant que société pour que des jeunes se sentent aussi exclus et en viennent à vouloir détruire et tuer ce qui représente le mal à leurs yeux ?

Le trauma collectif doit être compris et traité comme une réalité, un phénomène social. Ces jeunes, inspirés d'imaginaires méconnus, s'imaginent-ils être des surhommes-surmusulmans, des super-héros-super-croyants, rétablissant un ordre moral ? Rectifiant une blessure narcissique au sens de Fethi Benslama ? Le rapport à la mort et à la vie de ces garçons m'interpelle, qu'elles sont leurs aspirations ? Les sciences fictions permettent une échappatoire, mais qu'en est-il du prix humain à payer quand les « effets » dépassent les consommateurs ?

L'écriture est une affaire - mortellement sérieuse - comme l'écrit Donna Haraway, les cyborgs entrent dans toutes les cases d'hybridité, qu'elles soient une critique du capitalisme, du féminisme, du religieux, de l'hétéronormativité ou du colonialisme, elles permettent une virée en terres critiques, complexes et évolutives. Ces jeunes peuvent-ils s'inspirer des théories féministes ? Les jeux vidéo peuvent-ils les accaparer dans des univers violents sans retour possible à une option de vivre-ensemble pacifique ?

2.2 Problématisation d'un concept de genre: Masculinité hégémonique

Il fallait sûrement vivre au cœur de Molenbeek pendant la période des attentats en Belgique, pour comprendre la violence à laquelle les hommes racisés sont confrontés quotidiennement dans nos sociétés égalitaires. J'ai souhaité comme Donna Haraway « Penser « à partir de » plutôt que « du côté de » » en tant que femme, pseudo intellectuelle, de couleur, issue de milieux multiculturels et mixtes, prototype bruxellois hybride, entre plusieurs classes-races et religions, pour saisir de près avec recul, ce qui se vit lorsqu'on n'a pas les codes, ni les capitaux nécessaires pour échapper à un milieu extrêmement violent et stigmatisant.

Sujets excentriques ou Autres inappropriés, « Selon la relecture harawayenne de Trinh Minh-Ha, être un Autre inapproprié signifie alors d'être dans « une relation de type critique et déconstructrice, dans une (ratio)nalité diffractante plutôt que réfléchissante – comme autant de moyens de réaliser une puissante connexion qui dépasse la domination. Etre « inapproprié/es » c'est être délogé/es des cartes en vigueur qui déterminent les types d'acteurs et les types de récit ; c'est ne pas être déterminé/s dès l'origine par la différence. » (Teresa de Lauretis, 1990). Ces textes sont libérateurs et source de créativité intellectuelle, il s'agit d'un univers de pensées, où tout est permis, même le blasphème dit nécessairement prendre les religions et les croyances au sérieux pour prendre le temps de les déconstruire avec méthode.

Il faut toutefois, rester réaliste et raisonnable, prudent et exigeant, « L'agency est défini par le rapport à la connaissance et au savoir. » (Donna Haraway, 2007) dans une population à majorité peu éduquée et instruite, c'est risquer un faux procès. Donc, en ce qui me concerne, je vais sagement en rester à décrypter les discours des jeunes s'exprimant sur leurs imaginaires masculins, masculinistes pour certains, en me référant à la typologie de Raewyn Connell, et en miroir des théories populistes pour donner quelques exemples du panel de discours tenus par des jeunes encore scolarisés.

2.2.1 Jeunesse mâle, hommes masculins

« Un homme, même « féministe », n'en demeure pas moins un homme et d'une certaine manière un phallocrate. Comment en sortir ? Toute la bonne volonté individuelle semble ne pas suffire à transformer une situation solidement ancrée dans les structures socio-économiques, sociales et culturelles. » (Françoise Collin, 1976).

Dans le cadre de cette recherche, il a été décidé de s'atteler dans un premier temps à recenser et analyser les références principales permettant de décrire et d'expliquer le cadre patriarcal de nos sociétés occidentales pour comprendre comment celui-ci influence nos modèles de rôles sociaux genrés. Ensuite, dans un deuxième temps, il sera question de revenir sur les modèles de masculinité auxquels les jeunes, garçons (et filles) sont exposés et qui forment la base de leurs imaginaires de genre. Le but étant de mieux comprendre de quelles façons les garçons se projettent dans leur future fonction sociale d'homme. « *Devenir un homme* », cela s'apprend et cette recherche entend aller à la rencontre des garçons pour qu'ils expliquent avec leurs mots (et leurs actions) ce qu'ils en comprennent et comment ils l'appliquent. C'est donc pendant quatre années de terrain auprès des jeunes que je vais revenir sur l'affirmation de Bell Hooks « Les chercheurs et chercheuses constatent que pour les garçons, être un homme, un vrai, c'est imposer le respect, être dur, ne pas parler de ses problèmes et dominer les femmes. ».

2.3 Penser l'imaginaire

« *La liberté n'est pas la délivrance des chaînes de la vie, mais le désir qui vise à la débarrasser des fantasmes pétrifiés qui l'entourent.* » (Tahar HADDAD, 1999).

La sociologie de l'imaginaire remplit quatre fonctions selon Aurélien Fouillet, une première fonction *anthropo-physiologique* qui serait le besoin de rêverie. Ensuite, une fonction de *régulation humaine face à l'incompréhensible* en opérant par l'intermédiaire du mythe, du rite, du rêve ou encore de la science. Une troisième fonction de *créativité sociale et individuelle* : représentant les principaux mécanismes de la création et en offrant une ouverture épistémologique (relativisant la perception du réel) et une dernière fonction, celle de *communion sociale*: en favorisant, notamment par le mimétisme, les idéaux-types, les systèmes de représentation, la mémoire collective.

Trouver sa place, comment se sentir appartenir à soi et aux autres, exister, se sentir vivre, pour soi et pour les autres, être reconnu, aimé, admiré, fêté ! Se sentir important, utile, mériter de l'attention, de la tendresse, du désir, ces sentiments reviennent comme des flèches dans les discours des garçons qui avouent avec timidité et beaucoup d'effort, parfois de colère et de tristesse aussi, qu'ils veulent simplement être aimés. Cela paraît si simple et pourtant, revenir à l'essentiel, se l'avouer et le dire aux autres, libère d'un poids énorme, celui de la culpabilité,

de la honte, de la souffrance, des blessures qu'on cache et qu'on protège comme si la dignité et la respectabilité de l'individu en dépendaient. Et l'Autre, les filles, les jeunes-femmes, les femmes, les épouses, sœurs et mères, qu'ont-elles à voir dans ces équations ?

Les sciences de la psychologie sont sur ce terrain une ressource essentielle, à la découverte des textes de Marie Garrau qui critique les théories de Carol Gilligan et Naomi Snider en soulignant que l'une des raisons d'existence et de survie du patriarcat réside justement dans ce désir d'être aimé et la crainte d'être rejeté du groupe. Toutefois, il est question de rôles sociaux selon l'autrice, investis par les individus depuis leur plus jeune âge : « (...) L'ordre patriarcal impose aux individus d'assumer des identités – masculines et féminines – qui rendent impossible l'établissement de relations *authentiques* avec les autres. » (Marie Garrau, 2020).

2.3.1 Imaginaires du patriarcat

« La violence symbolique est un mécanisme de domination sociale où un groupe social impose aux autres groupes des choix, des opinions, des comportements en les faisant passer pour légitimes et universels alors qu'ils sont situés socialement. » (Pierre Bourdieu, 1998).

Le concept et l'idéologie de patriarcat a été théorisé à plusieurs reprises, ils s'est vu critiqué et transformé à travers les époques, repris et instrumentalisé par des vagues de penseurs de tous bords, cependant, je reprendrais ici la définition suivante: « *Le patriarcat se définit comme un système où le masculin incarne à la fois le supérieur et l'universel, au profit d'une majorité d'hommes et d'une minorité de femmes* » (Ivan Jablonka, 2019). Christine Delphy dans son ouvrage *l'ennemi principal* revient sur les discordances entre féministes quant à l'utilisation de la notion dans ses différentes luttes, toutefois, dans le cadre de cette recherche, on s'en tiendra au concept de base.

Le public étudié et sensibilisé dans cette recherche est celui des jeunes garçons issus de quartiers populaires à Bruxelles. Ces adolescents de 12 à 25 ans, n'ont pas encore connaissance des complexités théoriques en lien avec le monde politique et social doté de concepts tels le féminisme, le patriarcat, les violences symboliques, l'intersectionnalité, etc. C'est pourquoi une déconstruction simple et vulgarisée sera au cœur de cette recherche,

introduisant *le patriarcat comme système de vision et de division du monde social* selon les termes de Pierre Bourdieu. Le but étant de situer les expériences des jeunes dans un monde complexe où la reproduction des schémas toxiques reste la norme, maintenant le statut quo et évitant de remettre en cause les structures sociales en lien avec la masculinité hégémonique, typologie codifiée plus récemment par la chercheuse et professeure Raewyn Connell.

Vincent de Gaulejac rappelle que « La névrose de classe est à la fois le produit de conflits sexuels, relationnels, familiaux, sociaux, qui interagissent les uns sur les autres par un système d'influence réciproque. » Ceci pour rejoindre les propos de Mara Viveros Vigoya et Kimberlé Williams Crenshaw dans les théories sur l'intersectionnalité et les questions raciales, appliqué aux garçons et aux hommes racisés, infériorisés, hyper-sexualisés et virilisés, érigés en menaces et diabolisés (marginalisés).

2.3.2 Imaginaires des masculinités

Raewyn Connell, sociologue australienne décrit les rapports de masculinités et décrit les typologies : hégémonie, subordination, complicité, marginalisation dans une approche ethnographique des masculinités tout comme sa collègue colombienne Mara Viveros Vigoya, qui travaille sur les questions intersectionnelles des hommes latins. Une notion découverte à travers cet ouvrage est celle de *la société pigmentocratique*, (en référence au colorisme) en pratique, on en fait l'expérience, même sans *la pensée frontalière*, lorsqu'on fait partie d'une minorité racisée, on comprend vite que les classes ont des couleurs. Mais de le théoriser, est une étape de plus dans la lutte pour réduire les inégalités.

Comment discuter avec des jeunes garçons issus de l'immigration, de leur couleur de peau et de ce qu'elle représente comme obstacle à leur émancipation, leur réussite sociale ? « *La blanchité* est un lieu de pouvoir, de privilèges symboliques, subjectifs et matériels qui reproduisent les préjugés raciaux, la discrimination raciale et le racisme. » (Vigoya, 2018) Les enjeux de la masculinité des classes populaires d'ascendance immigrée sont-ils spécifiques ? Eric Fassin avance que « La plupart des hommes sont dans la masculinité complice (...) », celui-ci discute à nouveau le cas d'une majorité d'hommes « blancs » et dominants. La question qu'on pose dans cette recherche est de savoir, au sein des masculinités marginalisées, quel est l'espace d'agentivité dont les individus disposent ?

La pente de l'appauvrissement selon Louis Chauvel dans ses théories sur le déclassement social pourrait être complémentaire aux théories de Sébastien Chauvin sur l'instrumentalisation du concept d'intersectionnalité au concept managérial de diversité et toute la complexité de légifération des lois antidiscriminatoires. En ce sens, les champs des imaginaires de réussite des jeunes pourraient se réduire en fonction de l'hostilité perçue ou réelle à leur égard dans un monde social qui voit leurs propriétés physiques et leur origine sociale comme handicapantes au processus d'intégration permettant une ascension sociale. En ce sens, « L'engagement dans les études dépend d'une série de confirmations sociales qui permettent de croire que l'on peut devenir ce que l'on espère devenir. » (Fabien Truong, 2022) L'égalité des chances, vaste concept que l'auteur remet en perspective dans son ouvrage sur la jeunesse française, *Made in banlieue*.

2.3.3 Imaginaires du viril

« La fracture des liens inter- et intra- générationnels confronte le sujet à être précipité dans le hors lien et le hors lieu. D'où l'aspiration à l'errance psychique et sociale comme signe du vide narcissique et de la brisure du trajet identificatoire. » (Jean-Pierre Pinel, 2011)

Lorsque les jeunes n'ont personne à qui parler ouvertement de ce qui les perturbe, les tourmente, qu'ils n'ont pas de personne proche-relais pour se confier, ils s'alimentent entre jeunes de même génération aux conditions partagées, la rancœur et l'incompréhension du monde qui les entoure. Et lorsqu'ils s'en lassent, à force de tourner en rond, ils finissent seul, à aïrer, déprimer, s'imaginer un monde meilleure, l'imagination prend le pas et parfois peut faire espérer à mieux. Le prix des errances ? Une violence masculine absorbée par des garçons en manque de repères sains. Traduction des dérives dans les habitus hérités de socialisations toxiques où force et agressivité sont confondus avec pouvoir et respectabilité.

S'essayer à mesurer le rôle des croyances, (ici islamiques) et du prisme musulman, pour les jeunes d'ascendance musulmane dans les quartiers populaires de Bruxelles pose une variable de difficulté supplémentaire dans cette recherche. « La virilité est bien une construction imaginaire. » (Nadia Tazi, 2018) La chercheuse nous décrit des petits despotes qui font régner la terreur intra-muros pour simuler le déshonneur et la honte de n'être que des demi-hommes.

Tout ceci reste à discuter à mon sens, avec les garçons à qui on appose ces théories. Ces individus dont on parle, est-ce qu'on (en tant que chercheurs et penseurs) ne participe pas à leur stigmatisation, causant d'avantage de tort, partant de nobles intentions intellectuelles ?

Fethi Benslama avance également - *l'honneur* - et - *les chaînes* -, comme dette virile en affirmant qu'on aurait les islamistes qu'on « mérite », ou qu'on se serait créée ? Le patriarcat, superposé à d'autres schèmes oppresseurs enferme les individus d'autant plus dans des vies cadrées par des codes restrictifs et contraignants. Comment s'en affranchir et accompagner les jeunes à une démarche critique ? « L'archaï-cité s'est globalisée, et elle s'est étendue au monde entier. » (Nadia Tazi, 2018). L'autrice serait-elle fataliste ou réaliste ? Sur plus de dix ans de recherche, voici sa conclusion dans le bouquin qui aura marqué la fin de sa carrière académique, *Le genre intraitable*.

Les jeunes sont les témoins directs de beaucoup de violences domestiques, de l'échec massif des relations maritales, du déshonneur et de la castration des hommes, de la guerre des sexes, et des transmutations sociales dans le champ des identités de genre. Leurs aînés les découragent à investir le champ des relations intimes au risque de se voir infliger un échec des plus destructeurs, celui du bannissement de son propre « territoire » par « l'objet » de leurs désirs, les femmes chosifiés qui retourneraient leur infériorisation lors du désenchainement massif des chaînes de la domination masculine, le divorce féminin en étant la preuve ultime.

Les familles se disloquant sous leurs yeux, ils s'horrifient de ce qu'ils pensent que l'avenir leur réserve: « *Voilà alors être un mec c'est horrible, attention, je dis pas que je voudrais être une femme mais franchement, être un mec c'est stressant ! Tout le monde compte sur toi, tu dois assurer... et t'inquiète qu'ils t'attendent au tournant, si t'as pas répondu aux attentes, malheur à toi, t'es cuit. Va y te cacher au cimetière. Je préfère mourir que d'affronter tous les reproches, les commentaires des uns et des autres, blabla, t'as vu son mari « il a pas payé les fournitures scolaires » ; « Il l'a pas emmené en vacances » ; « Le frigo est vide » ; « Ils ont eu la visite des huissiers » ; etc. Nan mais ca c'est pas possible, une honte internationale ! Puis pour couronner le tout, ah ouais, on te colle un divorce parce que tu sers à rien. Putain ! T'as donné ta vie, tous les jours tu te lèves, t'essayes de trouver un job, et quand t'en a un il paye pas, t'es là comme un con, ta meuf aussi elle travaille et va y qu'elle gagne plus que toi ! Et t'inquiète qu'elle va te le faire ressentir puis même te le balancer à la gueule, que tu vaux rien. C'est catastrophique tout ça ! (Silence) ».* (Extrait d'entretien)

2.3.4 Conclusions

« *L'histoire conventionnelle de l'Occident efface l'importance des peuples de couleur.* », (Todd Shepard, 2017).

Mara Viveros Vigoya rappelle humblement dans son ouvrage *Les couleurs de la masculinité* « (...) qu'il n'y a pas de pensée sans expérience ; c'est pourquoi il faut considérer que les expériences engendrent une façon particulière d'interpréter des réalités vécues. » L'intérêt de travailler les discours des jeunes est pour moi capitale à ce stade de l'analyse car il me semble que nous passions collectivement à côté de l'essentiel en suivant passivement les discours légitimés médiatiquement. Un désir de compréhension à la source a nourri cette recherche qui s'alimente sur quatre années de terrain en tant que travailleuse sociale dans les quartiers populaires de la capitale ainsi qu'une longue expérience de vie à côtoyer les personnes sujettes aux discours de haine, islamophobes, depuis les attentats de 2001 aux Etats-Unis.

« La réalité des inégalités socio-économiques nous transporte dans un monde des expériences sociales extrêmes situées aux limites du sentiment d'une commune humanité. » (Louis Chauvel, 2016) Revenir sur les études de Vilfredo Pareto, aux raisons de la création du coefficient de Gini et au début des explications des inégalités sociales permet un siècle plus tard de se rendre compte de la lourdeur des machines économiques, des avancées sociales et des procédures juridiques pour changer les politiques et les mentalités. Le féminisme, doit lui aussi, sans-cesse se revigorer, s'entretenir pour lutter contre les structures d'oppressions.

Une série de questions a marqué le début de mes recherches en 2013, qu'est-ce qu'être un jeune-homme musulman né à Bruxelles aujourd'hui ? Qu'est-il attendu de Lui (/Eux) ? Quelle est sa place (Leur place) ? Comment se construire sainement dans un environnement hostile à une appartenance ethnico-religieuse fondatrice de son être qui implique un rapport spécifique au monde, à la société et aux Autres (...) Je me souviens avoir posé ces différentes questions à un homme musulman, d'origine marocaine, ancien imam, inspecteur de cours de religion islamique en FWB et ancien membre de l'exécutif des musulmans de Belgique. Il n'a pas su me répondre mais m'a confirmé qu'il s'agissait de questions pertinentes, d'un grand intérêt collectif, qui mériteraient un investissement conséquent. En 2016 nous avons eu les attentats de Maelbeek et Zaventem. Depuis, à mon sens, le constant est posé : trop peu d'intellectuels, toutes disciplines confondues, se sont mobilisées à produire des recherches scientifiques avec des enquêtes rigoureuses, pour une meilleure compréhension globale de ces phénomènes sociaux locaux et internationaux.

3 Le garçon maroxellois, avatar de l'ex-indigène

3.1 Qui suis-je ?

« Le fils de l'immigré est enfin un homme nouveau en Europe, encore en train de naître, qui ne sait lui-même qui il est, qui ne sait pas tout à fait ce qu'il espère devenir. » Albert Memmi, 2004

Il m'a semblé incontournable de prendre le temps de revenir sur l'histoire des territoires et la mémoire de ses populations pour comprendre les enjeux socio-politiques contemporains liant les peuples de part et d'autre de la méditerranée, plus spécifiquement, mes recherches s'arrêtent sur les jeunes garçons issus des quartiers populaires à Bruxelles et leur filiation avec l'histoire des terres anciennement colonisées. Il est question de mieux comprendre ce qui se joue dans les imaginaires collectifs respectifs des descendants de groupes dominés, terrorisés, colonisés au sens d'Albert Memmi. Avec pour focus les garçons maroxellois, issus de quartiers populaires, fils d'immigrés marocains.

Jean-Paul Sartre, écrit en période coloniale, « Nos belles âmes sont racistes » et il prévient les européens de l'effet boomerang de la violence imposée aux indigènes, l'indigénat brise les hommes et fait des individus dominés, des sous-hommes. Humiliés, ceux-ci prendront tôt ou tard leur revanche dit-il. Ceci s'est démontré lors des révoltes dont l'ultime succès des indigènes fut l'indépendance. Réussite pour les uns équivaut, ultime défaite pour les autres, les anciens tout-puissants, les empires occidentaux. Dans ces bras de fer interminables, sanglants et terrorisants, certains intellectuels tentent d'avertir, d'expliquer, de créer des ponts entre ces deux mondes, ceux-ci ne sont pas pris au sérieux, réduit au silence de leur vivant ou de leur mort, leurs théories sont souvent reprises plusieurs générations après leur sortie, le temps des échecs béants, d'une quête de sens par une opinion publique générale las de crises à répétition, enfonçant les plus vulnérables, au bord du précipice.

Dans des termes plus actuels, nous dirions « cohésion sociale », « prévention des extrémismes violents », « vivre ensemble », etc. Que se cache-t-il derrière ces politiques ? Quelles peurs ? Serait-ce une suite des termes plus anciens ? Les penseurs des indépendances n'ont cessé de le répéter, « Ecoutez, nous avons des choses à nous dire », avant d'en arriver aux armes. Ces micro-violences tel le déni ou les silences, heurtent, font naître un sentiment de colère, d'injustice, de révolte, premièrement individuel, ensuite, collectif. Les discours indigénistes

contemporains reprennent ces discours pour défendre leur cause. Le garçon maroxellois entend des discours racistes depuis sa naissance. Il est sujet aux discriminations diverses et évolue dans une société qui peine à lui ouvrir les portes de l'égalité de traitement. En pratique, ce fils d'immigré entend dans sa communauté qu'il n'est « pas vraiment » chez lui en Belgique, qu'il doit « se tenir correctement » afin d'éviter les critiques excessives.

Le garçon maroxellois doit aiguïser ses compétences du cheval à bascule (Fabien Truong), il passe d'un monde à l'autre quotidiennement. Richard Hoggard a décrit un portrait complet des « déracinés issus des classes populaires ». Albert Memmi a quant à lui posé le portrait de l'ex-colonisé et Vincent de Gaulejac revient sur *la dette* que doivent les deuxièmes générations aux aînés pour leurs sacrifices et le poids du destin social menant aux dépressions d'infériorité dans le développement des névroses de classe. Le mépris d'une vie est l'une des raisons du surinvestissement des voies d'ascension sociale des enfants d'immigrés qui se créent de nouvelles voies de réussite coûte que coûte en des temps d'augmentation d'hostilités à leur égard. Lorsque populismes et islamismes font la paire, ce sont des individus, jeunes et marginalisés qui s'affrontent dans une arène où chacun tente de trouver « sa place ».

3.2 Qui sommes-Nous ?

Sartre accuse, « (...) l'Européen n'a pu se faire homme qu'en fabriquant des esclaves et des monstres. » à une époque où les états coloniaux ne voulaient pas admettre l'horreur de leurs institutions à l'étranger, car, il profitait à l'Europe de maintenir le statut quo. Il fallait tenir aux colonies, car elles enrichissaient les centres économiques de l'Occident. Les indigènes étaient tenus à distance et le système colonial préservait le maintien de cet ordre travaillé sur plusieurs siècles, suite de l'esclavage. Les études postcoloniales avancent que nous serions sur cette troisième vague, à la suite de l'esclavage, des colonies et de l'indigénat, la période passé des indépendances, nous serions dans une néocolonialité où les jeux de pouvoirs sont encore alimentés par les anciens systèmes. Linda Tuhiwai Smith chercheuse Néo-Zélandaise affirme que les études post-coloniales se doivent d'être une réponse à la mémoire de l'histoire des peuples de couleur. En ce même sens Sirma Bilge, cite Lélia Gonzalez qui propose dès 1988, soit une année avant l'entrée en scène du terme « intersectionnalité », une catégorie épistémologique et politique intersectionnelle qu'elle nomme l'« améfricanité » par laquelle elle vise à conceptualiser de manière interreliée « le racisme, le colonialisme, l'impérialisme et leurs effets » (Pons Cardoso, 2015).

Le trauma colonial reste à étudier pour nombre d'individus à travers le monde, de par ses conséquences qui continuent de former notre réalité contemporaine, son exploration et la mise en lumière des tournants historiques des défaites-victoires, facettes d'une même pièce, exigent une analyse précise, au plus juste d'un passé revisité et d'une histoire écrite par les vainqueurs, lettrés, dominants des puissances mondiales. Cette section vise à mieux comprendre la relation particulière d'une diaspora marocaine des années 1960 en contexte migratoire belge, avec son histoire et ses enjeux identitaires. L'ambition de ce travail est de revenir rapidement sur plus de soixante années de présence locale pour faire sens des discours, des actes et des témoignages contemporains des jeunes garçons issus de quartiers populaires. Plus spécifiquement, l'étude porte sur la population rifaine, en contexte d'immigration à Bruxelles, d'une troisième génération de descendants des terres du Rif, le nord du Maroc ayant une histoire politique et sociale singulière. Notons un rapport de défiance et de résistance à la domination coloniale franco-espagnole d'une force redoutable, ayant abouti au projet d'une nation rifaine, d'une indépendance momentanée accordée à la suite de la bataille d'Anoual en juillet 1921. Une démarche de critique historique est adoptée pour traiter de ce sujet.

3.2.1 D'où l'on vient ?

Pour mieux saisir l'imaginaire du futur des jeunes garçons bruxellois, issus de quartiers populaires, en termes de résistances et de luttes, les figures de Mohamed Améziane (1859-1912) et de Muhammad bin Abdel-krim Al Khattabi (1882-1963) sont incontournables. Ce dernier, héros de la plus récente guerre du rif (1921-1926), est au centre du tournant historique de la fin des années de protectorat espagnol au Maroc. Ce protagoniste est tout d'abord un indigène d'élite au service du colonisateur espagnol, enseignant dans une école indigène de Melilla entre 1908 et 1915. Cette enclave espagnole fait partie des enclaves chrétiennes où sont basés les principaux postes de commandement des troupes espagnoles, combattantes dans la région au maintien des intérêts de l'empire hispanique en perte de puissance coloniale mondiale.

Les bases espagnoles de Ceuta, Penon de Velez de la Gomera, Penon de Alhucema et los islas Chafarinas sont situés aux côtés des villes et villages dont sont issus les diasporas maroxelloises, à savoir, les villes de Al Hoceima, Nador et Berkane. La guerre du Rif est une guerre hispano-rifaine de cinq années dont les pertes seront terribles pour les deux camps. Les

espagnols bénéficiant de l'appui des français regagneront les terres par la capitulation de l'émir Abdel-Krim Al Khattabi, ayant réussi à rassembler dix-huit tribus rifaines et former une force de combat défiant avec succès les armées occidentales.

Revenir sur cette histoire est nécessaire pour comprendre l'exil des peuples berbères du Rif et ses diasporas les représentant à l'étranger. Résistants au pouvoir central marocain, les rifains ont connu de lourdes pertes durant la guerre du Rif de 1921 à 1926, contre les colons espagnols et français qui n'hésiteront pas à faire appel à l'expertise allemande en gaz développé pendant la première guerre mondiale. Le protectorat français aura marqué les relations entre les marocains soutenant le pouvoir central et les rifains jusqu'à l'indépendance du Maroc en 1958. La répression des populations rifaines au Rif continuera jusqu'à notre époque contemporaine et le pouvoir central n'hésitera pas à paupériser cette population jusqu'à lui offrir une option d'exil en signant les accords d'emploi avec la Belgique pour plusieurs cohortes de travailleurs ouvriers de 1964 à 1977. Ces politiques émigrationnistes sont non sans danger pour le Maroc qui craint de voir sa diaspora économique se transformer en contre-pouvoir politique renforcé. Le roi Hassan II (1929-1999) se prononcera d'ailleurs clairement contre la question de l'assimilation des marocains dans la société d'accueil. (Thomas Lacroix, 2005).

Le chômage et la pauvreté des rifains permettront aux belges de bénéficier d'une main d'œuvre relativement qualifiée à bon prix. Les hommes envoyés aux mines feront l'objet de louanges de leur communauté pendant une période relativement courte où ils auront pu subvenir aux besoins de leurs familles et bénéficier du rapatriement familial, leur permettant une ascension économique en terres européennes. (Anne Frennet-De Keyser, 2003) La deuxième séquence est celle du parcours d'intégration des enfants des pionniers alors que l'industrie du charbonnage et de la métallurgie s'effondre en Belgique. Les hommes perdent leur emploi et les femmes doivent entreprendre des petits emplois ponctuels pour subvenir aux besoins des familles. L'ouverture au marché du travail des femmes et la mise en arrêt du travail ouvrier masculin classique aura des répercussions sociales des plus intéressantes et révolutionnaires au sein des foyers. (Nouria Ouali, 2018) Les questions du transfert du pouvoir acquis par le travail des femmes et leur nouveau rôle dans la société d'accueil, pose le problème de l'égalité et de l'autorité au sein des foyers. Cette transition de pouvoir sera symbolique d'une violence castratrice pour une majorité d'hommes rifains et à la source de nombreux discours masculinistes.

Le déclassement des hommes dans la sphère publique sera une variable d'explication quant à l'augmentation des violences domestiques et la hausse de l'intérêt pour les droits des enfants et des femmes dans ces cellules familiales détruites par le choc de la question matérielle de l'exil, du manque de repères culturels, les parcours d'intégration tumultueux et de nouvelles valeurs occidentales à habiter avec les interférences psychologique que cela peut provoquer pour tout individu. La question de l'émancipation des femmes de couleur arrivera plus tard dans nos sociétés, Kimberley Williams Crenshaw théoriserà ces questions raciales, de patriarcat et d'identités politiques dans les années 1980 aux Etats-Unis, en revenant sur les différentes questions de loyauté qu'elles impliquent pour les femmes, les hommes et les enfants des populations racialisés.

Sur le terrain, dans les écoles, les discours des jeunes racisés sont bien informés. En voici un exemple : « Madame, vous savez, ce qu'ils ont reproché à Hitler ? C'est d'avoir appliqué les pratiques coloniales en Europe. Ce qui a choqué le monde, ce n'est pas la Shoah ! Exterminer des peuples ça, les colonisateurs savaient faire. On en a des exemples avec les Héréros et les Namas au début du siècle dernier. D'ailleurs, ils nous ont également gazé pendant la guerre du rif mais soit, madame, nous ne sommes pas tous que des fils d'ouvriers. Certains de nos aînés ont étudiés, ont eu des postes importants. Aujourd'hui les Rohingyas de l'Etat d'Arakan, se font exterminer par les birmans alors même que l'ONU les a déclarés comme l'un des peuples les plus persécutés au monde. Quel message est-ce que ça nous renvoi ? Quand la NVA nous dit vouloir préparer des convois pour les personnes soupçonnées d'activités terroristes, vous pensez que ça nous fait quoi ? » (Extrait d'animation du module « Propagande politico-médiatique et déconstruction des discours de haine », étudiant de 6^{ème} année secondaire en sciences sociales, 2019).

Les résultats de l'analyse de terrain ont montré qu'une proportion importante de jeunes craint d'être victime d'injustices. Ils se disent ne pas se sentir chez eux par moments et ont du mal à faire partie de l'univers belge, d'intégrer et d'incarner « les codes occidentaux ». Une distance se crée entre une situation réelle, le fait d'être né en Belgique, d'être belge et de vivre à Bruxelles et d'autre part, le fait d'être constamment ramené à ses origines « étrangères », aux origines des parents, des grands-parents et aux campagnes ou aux montagnes dont ils seraient issus. Ceci sème le doute sur leur belgitude, la légitimité de leur présence et l'identification à la nation belge. Bien que leurs documents légaux d'identité soient belges, le fait de porter un nom étranger, d'avoir une couleur de peau foncée, freine leur intégration dans un univers auquel ils tendent à adhérer mais dont ils se sentent rejetés.

4.1 Imaginaires du futur, vie publique

« Trois générations ? Dès la seconde, à peine ouvraient-ils les yeux, les fils ont vu battre leurs pères. En termes de psychiatrie, les voilà « traumatisés ». Pour la vie. Mais ces agressions sans cesse renouvelées, loin de les porter à se soumettre, les jettent dans une contradiction insupportable dont l'Européen, tôt ou tard, fera les frais. » (Frantz Fanon, 1960)

Les colonies et les protectorats ont été d'une violence sans nom, nul ne peut le nier de nos jours. Celles-ci semblent théoriquement dépassées en Occident et pourtant, là où des valeurs d'égalité semblent avoir pris le dessus, se maintient un mal. Le racisme persiste, de façon structurelle, à structurer les vies de tous.t.es. « Comment l'orientalisme se transmet-il ou se reproduit-il d'une époque à une autre ? » (Edouard Saïd, 1978). L'image qu'on se fait de l'Autre, est imprégné d'une histoire, de schèmes de pensées, d'imaginaires collectifs construits sur des bases idéologiques de propagande raciale. (Françoise Vergès, 2019).

L'exercice de déconstruction des concepts reste un réel défi à notre époque où « Islam ; islamisme ; djihadisme ; guerre sainte ; islamiste ; musulman ; djihadiste ; sécurité et terrorisme » sont utilisés à tout va dans les médias de masse pour parler de sujets divers alimentant la confusion, la peur et la polarisation sociale. *La belgitude* serait accordée à ceux qui démontrent une loyauté à la Belgique ? Le lieu de naissance ne suffirait pas à la revendication de son appartenance à la nation pour les individus ayant la double nationalité. Après les attentats de Zaventem et Maelbeek, les discussions ouvertes et médiatisées sur le renvoi des « suspects terroristes » au Maroc ont largement effrayé les populations des quartiers populaires. Une certaine frange des jeunes de ces quartiers étant en conflit ouvert quasi constant avec la police à cette période, la méfiance et la défiance réciproque avec l'autorité ont sérieusement mis à mal le sentiment d'appartenance à la nation belge.

L'incertitude quant à l'avenir a causé des désillusions générationnelles, Louis Chauvel dans son ouvrage sur la spirale du déclassement parle de fracture générationnelle, accentuée par les crises successives. Les classes populaires sont en manque de ressources pour faire face aux violences socio-économiques qui les accompagnent. Plus récemment, pendant la pandémie COVID19, les quartiers populaires ont connu de lourdes répressions policières, les jeunes n'ayant que peu d'espace au domicile familial n'avaient non plus le droit d'être en rue et dans les espaces publics pendant les confinements. Ces situations d'inégalité face aux moyens

d'adaptation et de réaménagement des espaces de vie, de travail ou d'étude ont provoqué un étouffement sur la durée, créant de nouvelles situations de violences urbaines, mettant à mal la santé mentale et la sécurité de ces populations précarisées.

Extraits d'entretiens: *« I : Ecoute c'est l'état qui veut ça, ils lâchent leurs chiens pour garder le contrôle, on n'est pas chez nous c'est tout. Nos pères sont venus travailler, aujourd'hui y'a plus de travail, ils savent pas quoi faire de nous. Ils nous gardent parce qu'ils ne peuvent plus nous expulser. Ils n'ont pas trop prévu le coup, je sais pas, on dirait parfois qu'ils sont un peu cons ces politiciens... Tu vois nos pères sont venus travailler, ok, après bah ils ont ramené leurs femmes, normal, puis on s'est entassé dans des quartiers, des communes, ça a fait une sorte de ghetto, ils disent « de l'entre soi » aujourd'hui ? Mohim (bref), donc, puis des enfants, (logique), les enfants ça va à l'école... L'école c'est un problème ! Où ils nous ont tapé tu crois ? Dans des écoles de merde ! Ecoles de bouniousl, oui, les écoles d'arabes ! Le niveau est pourri. De toute façon c'est pas leur but de faire de nous des génie... On est parké là jusqu'à 18 ans minimum bon aujourd'hui c'est plus mais voilà on est censé aller à l'école, la scolarité c'est important tout ça, tout ça, mais nous on sait bien que c'est des conneries parce que à l'école on nous maltraite, les profs tapent leurs nerfs sur nous, nous insultent, nous rabaissent, nous punissent, nous humilient, t'as vu notre école comment elle est ... t'appelle ça un lieu d'apprentissage toi ? C'est une prison, ça nous prépare à aller en prison c'est tout. Ça forme la délinquance, on y est tellement mal qu'on préfère trainer en rue et au pire se faire arrêter par la police, ces clochards de toute façon ils nous voient comme de la racaille. »*

La problématique du rejet est centrale dans les discours des jeunes, le non-accès aux sphères des classes supérieures et aux privilèges de ces populations semble renforcer l'imaginaire d'un Autre qui aurait plus de droits. La conscience de l'individu racisé construit l'altérité négative, et l'incompréhension d'injustices qui semblent s'éterniser car similaires d'une génération à l'autre. Leurs peurs se transforment en haine et l'intégration des discours excluants amplifie les multiproblématiques des croyances négatives de l'endogroupe face aux perceptions trop souvent biaisées des exogroupes quant à leurs réalités méconnues ou minimisées. « La méta-analyse a révélé l'existence d'un lien significatif entre la perception de discrimination et la santé mentale et physique. » (Laurent Licata, 2012).

Extraits d'entretiens : *« Je suis musulman, je vie avec mais je comprends pas pourquoi on en fait tout un truc médiatique, tu vois, ils nous lâchent pas, il faut vraiment avoir les nerfs*

solides. Un jour les hommes c'est des terroriste, les femmes voilées des soumises qui se font battre, c'est des égorgeurs, pendant la période Daech c'était carrément des cannibales puis après ça s'est calmé on est revenu aux histoires de mouton, puis y'a la menace des mosquées, des prédicateurs qui nous radicalisent, on serait tous de potentiels terroristes, va y ... Et on supporte tout ce harcèlement sans broncher. Genre ouais ok, y'en a qui ont craqué, ils ont fait péter des trucs mais bon, franchement c'est rien comparé à tout ce qu'ils font péter partout tout le temps, t'as vu les guerres, ils ont leur nez partout et nous ? Quoi ? On est là on fait rien, jummuah (prière de groupe le vendredi), on va prier ensemble, voilà puis on sort de la mosquée t'as dix flics qui sont là à nous attendre, nous scanner, mais ça va pas ! Ils sont tous racistes franchement on dirait ils font exprès de nous harceler pour qu'on déconne. » ;

Certains garçons ont fortement été impactés par les discours de haine à l'égard de leur communauté et de leur personne. Ils s'expliquent entre deux mondes dont ils se sentent émotionnellement impliqués et revendiquent des espaces de parole pour s'indigner et être entendus quant aux traitements qu'ils qualifient injustes. A noter que la période d'adolescence peut se vivre de façon très violente lorsque ces individus se sentent délaissés et marginalisés. Cette violence à leur égard, peut se voir instrumentalisée pour s'expliquer la violence de certains individus se laissant envahir par des désirs de vengeance, s'imaginant rétablir une justice imaginaire en s'attaquant aux détenteurs de pouvoirs perçus, les populations infligeant une répression stigmatisant les personnes visées par les discours islamophobes.

Plus exceptionnellement, certains jeunes racisés issus de quartiers populaires bénéficiant d'accès à des écoles aux indices socio-économiques élevés semblent être protégés d'une certaine façon par la perception d'une hostilité à leur égard : « *Pour la question de l'université moi c'est mes parents qui m'ont quand même donné de la confiance à ce niveau là et je les ai vu, ils ont quand même fait un parcours remarquable. En droit et en sciences politiques, c'est ça aussi qui m'a aidé, je me suis dit que j'avais moi aussi toutes les clés en main pour réussir à l'université. Même si je suis marocain ou indien, peu importe. Niveau islamophobie, (cut) au fait depuis que je suis petit, j'ai jamais eu trop, (silence), j'ai jamais trop été confronté à ça. J'ai jamais eu, j'ai jamais été discriminé donc voilà. Aussi bien en secondaire qu'à l'université j'ai jamais eu de problème. J'ai toujours été bien intégré même quand j'étais dans ma première école (X) j'allais dans des familles quand même, allez, assez riche comme ça, des grandes maisons, ils étaient vraiment intéressés par euh, l'Islam. Ils voyaient que j'étais pas comme dans les médiats etc, et donc ils aimaient bien, que j'apporte*

une image positive quand je discutais avec eux. Donc c'était plus positif qu'autre chose. Il y avait un choc culturel mais positif. » (Extrait d'entretien semi-directif, « N », 19 ans, étudiant en droit à Bruxelles.

La distance physique et émotionnelle est cruciale lorsqu'il s'agit de relativiser une position sociale. Ce dernier entretien est un exemple concret d'une personne qui se sait « différente » mais qui fait tout son possible pour minimiser la distance entre les différences culturelles et l'expérience multiculturelle avec autrui. Comblant tant bien que mal les creux que créent les insuffisances de capitaux économique, sociaux et culturels. Lorsque les chocs sont d'une violence contournable, les jeunes mettent en place un système de protection psychique leur permettant de continuer à interagir avec l'Autre sur un terrain qu'il tente d'approprier au mieux. Sachant son siège éjectable, le jeune de quartier populaire tiendra le temps qu'il peut dans ces environnements hostiles à ce que le jeune représente, symbolise et incarne.

4.1.1 Imaginaires du futur, garçons racisés

« Vous faites de nous des monstres, votre humanisme nous prétend universels et vos pratiques racistes nous particularisent. » (Jean-Paul Sartre, 1960)

Les jeunesses maghrébines, berbères et arabes post 9/11 n'ont connu qu'une représentation négative à leur égard au niveau médiatique et social tant sur la sphère nationale qu'internationale. Ce phénomène s'est accentué avec les attentats de Zaventem et Maelbeek en 2016 en Belgique qui ont eu un effet dévastateur quant à la qualité de vie des populations d'ascendance culturelle islamique. Ces jeunes et leurs familles, n'ont de cesse depuis ces événements, dû se justifier de leurs convictions religieuses et politiques. La méfiance généralisée de l'opinion publique à l'égard de ces populations s'est construite sur une propagande politico-médiatique, affectant les imaginaires des uns et des Autres.

Les supposés musulmans ont été déshumanisés et amalgamés à de potentiels terroristes ou sympathisants des horreurs commises au nom de l'Islam par une minorité de djihadistes fanatisés. Les discours de haine n'ont terminé d'attiser une polarisation sociale entre les supposés musulmans et le reste de la population sur fond d'assignations identitaires totalement subjectives. Un réel fossé s'est créé et continue de s'élargir entre les désignés «ennemis de l'intérieur/de l'Occident», mobilisant des mesures sécuritaires des plus sévères, des enquêtes policières et judiciaires à portée transnationales, au nom de la paix.

Ces populations stigmatisées ont donc reçu en continu le message que ce qu'ils sont représente un danger plus ou moins important. Comment développer une identité saine et se construire de façon équilibrée lorsqu'on est quotidiennement sujet à ces micro-agressions ? Comment continuer à se présenter sereinement en société lorsque la méfiance à son égard et son endo-groupe s'est faite généralisée ? Les recherches exploitées dans l'ouvrage « Genre et islamophobie » apportent des réponses à ces questions sur les territoires de la francophonie européenne (France-Belgique-Suisse). Le sujet de « La responsabilité de la société dans la production des discriminations ethno-raciales et leur impact sur le processus d'intégration sociale. » est traité par Nouria Ouali avec un arrêt sur la condition des mâles « Les hommes sont les vecteurs d'une oppression et d'un sexisme singulier généralement associé à un islam réactionnaire et radical voire, selon les circonstances, à l'homophobie et à l'antisémitisme hérités de leur religion. Ils cumulent ainsi les attributs stigmatisants qui les constituent en êtres violents et menaçants pour la société. » L'aspect le plus préoccupant semble être le déni de citoyenneté ajouté au « déficit de diplômes des minorités visibles » (Robert Castel, 2007).

4.1.1.1 Les belgo-belges de couleur

Vivre en Occident en période post-attentats, être un garçon musulman et d'origine marocaine, résidant à Molenbeek. Est-ce qu'on peut s'arrêter deux minutes sur ce que ça peut représenter comme fardeau au quotidien lorsqu'on essaye de « s'intégrer » comme citoyen belge, croyant et pratiquant les valeurs et la culture belge ? S'appeler Mohamed, Bilal, Ibrahim ou tout autre prénom islamique, est-ce qu'on peut s'imaginer ce que ça doit être de vivre avec ce genre de prénom dans le contexte islamophobe ambiant que notre pays connaît depuis 2016 ? Déposer un curriculum vitae avec ce type de prénom et attendre une réponse, est-ce raisonnable ? Les garçons savent que l'imaginaire collectif des Autres est hostile d'une quelconque manière à ce qu'ils représentent. Les projections islamophobes sont perçues dans les regards, les pensées et les discours des personnes qui les déconsidèrent, les méprisent pour ce qu'ils sont. Ces garçons ne l'ont pourtant pas choisi. Ils sont nés comme ils sont, et la socialisation belge, en Belgique, à Bruxelles devrait être suffisante pour qu'on les respecte dans leur belgitude maroxelloise.

Extraits d'animations: « *Quand je rentre dans un lieu et qu'on me dévisage alors que je suis bien apprêté et que je sais qu'il n'y a rien qui « cloche » chez moi, je sais que la personne a un problème avec mon type. Je suis basané, j'ai la peau brune, les cheveux bouclés et une*

petite barbe noire. Je ne sais pas devenir blond ? Je ne vais pas quand même me blanchir la peau et risquer un cancer ? Même si beaucoup le font, je ne veux pas vivre en ayant honte de ce que je suis. » ; « Les insultes, les remarques, les soupirs, c'est tous les jours pour Nous « Sale arabe, terroriste ! » C'est du classique, on entend ça depuis qu'on est petit. » ; « J'aimerais que les gens me respectent. Que quand ma mère voilée prend le bus, qu'on ne lui ferme pas les portes. Et quand mon frère pose une question, qu'on lui réponde. » ; « J'aimerais être claire de peau pour avoir un meilleur avenir. Et changer de nom surtout ! Martin, Charles, Louis, Bertrand (rires) ce serait bien... T'images ma vie en Pierre ? François ? Waw ... ».

Les garçons rencontrés lors des animations reviennent avec insistance sur leurs traits physiques. Ils se disent être discriminés et que ces discriminations font partie intégrante de leurs quotidiens. Ils se disent également plus en sécurité dans leurs quartiers alors que ceux-ci deviennent des lieux de retraits d'un monde extérieur obscurcissant le potentiel humain. Les jeunes ont des rêves, des ambitions, des aspirations qu'ils partagent entre eux et qu'ils souhaitent se voir réaliser. Toutefois, leurs espoirs sont souvent réduits à néant face à l'adversité et les expériences de discriminations ethno-religieuses sont malheureusement prégnantes dans leurs récits, devenant constitutifs de leurs êtres.

4.1.1.2 Jeunesse maroxelloise, assignation à l'islamité

Les marocains de Belgique sont assignés à l'appartenance islamique. Rare sont ceux qui vont penser qu'un marocain pourrait être juif, chrétien ou tout simplement agnostique voir athée. Les croyances sont normalement du domaine privé, personnel, individuel. Cependant, la réduction des maroxellois à la communauté des croyants et pratiquants musulmans irait de soi. Les garçons se disent devoir se justifier de ne pas être des radicaux, des salafiste ou des fréristes ni même un remix de ces dernières catégories. Les subtilités des différentes branches musulmanes ou écoles islamiques ne sont pas connues des citoyens belges lambda, ni même d'une majorité de musulmans. Les connaissances s'arrêtent bien souvent à la distinction sunnite/chiite. Se justifier de sa musulmanité « passe encore » diront certains. Par contre, se défendre de son islamité, là les débats se durcissent. Car en effet, ce qui perturbe l'Autre et l'extrême droite dans une certaine mesure, c'est la menace du projet politique islamique, l'islamisme, dont la portée transnationale et sa force idéologique ont su faire leurs preuves.

Extraits d'animations : « *Je préfère rester dans mon quartier parce que quand j'en sors, je sens que je dérange. La police m'arrête me demande ce que je viens faire là. Qu'est-ce que ça veut dire ? Je peux aller ou je veux non ? Et bien je comprends vite que non ! Et qu'on vienne pas nous dire qu'on fait du communautaire dans nos ghettos, ceux qui ont essayé d'en sortir se sont fait recalier ou en tout cas, ont été mis à rude épreuve.* » ; « *Notre quotient est violent, ils imaginent que le projet d'Eurabie en est en phase de construction et qu'on va remplacer les gwer (blancs) !* » ; « *Si c'était possible, ils nous renverraient au Maroc* » ; « *Parce que je pratique ma religion et que je porte une barbe, je suis un islamiste ? Un salafiste ? C'est pas sérieux...* » ; « *Depuis que j'ai acheté ma voiture, j'arrête pas de me faire arrêter, enfin, encore plus (rires) on me dit que j'ai « le look de gars qui descendent sur Paris ».* Ca veut dire quoi ? Que je cache des bombes sous mon tapis ? Que je m'amuse à transporter du matériel ? Même mon Coran j'ose plus l'afficher... ».

Dans ces expériences que les jeunes partagent, ils se disent avoir été choqués la première fois. Lors « des premières fois » et ensuite, ils n'en reviennent pas de la redondance des expériences. C'est alors qu'ils parlent d'un système défaillant. D'une injustice vécue à grande échelle, d'une situation qui est connue et non reconnue dans ce qu'elle perpétue comme inégalité de traitement d'une minorité de la population belge. Les minorités visibles sont une frange de la population qui partage une expérience commune des inégalités sociales. Toutefois, à un âge adolescent, certains y semblent habitués et révoltés, prêts à y remédier et en découdre, quitte à ajouter de la violence au système et choquer le collectif.

4.1.1.3 Le racisme au quotidien, islamophobie pour raisons sécuritaires

Instrumentalisation de la question des femmes pour se mesurer entre hommes. Tous se disent vouloir protéger les femmes, mais les leurs en premier et les secondes pour défendre leur vision du monde. « Les hommes musulmans seraient plus durs, plus impitoyables, plus dominateurs que n'importe quels autres hommes. » (Françoise Vergès, 2019) Les enjeux politiques sont nombreux lorsqu'on laisse les discours de haine se banaliser. Que le racisme soit aversif, ambivalent, symbolique, subtil, explicite, traditionnel, conservateur ou classique, il reste rattaché à l'idéologie de la race qui est un construit idéologique. Tantôt basé sur la hiérarchisation des populations, sur les aspects biologiques ou physiques, il est une construction sociale, psychologisation d'une différence rendue matérielle de par la violence exercée structurellement, institutionnellement et physiquement. Dans les nouveaux visages de

la discrimination André Ndobu revient sur les études ayant marqué le champ scientifique de la psychologie sociale en ces questions de discriminations d'hier et d'aujourd'hui.

Extraits d'animations: « *Qu'on Nous prenne pour des voleurs c'est une chose, mais qu'on nous prive d'avenir à cause de ces mensonges, s'en est une autre. Je ne comprends pas que cette société qui veut nous faire croire en ses nobles valeurs d'égalité des chances ne puisse nous engager à leurs côtés à cause de notre appartenance religieuse.* » ; « *Nous voulons travailler, avoir une vie heureuse ici parce que nous sommes nés ici, et que c'est le pays que nous connaissons le mieux. Où pourrions-nous aller après avoir grandi ici ? Même si nous sommes marocains, on est belges.* » ; « *Nos familles sont ici, toute notre vie se passe à Bruxelles. Et alors si nous sommes musulmans ? Ce n'est pas un cancer ! Juste une religion.* » ; « *Que les médias continuent de nous déshumaniser de la sorte, c'est inacceptable. Le politique peut interdire les discours de haine, mais quand il s'agit des musulmans ils laissent tout se dire. Vous en êtes témoin. Tous ceux qui ont un écran le sont. Pourtant, ça continue. Pourquoi ?* ».

Le constat du professeur Felice Dassetto dans les années 2000 quant au manque d'études de la part des sociologues de l'immigration en Belgique est toujours d'actualité. Le trop peu d'intérêt pour la thématique abordée dans l'ouvrage « Bruxelles, ville ouverte » me semble être le haut parleur d'un cri porté par l'intelligencia à qui on demandera conseil après une prochaine série d'attentats « difficilement inexplicables ». Pourtant certains bourdieusiens tel Fabien Truong auront apporté de nouvelles recherches avec des théories et des concepts revisités tel *la pensée spaghetti* et *le cheval à bascule*. « La discrimination négative est une instrumentalisation de l'altérité constituée en facteur d'exclusion. » (Robert Castel, 2007) Une minorité de jeunes rencontrés dans les écoles porte une parole plus inquiétante dont voici un extrait de conversation³: (D) : « *Moi je crains que ce qu'on a fait aux juifs il y a cinquante ans, voir septante ans, on pourrait, j'ai pas dit « on va le faire » mais, on pourrait le refaire vis-à-vis des musulmans, ici.* (A) : *Tu veux dire que si il y a toutes les bonnes conditions à ... Ca se mettrait en place ?* (D) : *Oui, ça se mettrait en place ! Parce que l'ambiance est tellement islamophobe que les gens, limite ça les dérangerait pas d'être protégés. Ils se disent « on les met dans des camps de travail comme en Chine pour se protéger parce qu'ils sont dangereux finalement.* » ; « *Ils sont menaçants* » ; « *Ils ont un projet politique* » ; « *Ils veulent imposer leur charia, leur Islam, etc* » (A) : *Tous les ingrédients sont là pour toi ?* (D) : *Tous les ingrédients sont là. En faite, il manque plus que le chef d'orchestre. Celui qui va assumer*

³ Retranscription complète en annexe

et dire « moi, je vais le faire ». Pour moi, tous les ingrédients sont là et donc c'est pour ça que moi, mon avenir ici en Europe je te dis la vérité, je ne le vois pas en Europe. Moi, mon futur je le vois hors d'Europe dans un pays hors occidental, pas au Canada, pas aux Etats-Unis, pas en Australie, pas en Nouvelle-Zélande, mais ça peut être n'importe où mais pas en Europe ni en Occident ! Parce que tu vas dans des pays non-occidentaux, y'a pas cette islamophobie. Elle est là, elle est présente parce que les médias alimentent ça dans le monde entier, on est d'accord mais ça n'atteint pas le niveau français, belge. »

Les garçons en viennent à s'imaginer qu'ils pourraient vivre leur islamité ailleurs qu'en Occident et à leurs yeux, l'Europe deviendrait « invivable », l'Europe, de par ce qu'elle laisse circuler comme discours et pratiques islamophobes serait aujourd'hui pour certains jeunes musulmans européens une zone à éviter. Un futur en Occident serait difficilement envisageable pour certains garçons qui se disent vouloir pratiquer ouvertement un Islam mainstream. Comment interpréter ces données lorsqu'on sait que ces garçons sont le produit de nos sociétés ? Les recherches sur les *homegrown terrorists* me semblent intéressants à se stade, sachant que c'est à l'adolescence que les jeunes passent facilement à des actes .

4.1.2 Imaginaires du futur, à Bruxelles ?

« Imaginer c'est fragiliser le réel, se réapproprier sa plasticité et faire entrer des mots, les images et les gestes de la catégorie du possible et la force des indéterminations. » (Marie José Mondzain, 2020).

La détresse des garçons maroxellois se présente devant nous et pourtant, trop peu de moyens sont saisis pour les accompagner, les soutenir dans leurs développements et leur offrir un avenir respectant leur intégrité. En comparaison à ce que l'Etat investit dans l'appareil sécuritaire pour s'en protéger, comment expliquer aux concernés que leur nation les craint ? En tant que travailleuse sociale, je suis l'intermédiaire du terrain et des bureaucraties. A quel moment est-ce que je peux avoir un discours de vérité sur ce qui les attend au futur ? Bruxelles, ville cosmopolite, cœur des institutions européennes, attirant les plus puissants, accueillant des sommets internationaux tous les mois au quartier européen, symbole de démocratie, de pouvoirs, de liberté, comment expliquer à sa population maroxelloise qu'on minimise et se désintéresse de son potentiel humain ?

Extrait d'entretien avec un éducateur spécialisé: « *P : (cut) Le futur qu'ils voient, il est très lié au communautaire. C'est à dire qu'ils misent sur le communautaire, la communauté et son développement. (cut) Les garçons misent sur la communauté je pense, pour certains et puis pour d'autres, je vais être très optimiste et moi même je suis agréablement surpris, en accompagnant des jeunes de quartiers populaires de Molenbeek par exemple, même si ils ont grandi à Molenbeek, même si ils ont vécu-grandi-étudié, tout fait à Molenbeek, au sein de leur communauté et bien ils ont quand même une certaine ouverture d'esprit. Ils sont pour certains, je pense même, et ça c'est un point positif que je rencontre, ils sont partants, ils sont prenants pour faire des études universitaires, pour découvrir d'autres communautés et avancer dans la vie. »*

Le prolongement des parcours scolaires suite aux nombreux échecs et redoublements retarde l'entrée des jeunes en études supérieures et leur entrée sur le marché de l'emploi. Un nombre important de jeunes des quartiers populaires souhaite dans un premier temps simplement obtenir un certificat d'études secondaires supérieure (CESS). Les objectifs de réussite académique sont revus à la baisse face aux épreuves pour lesquelles ils n'ont que peu de ressources. Une enquête sur les études supérieures offre une analyse peu encourageante pour les personnes issues de groupes minoritaires : « Le taux de réussite est environ 50% plus faible que celui des étudiants d'origine belge. Les explications avancées à propos de ces différences sont de plusieurs ordres : les connaissances insuffisantes de la langue d'enseignement, les différences culturelles entre la famille d'origine et le milieu scolaire ainsi que l'absence de modèles positifs. » (Nouria Ouali, 2007)

4.2 Analyse empirique, Vie privée

4.2.1 Les imaginaires du futur : vie affective, Alhubu ? (Amour)

Cette section s'attardera à décrire brièvement les imaginaires du futur des garçons au niveau des sphères privées et des relations affectives et intimes de ces derniers. Au cœur de ces recherches, le bien-être émotionnel et affectif des garçons. Est-ce qu'être un patriarche ca rend heureux dans ses relations interpersonnelles ? Devenir un homme, est-ce que ca veut dire se couper de ses émotions ? Ne plus pouvoir exprimer ses sentiments, est-ce que ca pousse à se couper de sa vie intérieure ? Quelles sont les répercussions sur le bien-être des garçons lorsqu'ils adoptent une masculinité toxique ? De quelles façons est-ce la complicité et l'intimité recherchée dans les relations interpersonnelles est impactées par la violence des comportements des masculinités patriarcales ?

La majorité des garçons disent s'imaginer se marier, avec une femme et produire des enfants. Ils expriment des schémas classiques, hétéro-normés: femme-enfants-maison. Toutefois, les voies pour y arriver sont multiples et s'y engager provoque quelques sueurs : *« Ca paraît compliqué... stressant même ! Mais tout le monde s'y lance un jour dans la vie alors je me dis que moi aussi je devrais passer par là. Sinon ils vont dire que je suis gay ! »* ; *« J'aimerais bien avoir une copine, et puis l'épouser, je pense que ça pourrait être sympa, enfin, si elle reste cool parce que je vois que parfois ça se passe mal, voir très mal aussi. »* ; *« Quand je serais plus grand, j'aurais besoin de beaucoup d'argent parce que... une famille ça coûte et je sais pas si mon travail va me payer assez pour garder ma femme heureuse ? »* ; *« Les femmes sont exigeantes, si elles ne sont pas satisfaites, elles peuvent partir et nous abandonner ! »*.

L'insécurité perçue dans les relations affectives est une variable explicative de la réactivité émotionnelle des garçons. La crainte de l'abandon et du rejet est au cœur de leurs discours. Il semblerait qu'ils aient des difficultés à faire confiance, à être vulnérable et à aimer les personnes dont ils désirent être proche. La gestion des conflits affectifs semble buter à une vision différente du rapport au monde. Ils se retrouvent le plus souvent pris dans leur propre rage qu'ils transposent ensuite sur la personne qui leur échappe. Cette violence intérieure nourrie par la frustration, la tristesse et la colère se transforment en haine de soi et de l'Autre. Nombreux resteront dans le déni et l'impossibilité d'exprimer sincèrement leurs souffrances.

Le contrôle des émotions négatives, leur expression et leurs modes de communication restent un domaine qui semble causer des défis majeurs aux jeunes qui pensent que de montrer ses émotions autres que colériques peut les rendre vulnérables et atteindre leur image de garçons virils, forts, intouchables, indétronables dans les jeux de pouvoirs relationnels : *« J'ai eu envie de tuer ma copine (.) Elle m'avait dit un truc que j'ai pas aimé (.) Je l'ai frappé ! Après c'était fini. Elle voulait plus me revoir. »* ; *« Taper les filles c'est pas bien mais parfois on dirait qu'elles font exprès de nous énerver. Certaines filles aiment la violence. Si on est trop gentil, elles ne nous prennent pas au sérieux et elles pensent que tout est permis. »* ; *« On est forcés à remettre du cadre. »* ; *« J'aime pas crier, franchement pas, mais parfois c'est inévitable. »* ; *« J'ai peur de mes démons. Heureusement je vais me défouler au sport, sinon, je pense que j'aurais déjà commis des meurtres. »* ; *« On sait qu'il faut pas se fâcher avec les filles, elles sont fragiles, lorsqu'on se dispute c'est vrai, c'est violent. Puis elles pleurent... »*.

Certains jeunes vont s'ouvrir spontanément en animation, ils vont s'avouer colériques, impulsifs, toxiques et destructeurs. D'autres garçons vont au contraire, essayer de minimiser leurs actions alors qu'ils savent pertinemment qu'ils causent de la souffrance aux autres. Ils ont été socialisés aux règles patriarcales qui dictent leurs comportements. Ces garçons vont justifier leurs violences et le mépris qu'ils ont pour leurs victimes à la hauteur de leur endoctrinement au système patriarcal. La déconnection aux autres et la dissociation d'eux mêmes n'est pas encore forcément conscientisée à leur jeune âge. Sans accompagnement psychosocial, les écarts se creuseront jusqu'au développement de pathologies mentales sévères à l'âge adulte : « Plus un homme prête allégeance au patriarcat plus il doit se déconnecter de ses sentiments. » (Bell Hooks, 2021)

Nicolas Favez revient sur l'évolution des garçons dans des contextes clivés et met en garde contre le coût développemental de cerveaux traumatisés dans l'enfance. La neuroergonomie offre des outils permettant de soutenir la neuro-plasticité dans le travail de correction de certains dysfonctionnements cognitifs. De nombreux jeunes rencontrés pourraient en bénéficier: « *Bon c'est vrai, des fois elles pleurent à cause de nous. On fait un peu les battards. On disparaît. On fait genre on s'en fou d'elles. Alors que des fois, on a juste trop de trucs à gérer, puis, en vrai, on ne sait pas comment leur dire... De nous lâcher.* » ; « *Moi je suis comme ça. Si la fille tombe amoureuse, c'est pas mon problème. Quand j'en ai marre, je la zappe.* » ; « *J'ai jamais aimé encore, c'est pas mon truc.* » ; « *Je sais que je suis un beau gosse et que c'est pas un problème pour moi de pécho. Personne n'est irremplaçable.* » .

Les propos sexistes semblent anodins, ils s'expriment librement en animation. Certains vont filtrer leurs propos, d'autres vont penser me choquer. Ma posture reste le plus souvent celle de l'intervenante qui peut tout entendre et demander plus d'explications quand un propos la perturbe. En général, je vais prendre un air interpellé et réflexif. Il est dans mon habitude de suivre le jeune dans son propos et de voir jusqu'où il est prêt à m'emmener. Exemple d'une discussion avec un jeune : (A) *Quand tu dis que t'as déjà frappé ta copine, ça te fais quoi ?* (B) *En faite, je l'ai tapé c'est vrai mais, pas vraiment. Elle disait que je l'avais frappé. Après, moi vu que je fais un sport de combat, j'estime que je l'ai pas « vraiment » tapé. Disons que c'était une petite gifle pour la remettre en place. C'est tout.* (A) *T'en penses quoi toi ? Une gifle ça compte pas ? C'est pas violent ?* (B) *Pas trop, c'est ce que tu ferais à un enfant tu vois ? Si j'avais voulu la taper, elle aurait fini à l'hôpital. Moi je suis gentil, c'est rare que je m'emporte, je suis quelqu'un de calme.* (A) *Donc ça compte pas ? C'est ça que tu dis ?* (B)

Non, elle a un peu exagéré le truc en disant que je l'ai frappé. Bref, c'est pas intéressant comme sujet. (A) Donc quand elle te dit que tu l'as tapé en faite tu ne la crois pas ? J'essaye de comprendre, tu nies à moitié le fait de l'avoir tapé ? ou pour toi une gifle c'est pas de la violence ? (B) C'est elle le problème. Moi je suis calme. (A) C'est intéressant. Donc en faite t'es pas prêt à en parler ? (B) Non. (A) Tu penses que ca pourrait se reproduire ? (B) Surement. C'est quoi qui te choque toi ? (A) Tu penses que t'as respecté ta copine ? (B) Non.

Quand ce type de discussion survient, le groupe est plus ou moins d'accord que la violence est problématique. Toutefois, dans leurs conceptions de la violence, ils trouvent des justifications à son utilisation particulière. Dans la mesure où ils se sentent perdre la face, ils estiment qu'une « correction » est acceptable. Ils ne prennent pas l'entière responsabilité pour leur propre violence. Les garçons disent qu'elle est une « réaction » à une « provocation » de la part de l'autre. Leur violence serait proportionnelle au risque de castration perçu. Les traits de la perversité, du sadisme et du narcissisme se renforcent via une sociabilité masculine qui l'entretiennent activement. Le sentiment de liberté et de pouvoir qu'ils procurent semblent toutefois relatifs et éphémères lorsque sont posés les questions morales et spirituelles.

La psychologie perceptive est ici mobilisée via les travaux de Salvatore d'Amore sur les représentations psychoaffectives et relationnelles des jeunes. Il ressort des animations que les garçons sont à majorité en carences affectives, qu'ils ne se sentent pas aimés et qu'ils ne savent pas non plus comment rétablir les liens affectifs avec les personnes qu'ils aiment. La dépression réactionnelle est « une forme de pathologie déclenchée par les évènements extérieurs traumatiques ». (Maurizio Andolfi, 2013).

Un nombre important de garçons se déclare être en mal-être lors des animations: « *J'ai plus envie de vivre. Ma vie n'a aucun sens. Les gens sont bêtes et méchants. Je ne comprends pas pourquoi je suis là.* » ; « *A la maison on me frappe souvent. Enfant c'était pire ! Je savais que prendre les coups.* » ; « *Mes parents m'ont jamais aimé et je crois que l'amour c'est presque impossible à trouver.* » ; « *J'ai peur de donner mon cœur et de me faire trahir. C'est pour ça que je fais souffrir les filles.* » ; « *Quand on s'est fait maltraiter, on pense que c'est normal, après on se comporte aussi comme ca et on voit pas où est le problème. On continue juste de répéter ce qu'on connaît. Ca ne fait pas de nous de mauvaises personnes ?* » ; « *Vous pensez qu'on est malade ? Malade d'amour alors (rires). En tout cas c'est une certitude madame, on a besoin de love !* ».

L'accès aux relations affectives semble compromis de par un manque d'expériences positives dans le cadre familial qui portent la mémoire d'une lutte émotionnelle transposée sur les milieux du marché relationnel amoureux. Les garçons ont intériorisé le fait d'être mal-aimés enfant comme une peine à vie qui les condamne à une errance affective et complique l'accès aux relations amoureuses saines et positives. Le fait que culturellement et religieusement, l'intimité entre partenaires amoureux soit interdit avant le mariage, rajoute une couche de complexité aux dilemmes intérieurs que ces garçons affrontent tout au long de leur développement psychoaffectif. La culpabilité, la peur et la honte fractionnement et ralentissent les démarchages relationnelles, et l'entrée sur la voie du « faire couple ».

4.2.2 Neutralisation des affects, Qalb ? (Cœur)

Le docteur Tina Payne Bryson théorise l'attachement et encourage la vision intérieure, source d'apaisement, de compréhension et de réconfort. Elle nous dit également que « l'acceptation et le pardon issus de la compréhension de notre histoire sont profondément libérateurs. ». Les garçons rencontrés sont pour la plupart en manque d'attention. Ils déclarent ne pas pouvoir se confier sur leurs bagages émotionnels, leurs expériences douloureuses et ont des barrières communicationnelles lorsqu'ils se sentent envahis par leurs émotions. Ce que les garçons décrivent sont des héritages relationnels défaillants, un sentiment de manque d'agentivité et une implosion imminente face à la charge mentale que requièrent le processus de traitement de toutes ces informations. Face au chaos intraitable à leurs yeux, l'option de retrait et de zombification semble la stratégie la plus adéquate en ces temps d'adolescence.

Extraits d'animations : (Y) « *Je peux être avec une fille pendant longtemps, on peut être en couple mais je vais pas pour autant me dévoiler. Elle n'aura pas accès à qui je suis, mon histoire, ma vie... Je vais juste passer du bon temps mais jamais je vais lui dire qui je suis vraiment.* (A) *C'est quoi le risque ?* (Y) *Si elle connaît trop de choses sur moi, ça peut mal se finir pour moi.* (A) *Comment ça ?* (Y) *Regarde, si je lui dis tous mes secrets, et qu'avec, elle va me manipuler, j'ai perdu. -Game over- ! Tu comprends ?* (A) *Je vois, c'est risqué en effet. Mais peut-être que ça pourrait aussi bien se passer ? Peut-être que vous allez vivre une belle histoire et que tous vos secrets partagés vont renforcer votre relation ?* (Y) *Nan...je peux pas.*

Ce type de propos donne un aperçu de la menace vivace dans leurs esprits, celle de *perdre une partie de soi*, signalant le manque de modèles relationnels aimants. Leurs imaginaires du futur dans le domaine des relations affectives reste marqué par une binarité. Ils s'imaginent les filles « bien » (respectables, avec lesquelles « c'est ok d'investir mais pas forcément de s'investir ») et les autres (celles à qui on prend). Celles avec qui on est « sérieux » et celles avec qui on s'amuse (on passe le temps). Ces discours sont appuyés par les imaginaires de la sexualité, des pratiques sexuelles, de la pornographie, de l'imaginaire érotique et reproductif.

4.2.3 Reproduction des blocages affectifs, Alech ? (Pourquoi)

La construction identitaire passe par le regard de l'Autre et des autres. Le manque de modèles positifs entraîne un doute sur ce qu'on est, ce qu'on pourrait devenir et ce à quoi on aurait le droit de s'imaginer. Ce vide se remplit de craintes, d'un passé qui pourrait s'avérer trahir ce qu'on pense être « la vérité », comme d'un présent qui n'a aucun sens ou auquel on a du mal à trouver un sens et puis ce futur qui semble ne pouvoir nous combler d'avantage. Car les garçons le savent, leur situation de *loose permanente* ne va pas aller en s'améliorant. Ils se le disent, les clés et les outils à leur libération affective sont à non-disposition. Pour se les procurer, ils doivent se dépasser et surmonter leurs blocages psychoaffectifs et matériels. Comment fournir tous ces efforts et cette énergie alors qu'ils se disent déprimés en amour ?

Extrait d'entretien : « D : Mais j'ai tous les symboles du musulman. J'ai même une barbe. C'est vrai j'ai un look hipster mais à la base, cette barbe était islamique. « A la base », après je voulais l'enlever. Je l'ai raccourcie le plus possible et je me souviens qu'une fille m'avait dit qu'elle trouvait ça pas beau du coup, bah, après je me suis regardé dans la glace et je me suis dit « c'est vrai, elle a raison. ». A : C'est comment d'être un jeune-homme musulman ? D : C'est déprimant ! ». Extrait d'animations : « Mes parents sont séparés, comme beaucoup, je n'ai pas connu mon père mais ma mère l'a toujours critiqué en disant que les hommes sont lâches. Quand je me m'imaginais en couple, je pourrais pas supporter ce type de critique... » ; « Mes frères sont divorcés, je vois pas mes cousins, ils disent que c'est la faute des femmes, moi je sais pas mais je me dis que quand même, ça fait beaucoup de dégâts l'amour. » ; « J'étais en couple et puis elle m'a dit que j'étais comme son père. J'ai jamais compris pourquoi elle m'a quitté ? » ; « Vivre comme les anciens je veux pas, je veux aller vers un projet plus moderne. Je pense que si on fait comme nos pères, nos femmes ne vont pas le supporter. C'est différent aujourd'hui, on doit évoluer, mais comment ? ».

Les garçons rencontrés semblent inquiets, leur valeur n'est pas certaine et ils se savent en construction. Quelques signes de leurs environnements sociaux poussent à désirer pour eux-mêmes, « autre chose », un futur plus lumineux, un projet de vie accompagné d'une personne qui puisse rassurer leurs craintes et réparer leurs imaginaires anxieux, empreints de questions existentielles les amenant à des confrontations intérieures. Ils souhaitent rencontrer une femme qui puisse leur dire « Tout va bien, tu es entier, plein et suffisant. Nous allons être heureux. » Car derrière ces angoisses, ces blocages et ces violences, sont des schèmes d'une potentielle menace du vivre-malheureux. Lorsque les garçons se disent vouloir plaire à l'autre, en réalité il s'agit d'une séduction mutuelle, où désir, plaisir et amour formeraient une protection contre le monde extérieur, cet univers dont ils se détournent lors de leurs moments d'absences, bercés de rêves et de projets « réussis ».

4.2.4 L'engagement marital, voie royale du hellel relationnel

On peut observer une réticence à l'engagement sous certaines formes. Toutefois, ce public a intégré le fait que l'union est quelque chose de sacré, en tout cas, de sacralisé. Ce public masculin, se conçoit le mariage comme un passage obligatoire, une sorte de rituel de passage qui marque l'entrée dans une vie « responsable à deux ». Du moins, un temps « T » où le garçon conscientise qu'il va entrer dans une relation où il lui sera demandé de rendre des comptes. Ces garçons se voient forcés à prendre une décision quant à leurs désirs de lien contre celui de liberté. En effet, les garçons idéalisent peu l'union sur le long-terme et le conçoivent plutôt comme un accès à un univers affectif nécessitant un cadrage spécifique, invariant de la culture islamique : l'officialisation de l'alliance par le mariage public qui honore et autorise la vie de couple.

Se définir « en couple » dans la sphère privée demeure la première étape vers une reconnaissance dudit couple dans la sphère publique, permettant une libre circulation des deux individus concernés. La pudeur et la discrétion restent toutefois de mise. Extraits d'animations : « *Chez Nous, c'est obligé tu dois te marier. Tu peux pas trop te balader avec ta « copine ». Non, c'est comme ça (.). Si tu veux pouvoir, même juste prendre une glace avec elle, ça doit être ta femme. C'est mieux. Sinon, ça va parler sur toi et ils vont dire que t'es pas sérieux. Puis la fille aussi, ça va la salir. C'est mieux un mariage, même un religieux en vrai, c'est le minimum.* » ; « *Quand on se rencontre, on sait direct si c'est « la bonne », nous on est lucides. Et pour pas faire des problèmes, on préfère nier un truc qui va partir en live. En*

général on est plutôt -au claire- mais des fois, elles veulent pas comprendre, elle s'attachent. Et parfois c'est nous aussi, on tombe amoureux et on n'assume pas. » ; « Puis faut s'investir hein, c'est pas donné à tout le monde ! Il faut réfléchir, où on va l'emmener, qu'est-ce qu'on va proposer comme activité ... Ca casse un peu la tête franchement. Mais... On va quand même y aller (☺) ! » ; « Ettttt... Quand t'es tombé love bah, là bennnn... Tu dois faire ta demande quoi... Sinon... Euhh, c'est cramé. Bonne chance à toi ! ».

Une deuxième frange de ces mêmes garçons tient un discours différent, celui de la méfiance vis-à-vis de l'arnaque que représentent à leurs yeux ces unions vouées à l'échec. Ces garçons semblent avoir été horrifiés d'expériences négatives. Extraits d'animations : « *Ces poukaves (balances) se prennent pour des Khadija ! (La première femme du prophète de l'Islam) Mais moi ? -JAMAIS- j'épouse une de ces salopes !* » ; « *Que j'la bouillave (baise) et que j'continue de bédaver ! (rouler des juins). J'suis pas un bouffon pour signer des docs et m'balader comme un pingouin pour faire zizir wesh ! Même si c'est la plus bonne de ses copines ! (rires) y'a pas (.)* » ; « *Encore une qui va me dire « y'a qu'à faut qu'on » puis m'tejj sans C4 ! (me jeter) j'tiens à ma vie moi (rires) mon cœur va pas supporter hein, hehe...* » ; « *Une fouille-merde dans sa life ? Qui veut de ca ? Non merci ! Next moi ces conneries* » ; « *Je t'aime-Pareillement-Ciao ! Voilà c'kon dit quand on est poli ☺* » ; « *Je tfellah (se moquer) un peu-beaucoup-à la folie puis, à la prochaine mamzelle ! C'est tout pour Nous.* ».

Lorsque vient le moment des « vérités », les garçons sont dans plusieurs registres, au futur, ils s'imaginent soit être reconnus par le groupe comme quelqu'un qui s'est respecté et qui est passé par la case « mariage ». Soit quelqu'un qui passe son temps sans donner sens à ses relations charnelle et peut-être affectives si la personne leur convient pour une période relativement « courte ». Il appellent cela le « moyen-court terme », il s'agit de se laisser un temps de réflexion sur l'investissement à accorder à l'interaction. Ce type de garçon peu certain de ce qu'il attend de l'autre et de la vie, sera perçu comme une personne sans vision qui passera par les années de jeunesse comme un « bon vivant », quelqu'un qui veut profiter de la vie et remettre ses obligations à plus tard, et ce, le plus loin possible. Ce qui se trame derrière les derniers discours est une dureté de la vie qui assombrit les imaginaires relationnels. Ces garçons n'espèrent plus rencontrer l'amour de sitôt et sont dubitatifs quant aux opportunités qui s'offrent à eux. La misère affective guette leurs aveux de désespérance.

4.2.5 Devenir un Rajl ? (Homme)

La question de la paternité suit celle du mariage de façon récurrente. Comme si les deux étaient indissociables dans leurs esprits d'adolescents. Ils savent bien évidemment qu'on peut avoir des enfants hors-mariage mais dans leurs discours c'est quelque chose qu'ils souhaitent éviter. Ils s'imaginent être des maris « pour la vie » et rester dans les normes, c'est-à-dire, théoriquement : rester fidèle et présent dans l'union ; avoir la place de chef de famille ; être respectés dans le clan familial ; prendre en charge ce qui reviendrait à un patriarche lambda. De nombreux garçons ne veulent pas reproduire la souffrance qu'ils ont vécue dans l'enfance, ni infliger de malheur à leur future épouse ou enfants. Ils souhaitent s'épanouir à travers le rôle du patriarche quitte à effectuer quelques ajustements pour s'aligner à la modernité des exigences égalitaires que revendiquent certaines filles et la société occidentale. Au mieux, ils se disent accepter le rôle paternaliste mais pas celui de l'homme féministe (faut pas pousser).

N⁴ : *Devenir un homme c'est déjà avoir quelque chose en main, une sécurité, avoir de l'argent de côté, avoir un diplôme, et pouvoir construire quelque chose par la suite. Avec une femme, se marier avec elle, et pouvoir l'aider, enfin, assumer, être responsable et par la suite avoir des enfants avec elle. Fonder une famille, et toujours être présent en faite. A chaque étape. L'école, après le mariage, après des enfants. Pour moi c'est important. Comme je disais, des enfants, ensuite la construction des enfants, pour moi c'est ça être un homme. Qu'il soit vraiment présent pour sa femme et ses enfants. Pour moi c'est vraiment important. Parce que y'en a beaucoup maintenant, des hommes qui sont plus là en faite, quand on cherche autours, y'a plus de pères de famille. La mère elle doit tout faire ! Assumer quatre enfants, cinq enfants, parfois six enfants... Toute seule ! Et quand on demande « il est où le père ? » et bien, « il est parti, il a fui ». Pour moi ca c'est l'inverse d'être un homme. Bien se comporter avec la femme justement, ca aussi c'est être un homme... ».*

Les garçons réalisent que leurs mères n'ont pas eux les maris qu'elles espéraient et se sont retrouvées souvent seules à devoir assumer les charges familiales. Une minorité de ces jeunes aspire à du changement pour atteindre un bonheur en couple. Ils s'interrogent sur leurs rôles et leurs responsabilités, s'imaginent « différents » des pères, s'intéressent aux rouages du patriarcat et cherchent à transformer leurs trajectoires de la masculinité. Les supports et les modèles d'alternatives masculins en respect des références islamiques restent insuffisants.

⁴ Cfr: guide d'entretien semi-directif en annexe pour les interviews complémentaires aux extraits d'animations.

4.2.1 Un corps racisé : l'exemple du viol, Adhuli (Humiliation)

Les violences sexuelles sont une variable du *conflit réel* au sens de Muzafer Sherif dans le rapport aux corps entre exo-groupes. Plusieurs garçons racisés s'expriment à ce sujet lors d'animations en classe : « *Vous savez pourquoi on met un slip, un short à ficelle bien serré et ensuite seulement son pantalon avec une ceinture ? Parce que nous aussi, on a peur du viol !* » ; « *Faut pas aller jusqu'à Aïn Mumen (prison du Rif) ou participer au Hirak (mouvement de contestation contre le makhzen) pour connaître l'expérience du viol.* » ; « *Pour tuer un homme de son vivant rien de tel qu'un phallus dans l'anus !* » ; « *Les hommes que vous croisez ne vous diront jamais comment ils ont vécu les arrestations, les temps en prison, ils vont se noyer dans l'alcool, la violence, ils ne vont plus jamais aimer, ils vont attendre la mort en survivant.* » ; « *On reconnaît la peur du sexe, dans le regard, ton cœur s'arrête, ta respiration aussi, tout ton être se bloque, ton corps ne répond plus, t'es en dissociation.* » ; « *Le sexe est un outil de guerre, de torture, de domination de tous les Hommes.* » ; « *A la sortie d'enfermemens, on reconnaît ceux qui ont été violés, ils ne supportent plus qu'on les touche.* ».

Là où les jeunes-hommes racisés sont hyper-sexualisés en société, de par les stéréotypes virilistes-racistes, les préjugés et les discriminations ethno-raciales subies, ces nombreux témoignages, permettent de comprendre que ce sont ces mêmes garçons qui se sentent le plus sujet à la violence sexuelle entre hommes. La menace perçue par ces jeunes et la conscience de vulnérabilité face à la désirabilité des corps, crée des tensions au sein des groupes de garçons issus de classes populaires, devant se construire un imaginaire des rapports aux corps et aux pratiques sexuelles dégradantes, affectant directement les sujets construits comme les plus 'faibles'. Les « vrais hommes » seront épargnés de violences sexuelles pensent-ils, ce pourquoi ils arrêteront leurs idées à dominer les femmes. Une façon de se détacher de l'humiliation perçue ? Celle qu'on inflige aux autres pour y échapper ?

Le viol entre hommes est l'une des formes de violences sexuelles la plus réprouvée islamiquement et le sentiment aversif de l'homosexualité est à majorité partagé par les communautés musulmanes. Tout comme les pans conservateurs de nos sociétés occidentales, l'homosexualité reste une banalité conceptuelle d'une minorité d'Hommes. Néanmoins, cette question reste dans les préoccupations des garçons au vu de la sociabilité masculine exacerbée par la ségrégation genrée des espaces et des activités que préconisent leurs pratiques culturelles et religieuses.

5 Conclusion

Cette recherche s'insère dans l'étude des masculinités marginalisées, non-blanches, en contexte occidental et urbain. L'approche constructiviste a été adoptée pendant le terrain ethnographique et les références des théories féministes ont été renforcées par les apports des théories postcoloniales. Le sujet de ce mémoire est l'imaginaire du futur des garçons des quartiers pauvres de Bruxelles. A travers le travail de recherche théorique et sur base des résultats de l'enquête ethnographique, l'objet de cette étude s'est vu orienté vers l'impact de l'islamophobie sur la construction identitaire de genre des garçons maroxellois.

Le public visé par cette recherche ethnographique est d'ascendance marocaine, musulmane et bruxelloise. Le matériel empirique a été recueilli dans le cadre des animations en milieu scolaire pendant quatre années académiques. Il en ressort que ces garçons sont stigmatisés sous le prisme de la menace sécuritaire via l'augmentation du populisme et de l'islamophobie depuis les attentas perpétrés en Occident et revendiqués par l'Etat islamique. Les résultats de cette recherche confirment que ces garçons ont dès lors réajustés leurs imaginaires du futur en fonction de ces nouvelles réalités géopolitiques.

Les hypothèses de départ ont été vérifiées, et cette recherche confirme le fait que l'islamophobie impacte négativement les imaginaires du futur des garçons maroxellois. Les imaginaires du futur étant négativement impactés, tant dans les sphères privées que publiques à des degrés variés en fonction des réalités individuelles des garçons et de leurs ressources à (non)disposition. Cette recherche confirme que les garçons restreignent drastiquement leurs imaginaires des champs des possibles des voies de réussite socio-économiques et psychoaffectives suite à leur diabolisation collective.

La violence publique de l'islamophobie atteint les espaces privés, jusqu'aux sphères intimes de la vie des jeunes. En effet, il résulte de cette recherche que la spirale des discriminations ethnico-religieuses s'immisce dans les rapports socio-affectifs réduisant les relations sociales de manière large et plus particulièrement, celles entre exogroupes. Ces nouvelles réalités exacerbent les phénomènes de replis identitaires et de communautarisme qui mettent à mal le vivre-ensemble. L'islamophobie comme phénomène social, impacte la santé mentale des personnes visées et accentue les problématiques de polarisation sociale.

6 Conclusions de fin de cursus

Cette recherche a été des plus enrichissantes d'un point de vue humain, intellectuel et spirituel. Je suis très reconnaissante d'avoir pu effectuer ce travail dans les meilleures des conditions sous la supervision de ma promotrice, madame Maryam Kolly dont les conseils et les critiques ont été très constructives. Mes remerciements vont également aux membres du jury m'ayant autorisé à étaler mon cursus sur trois années académiques, de façon à pouvoir travailler à temps-plein tout en continuant de m'investir en tant qu'étudiante dans un master de spécialisation.

Les professeurs du master en études de genre ont été dévoués à transmettre leurs expertises de façon pédagogique en veillant à l'équilibre entre les travaux pratiques, les lectures obligatoires, les cours ex-cathedra et les présentations orales, s'adaptant intelligemment aux divers profils étudiants. La cohorte de cette dernière année a été d'une richesse humaine inouïe, véritable vivier de personnes investies, dévouées et déterminées à apporter du changement dans nos sociétés. Nos rencontres tous les vendredis aux anciennes écuries du prestigieux palais des académies, à l'espace Roi Baudouin, situé à la rue Ducale m'aura permis de rencontrer des alliés, de créer des amitiés et un réseau utile dans la lutte de nos combats féministes.

Ces trois années d'étude ont accompagné mes curiosités intellectuelles avec méthode et rigueur dans la découverte des théories féministes, en découvrant un large panel d'auteurs et d'autrices, un nouveau champ scientifique et un univers académique dont plusieurs centres de recherches internationaux ayant stimulé mon besoin de compréhension des *Men's Studies* et plus spécifiquement, des *Masculinity Studies*. Ces études marquent le début d'une longue suite de recherches, revenant sur les classiques des années septante avec *La Fabrications des mâles* de Georges Falconnet et Nadine Lefaucheur ou encore de Kate Millet avec *La politique du mâle* jusqu'à nos jours.

Il me tarde de développer une expertise en ce domaine et de me mettre en réseau avec les chercheurs transdisciplinaires, internationaux et contemporains issus des dernières cohortes de thésards. En effet, à travers le monde, de nombreux académiciens s'efforcent d'élargir le champ scientifique des *Men's Studies* dénombrant les recherches et facilitant le travail aux prochaines générations d'hommes et de femmes désireux de plus d'égalité loin du patriarcat.

Lors de cet exercice, j'ai réalisé que malgré toute l'attention médiatique accordée aux garçons maroxellois, paradoxalement, peu d'études académiques et scientifiques ont été publiées à ce jour à leur sujet. Ce constat s'est confirmé en visitant plusieurs bibliothèques universitaires, librairies, centres culturels, et associations traitant des thématiques faisant l'objet de ce mémoire. Mon sujet a étonné de nombreuses personnes de tous niveaux et statuts, dans des fonctions variées. Pourtant, nul n'a été épargné par ces attentats et le fait que les maroxellois depuis trois générations revendiquent un certain nombre de droits, n'est pas un secret pour les pouvoirs publics ayant signé les accords de travail de ces populations depuis les années soixante. Comment se fait-il que ce sujet ne mobilise pas plus d'experts et de financements belges, capables de saisir les enjeux ayant mobilisé ces jeunes belgo-marocains à l'organisation d'attentats terroristes, chez eux, contre leurs semblables et concitoyens belges.

Thèses en cour au Québec : « *Négociation de son identité musulmane et québécoise: une enquête auprès de femmes musulmanes de 18 à 25 ans* », Amira Bensahli ; « *La négociation ambivalente de l'identité et du rapport à la culture d'une « minorité modèle » : les récits des jeunes de minorité coréenne à Montréal.* », Doucet Daphnée ; « *L'expérience scolaire et le processus de construction et de négociation des « frontières » : discours des jeunes musulmanes issues de l'immigration à l'École québécoise.* », Marie-Odile Magnan ; « *Masculinités migrantes et imaginaire occidental: une lecture intersectionnelle d'un régime de représentation contemporain* », Sirma Bilge. Du côté de la francophonie européenne : « *Genre et islamophobie : discriminations, préjugés et représentations en Europe* », Eléonore Lépinard, Oriane Sarrasin et Lavinia Gianettoni.

Elizabeth Pearson de l'université *Royal Holloway* de Londres va quant à elle publier son livre *UK extremism : Masculinities, Gender & the making of the Radical Actor* aux éditions Harts & co en 2023. Ses publications traitent en priorité des questions de genre dans la lutte anti-terroriste. Son ouvrage paru en 2021, *Countering Violent Extremism : Making Gender Matter* est basé sur une étude de terrain, constituée de plus de deux cent cinquante interviews et focus-groups avec cinq pays dont le Canada, la France, l'Allemagne, Les Pays-Bas et l'Angleterre. Au vu du terreau fertile de *home grown terrorists* belges, comment s'expliquer une non-collaboration avec nos chercheurs ?

8 BIBLIOGRAPHIE

1. Abdelkrim Belgendouz, Les Marocains à l'étranger, citoyens et partenaires, Kenitra, Maroc, 1999
2. Alexandre Jaunait, Sébastien Chauvin, Représenter l'intersection : Les théories de l'intersectionnalité à l'épreuve des sciences sociales, Presses des sciences Po, 2012
3. André Ndobu, Les nouveaux visages de la discrimination, De boeck, 2010
4. Anne Frennet-De Keyser, La convention belgo-marocaine du 17 février 1964 relative à l'occupation de travailleurs marocains en Belgique, CRISP, 2003
5. Camille Froidevaux-Metterie, La révolution du féminin, Gallimard, 2020
6. Cerrato Debenedetti Marie-Christine, La lutte contre les discriminations ethno-raciales en France. De l'annonce à l'esquive (1998-2016), Rennes, PUR, 2018
7. Christine Delphy, L'ennemi principal : penser le genre, Syllepse, 2013
8. Collin Françoise. Georges Falconnet, Nicole Lefaucheur, La fabrication des mâles, éd. du Seuil. In: Les Cahiers du GRIF, n°13, 1976
9. Delphine Dulong Christine Guionnnnet & Erik Neveu, Boys Don't Cry ! Les coûts de la domination masculine, Presses Universitaires de Rennes, 2012
10. Edouard Saïd, L'orientalisme, l'Orient crée par l'Occident, Seuil, 2003
11. Eric Fassin, Participation et engagement dans les quartiers populaires, Cahiers de l'action, 2020
12. Fabien Truong, Délinquance juvénile : être délinquant et en sortir, la découverte, 2017
13. Fabien Truong, Des capuches et des hommes. Trajectoires de "jeunes de banlieue", Buchet-Chastel, coll. « Essais et Documents », 2013
14. Fabien Truong, Jeunesses françaises. Bac +5 made in banlieue, La Découverte, coll. « L'envers des faits », 2015
15. Fabien Truong, Loyautés radicales. L'islam et les « mauvais garçons » de la Nation, Paris, La Découverte, 2017
16. Fabien Truong, Quand un prof enquête sur ses élèves, Belin, 2014
17. Fethi Benslama, La virilité en Islam, L'Aube, 1998
18. Fethi Benslama, Un furieux désir de sacrifice : le surmusulman, Seuil, 2016
19. Françoise Collin, La même et les différences, Les cahiers du GRIF, 1989
20. Françoise Vergès, Un féminisme décolonial, La fabrique, 2019
21. Franck Damour, Le cyborg est-il notre avenir ?, SER, 2009
22. Frantz Fanon, Peau noire, masques blancs, Seuil, 1952

23. Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, La découverte poche. Essais, 2003
24. Haude Rivoal, *Virilité ou masculinité ? L'usage des concepts et leur portée théorique dans les analyses scientifiques des mondes masculins*, Martin média, 2017
25. Geneviève Fraise, *De l'exclusion à la discrimination*, OFCE, 2010
26. George Lachmann Mosse, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, Abbeville, 1997
27. Gérôme Truc, *Cinq femmes fortes : faire face à l'insécurité dans une cité de la peur*, La Découverte, 2017
28. Ivan Jablonka, *Des hommes justes : Du patriarcat aux nouvelles masculinités*, Points, Seuil, 2019
29. Jean-pierre Pinel, *Les adolescents en grandes difficultés psychosociales : Errance subjective et délogement généalogique*, Erès, 2011
30. Jean-pierre Garnier, *L'invisibilisation urbaine des classes populaires*, L'Harmattan, 2015.
31. Jean-Pierre Olivier de Sardan, *La politique du terrain*, 1995
32. Joan Wallach Scott, *L'énigme de l'égalité*, L'harmattan, 2002
33. Kimberlé Williams Crenshaw, *Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur*, L'harmattan, 2005
34. Kristie Dotson, *Moi, féministe noir : pour qui je me prends ?*, PUF, 2011
35. Laurent Licata, Audrey Heine, *Introduction à la psychologie interculturelle*, De boeck, 2012
36. Louis Chauvel, *La spirale du déclassement*, Seuil, 2019
37. Mara Viveros Vigoya, *Les couleurs de la masculinité*, La découverte, 2018
38. Marie Garrau, *Une approche psychologique du patriarcat*, Multitudes, 2020
39. Marie José Mondzain, *K comme Konolie, Kafka et la décolonisation de l'imaginaire*, La fabrique, 2020
40. Maryam Kolly, *Diplomate au pays des jeunes*, l'Harmattan, 2019
41. Maryam Kolly, *Identités professionnelles et identité religieuse*, Brussels studies, 2018
42. Mélanie Gourarier, *Alpha mâle : séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, Seuil, 2017
43. Nadia Tazi, *Le genre intraitable*, Actes sud, 2018
44. Nicolas Renahy, *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, Paris, La découverte, 2005

45. Nouria OUALI, « Racialisation de l'islam et représentations sociales des musulmanes et musulmans de Belgique : actualisation des figures genrées des années 1980 » in Lavinia Gianettoni, Eléonore Lépinard, Oriane Sarrasin (Eds), Genre et islamophobie. Discriminations, préjugés et représentations en Europe, Lyon, ENS éditions, 2021
46. Nouria OUALI, «Le mouvement associatif marocain en Belgique : quelques repères», Trajectoires et dynamiques migratoires des Marocains de Belgique, Louvain-la-Neuve, 2004
47. Pascale Delwit, Andrea Rea, Marc Swyngewoud, Bruxelles ville ouverte, L'harmattan, 2007
48. Pascale Jamouille, Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires, La Découverte, coll. « La Découverte/Poche », 2008
49. Pascale Jamouille, Fragments d'intime : Amours, corps et solitudes aux marges urbaines, La découverte, 2009
50. Pierre Bourdieu, La domination masculine, Seuil, 1998
51. Raewyn Connell, Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie, Amsterdam, 2014
52. Raewyn Connell & James W. Messerschmidt, Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ?, ENS Paris-Saclay, 2015
53. Robert Castel, Discrimination négative : citoyens ou indigènes, Seuil, 2007
54. Rose Marie Lagrave, Une historienne inclassable : Joan Wallach Scott, L'harmattan, 2016
55. Sandra Laugrier, La care comme critique et comme féminisme, La découverte, 2011
56. Stéphane Beaud, Tous en supérieur ?, La découverte, 2015
57. Sylvie Ayral, La fabrique des garçons : sanctions et genre au collège, Paris, Puf, 2011
58. Thomas Lacroix, L'engagement citoyen des Marocains de l'étranger : Les migrants et la démocratie dans les pays d'origine, Hommes & migrations, Musée de l'histoire de l'immigration, 2005
59. Thomas Laqueur, La fabrique du sexe : essai sur le corps et le genre en Occident, Paris, Gallimard, 2001
60. Todd Shepard, Mâle décolonisation, Payot & Rivages, 2017
61. Vincent de Gaulejac, Nevrose de classe : trajectoire sociale et conflits d'identité, Payot & Rivages, 2016
62. Yves Raibaud, La ville faite par et pour les hommes, Belin, 2015

9.1 Présentation de la structure associative⁵

L'asbl Dakira⁶ est une association laïque et pluraliste, créée en 2006, qui a pour objectif de promouvoir le développement socio-économique et culturel de la société civile, en particulier le dialogue interculturel et la promotion de l'égalité homme/femme, en dehors de tout esprit de propagande politique ou confessionnelle. A cette fin l'association met en œuvre tous les moyens appropriés, en toute indépendance par rapport aux pouvoirs politiques et religieux. L'association Dakira -mot arabe qui se traduit par la « mémoire »- est convaincue que la connaissance de soi, de son passé permet de s'ouvrir davantage à la connaissance de l'autre, à son histoire. Cette restitution du passé, dans une démarche de critique historique, contribue à un engagement au présent dans la construction positive d'une dynamique interculturelle.

De 2006 à 2014, l'asbl a proposé, grâce au soutien du FIPI, un séminaire de sensibilisation à l'Islam dans une perspective de critique historique et sociopolitique, en collaboration avec le Centre d'Etudes de la coopération internationale et du développement (CECID) de l'ULB, dirigé par la professeure Firouzeh Nahavandi. L'approche consiste à aborder l'islam comme un fait social et religieux à analyser et à expliquer dans son double versant, historique et contemporain. Les participant(e)s, croyant(e)s ou non, sont invité(e)s à adopter cette démarche objective et sont, bien entendu, respectés dans la diversité de leurs convictions.

L'objectif du séminaire est double. D'une part, produire des repères historiques et contemporains dans une approche pluridisciplinaire du « fait islamique ». D'autre part, tenter de sortir de l'ombre les recherches universitaires effectuées à l'endroit de l'islam par des penseurs, musulmans ou non, qui adoptent l'approche scientifique. Il s'agit donc d'une démarche citoyenne qui ambitionne, notamment, de contribuer à la démocratisation du débat intra-islamique et interculturel en rendant accessible un savoir universitaire à propos de l'islam. En opposition à une démarche apologétique et « catéchisante » de l'islam, les intervenants sont choisis en fonction de l'approche scientifique qu'ils adoptent à l'endroit de l'islam. Il s'agit donc de déplacer la question de l'islam du « champ dogmatique essentialisé » vers le « champ scientifique déconstructif ». Cette démarche scientifique, qui met en exergue -comme pour tous les systèmes de croyances- le caractère construit de l'islam est nécessaire pour contrecarrer, entre autres, les thèses du « Choc des civilisations ».

⁵ Descriptifs repris des rapports d'activités de l'asbl Dakira

9.1.1 Constats a l'origine de la démarche de l'association Dakira

Cette initiative est née du constat que dans un contexte mondialisé où le local est intégré au global, la mobilisation du référentiel islamique suscite, ici et là, des débats passionnels. En outre, la population d'ascendance musulmane en quête de savoir, de repères culturels et identitaires est souvent amenée à fréquenter des lieux de culte et des associations fortement enracinés dans certains quartiers bruxellois. Ces lieux de transmission religieuse sont souvent affiliés ou associés à des mouvements religieux divers, mystiques, missionnaires et parfois politiques. Cette variété n'est que le reflet du dynamisme religieux de l'islam mondial contemporain.

Cependant, les jeunes et moins jeunes d'ascendance musulmane ne sont pas toujours en mesure d'identifier les tendances diverses (fondamentaliste, réformiste, islamiste) auxquelles se rattachent généralement les prédicateurs et les imams. Par ailleurs, depuis plusieurs années, un certain nombre de prédicateurs européens, formés gratuitement en Arabie Saoudite, reviennent et investissent activement le terrain. Ces derniers prônent un islam (wahhabite) des plus rétrogrades, tiennent un discours des plus sexistes et incitent au repli identitaire. Ce qui ne fait que renforcer le processus de ghettoïsation déjà présent en RBC.

C'est dans ce contexte que l'association a proposé, durant sept ans, un séminaire destiné notamment à la population d'ascendance et/ou de confession musulmane vivant en région bruxelloise mais aussi à des acteurs des institutions publiques ou associatives afin de leur permettre une compréhension objective et aisée des textes et des discours religieux véhiculés, dans un souci constant de vulgarisation. Ce cadrage scientifique permet de faire d'une part, la part des choses entre culte, culture et idéologie en islam, et d'autre part entre intérêt religieux et dérives extrémistes, endoctrinements.

La recrudescence de discours islamophobes et radicaux islamistes inquiète de plus en plus les pouvoirs publics et les citoyens, en particulier, certains intervenants éducatifs et sociaux. Certains d'entre eux, expriment la difficulté d'aborder cette question avec leurs publics, considérant qu'il s'agit d'un sujet trop épineux, polémique et sensible, d'autant qu'ils se disent peu outillés en la matière et totalement démunis. Ils s'inquiètent, en outre, du développement des phénomènes de réislamisation des jeunes bruxellois et d'importation de conflits internationaux sans savoir comment y faire face, sans stigmatiser davantage les personnes d'origine étrangère et faire, ainsi, le lit de l'extrême droite.

L'enjeu de la déconstruction des discours normatifs véhiculés par certains prédicateurs religieux et militants d'extrême droite est donc crucial. C'est pourquoi, l'association a souhaité poursuivre l'action de formation à l'attention de citoyens, d'enseignants et de travailleurs sociaux en les sensibilisant à la démarche de l'association qui se distingue d'une démarche piétiste tout en veillant à ne pas stigmatiser davantage la population d'ascendance musulmane. Forts de sept années d'expérience, l'association a proposé au Ministre-Président de la Région de Bruxelles-Capitale, Rudi Vervoort, en novembre 2014, la mise en œuvre d'un dispositif de formation plus ambitieux qui dépasse le cadre du fait islamique, tel que proposé dans le séminaire de sensibilisation, afin de promouvoir la cohabitation harmonieuse entre citoyens d'horizons différents en RBC.

9.1.2 Approche et objectifs du dispositif

La région de Bruxelles-Capitale compte près de 200 nationalités, sources de créativité et d'enrichissement mutuel. Mais la diversité peut aussi contribuer à renforcer les tensions sociales et le repli identitaire. En effet, si la diversité culturelle croissante en RBC, constitue un fait indéniable, celle-ci doit être stimulée de façon à produire des interactions dynamiques entre ses différentes composantes. Il importe de créer les conditions de la rencontre et de l'échange mutuel, de sortir des logiques d'entre soi et/ou d'assignation identitaire. Afin de relever ce défi, il nous faut veiller au respect des convictions de chacun et prévenir le radicalisme idéologique qui menace la cohésion sociale. C'est pourquoi, l'association proposons un dispositif d'éducation au vivre ensemble dans une perspective humaniste, de dialogue interculturel et interconvictionnel.

Ce dispositif constitue une opportunité pour aborder les questions auxquelles nos sociétés métissées doivent faire face. Il s'agit de l'occasion de promouvoir une éducation au vivre ensemble qui passe, notamment, par la déconstruction des préjugés, des discours normatifs, et a priori en tout genre et promouvoir le vivre ensemble pour sortir des logiques d'entre soi, d'assignation identitaire et d'exclusion. Il s'agit, en outre, de mettre à profit l'opportunité de rencontres pour tisser des liens et construire des ponts entre citoyens de convictions et d'horizons différents qui partagent un même territoire.

L'association organise ses activités en trois axes ; (1) Formations à l'attention d'intervenants éducatifs et sociaux ; (2) Animations destinées à des jeunes de 12 à 25 ans ; (3) Rencontres-débat sur des thématiques liées au vivre ensemble accessibles à un large public. Dans le cadre

de ce mémoire-recherche, le matériel de terrain de l'axe 2, sera utilisé comme matériel empirique. Celui-ci a été collecté sur une période de quatre ans, de janvier 2019 à juin 2022, période pendant laquelle l'étudiante-chercheuse à temps-partiel était également salariée à temps plein comme travailleuse sociale-chargée de projets.

9.1.3 Objectifs de la structure

- Sensibiliser aux notions d'identité (singulière, collective, métissé), de stéréotype, préjugé, racisme, jugement, opinion, perception ;
- Développer le respect de l'autre et s'enrichir d'un patrimoine commun ;
- Développer un vocabulaire commun en matière d'éducation au vivre ensemble ;
- Encourager à la prise de conscience des mécanismes qui conduisent à être porteur de préjugés ;
- Ouvrir la discussion sur des questions de société et d'actualité : citoyenneté, immigration, intégration, diversité, liberté d'expression, liberté de culte, féminisme, homophobie, antisémitisme, radicalisme;
- Aiguiser le sens critique.

9.1.4 Collaborations associatives

- ASBL Imagine film
Collaboration à la suite du film Les hirondelles de Kaboul
- ASBL Bepax
Collaboration de type ThinkTank en lien avec la création d'un outil pédagogique sur le racisme et le passé colonial belge
- ASBL Les Grignoux
Collaboration à la suite des films « Le jeune Ahmed » et « Les misérables »
- ASBL Itinérance
Animations dans les écoles en amont de la présentation de la pièce de théâtre « Sur ma colline » traitant du génocide Tutsi de 1994 au Rwanda suivi par les animations en aval sur le processus de déshumanisation
- ASBL 2bout
Co-animation
- ASBL Arts&Publics
Co-animation

- ASBL Tremplins
Création d'une pièce artistique pour le festival Babel (reporté); en collaboration avec la maison des jeunes de Forest
- ASBL Centre culturel d'Evere
Animations à la suite de la projection du film Persépolis traitant de l'islamisme. Projet initié en partenariat avec l'Athénée Royale d'Evere pour ses classes de terminale.
- Musée juif de Belgique
Visite des exposition « L'Autre c'est moi »
- Centre culturel Espace Magh
Animations

9.1.5 Missions de la chargée de projets/ Travailleuse sociale

- Penser, organiser, animer des ateliers et des rencontres-débats dans une démarche d'éducation populaire favorisant une prise de conscience et une connaissance critique des questions liées aux enjeux du vivre ensemble en région bruxelloise.
- Instruire le projet : contact avec les acteurs sociaux, les communes bruxelloises, les intervenants pédagogiques, les chargés de prévention ;
- Recherche et formalisation de partenariats ;
- Organiser des réunions avec les différents acteurs concernés par le projet ;
- Encourager et organiser la participation des acteurs concernés directement ou indirectement par les projets ;
- Communication – gestion du site internet – page FB
- Conception de dossiers pédagogiques

Ses Tâches :

- Planifier et gérer le calendrier des différentes activités ;
- Initier, soutenir et conduire les projets ;
- Gérer les dépenses liées à la réalisation des projets ;
- Organiser et animer les réunions avec les partenaires et veiller à leur bon déroulement ;
- Rédiger les comptes rendus des réunions ;

- Rédiger des rapports d'activités par projet et pour l'ensemble des activités ;
- Développer des méthodes et des outils pédagogiques liés à l'animation ;
- Gérer l'équipe d'animateurs ;
- Création de matériel marketing, siteweb, affiches, graphisme ;
- Inscription des participants ;
- Coordination des trois axes de travail ;
- Gestion des plannings des trois axes de travail ;
- Organisation des événements sur les trois axes de travail ;
- Se présenter et défendre les intérêts de l'association lors des réunions avec les pouvoirs subsidiant et représentant des diverses institutions en RBC.

9.2 Guide d'entretien semi-directif

Questions :

1. Comment est-ce que tu t'imagines ton futur en tant que jeune, issu d'un quartier populaire, vivant à Bruxelles ?
2. Comment est-ce que tu t'imagines le futur en tant que jeune, issu des quartiers populaires, et garçon racisé, vivant à Bruxelles ?
3. Quel impact penses-tu que le racisme ait sur ta trajectoire de vie ?
4. Quel impact penses-tu que l'islamophobie ait sur ta trajectoire de vie ?
5. C'est quoi pour toi « un homme » ?
6. Quelles sont les étapes pour devenir « un vrai homme » à ton avis ?
7. Est-ce que tu penses que le fait d'être un garçon racisé soumis au racisme t'a influencé à développer une certaine forme de masculinité ?
8. Le fait d'être maroxellois face à l'islamophobie, de quelles façons est-ce que tu penses que ça a impacté tes relations interpersonnelles ?

9.3 Retranscription, « M »

Formateur, Directeur d'asbl

01 :03 :47, Live, St.Gilles

A : Merci d'avoir accepté l'invitation

M : Y'a pas d'souci

A : Donc toi M, tu bosses pour l'assos' ?

M : Je suis président de l'association oui, mais ici c'est plus en tant qu'individu que je vais parler

A : Oui, carrément

M : Enfin c'est comme tu veux

A : Non, c'est très bien

M : Pas de problème, donc voilà, notre but ici c'est de promouvoir un peu la culture rifaine, on parle de minorités en Belgique, il y a beaucoup de choses à montrer, même casser ce préjugé qui présente la communauté marocaine comme étant homogène en disant que ce sont des marocains, ce sont des arabes. Sans faire de distinction sans faire d'effort de comprendre - qui est qui- alors que historiquement parlant aussi, il y a une différence. J'en parlais hier avec N qui a évoqué le film de 1959, bon voilà, je connais les auteurs, disant que c'est cet événement qui explique la présence rifaine en Belgique. Parce que en 59 Hassan 2 à l'époque il s'est dit, « ok j'ai une population de révoltés, je dois m'en débarrasser, ce sont des gens qui créent des problèmes, il faut les faire fuir ». C'est la raison pour laquelle, les premiers passeports à l'époque, étaient donnés aux rifains, pour les liquider, s'en débarrasser. Je disais par rapport au Hirak, certains historiens croient que malheureusement, cette région là ne peut créer que des révoltés. Pourquoi ? Parce qu'il y a tout le temps des événements, des protestations, des manifestations, alors qu'il y a des choses objectives qui ne se discutent pas. Par exemple, l'absence d'état libre, d'état de droit, l'absence de démocratie, la pauvreté, le chômage, le décrochage scolaire, c'est ça qui explique un peu tout ça. Et sans l'immigration, je crois que cette région aurait explosé depuis longtemps.

A : Oui, le manque d'investissements et d'infrastructures

M : C'est exactement ça et au moment des attentats, il y a eu un historien qui s'appelle Pierre Vermeulen qui est français, et lui il a dit « faut même pas s'en étonner parce que la plupart des jeunes qui se sont fait exploser ou bien qui ont été fanatisés par Daech, et bien, pourquoi

c'est pas étonnant, c'est parce que, ils sont pour la majorité issus du rif ! » Donc, lui, directement il a fait le lien alors que y'a rien à voir. Ce sont des jeunes, okay, si ils sont du rif c'est parce que l'histoire l'explique lorsque la majorité des marocains qui se trouvent en Belgique sont d'origine rifaine, ça c'est historique et c'est pas parce qu'ils sont violent qu'ils sont rifains, ou que c'est parce qu'ils sont rifain qu'ils sont violent. Ce n'est pas ça. Maintenant, pourquoi ils se sont tournés vers Daech ou des mouvements terroristes, ce sont d'autres facteurs/causes, ici en Belgique, il y a des discriminations à l'embauche, au logement, tout ça explique pourquoi des jeunes ne se sentent pas belge, si ils se retournent vers la religion, qu'ils s'y recroquevillent, c'est parce qu'ils y trouvent une certaine place qu'ils n'ont pas pu trouver ici.

A : Reconnaissance, valorisation

M : Ici qui est leur pays, ils sont ni marocains, ni algériens, ni congolais (.) ils sont belges. Et quand on leur a fermé la porte de la belgitude, et bien, ils se sont accrochés sur l'identité de leurs parents. Donc c'est juste pour faire le lien en disant, okay, il y a l'histoire de leur ancêtres, de leurs parents, qui sont venus d'ailleurs, d'un endroit qui s'appelle le rif mais eux, pourquoi je dis ça, c'est parce que le psychologue Jung disant « y'a une euh » le trauma atavique, c'est à dire que des fois ton ancêtre il peut avoir subi des traumatismes et ça peut se retrouver chez des enfants. Après moi, j'ai pas beaucoup étudié la question mais je ne sais pas comment lui il arrive à prouver ça.

A : C'est le transgénérationnel

M : Oui, bon, ça voudrait dire que les enfants si ils sont violents à Bruxelles, c'est parce qu'ils sont issus du rif et que leurs parents et leurs grands-parents expliquent leurs violences. Pour moi c'est dangereux ce discours.

A : C'est un élément, tu vois, d'une mosaïque de réponses, tu vois, un facteur on va dire, mais là, moi, où ça m'intéresse, justement, sur cette continuité de dire, il y a un trauma, il y a une histoire, il y a des meurtres, il y a des violences, il y a de la torture, il y a pleins d'humiliations, qui font que déjà de base, on ait une population vulnérable entre guillemets. C'est à dire que dans notre histoire familiale, il y a des arrières grands-parents, des parents, et souvent ça a été tut, donc ils n'ont pas pu s'exprimer, ni être entendus, ils n'ont pas été reconnus dans leur souffrance, dans les violences qu'ils ont subi et tous les dommages, et donc ça fait que, euh, certains en tout cas qui ont conscience de tout ça, qui ont connaissance en tout cas de leur histoire, euh, peuvent s'en saisir pour se révolter et se dire « on n'a pas été reconnus hier, on n'est pas reconnus aujourd'hui et on ne sera pas reconnus demain » et donc,

où est l'égalité, où est tu vois, la justice la dedans, en faite, c'est un leurre, c'est un jeux de dupes.

M : Ca arrive beaucoup des choses comme ca avec les afro-américains, le fait de mobiliser des souffrances du passé pour trouver des sources d'énergie pour pouvoir se mobiliser.

A : Y'a de ça, mais évidemment pas que, et donc j'essaye de passer aussi sur,... comme tu l'as dit, toutes les conditions d'inégalités qui font que les personnes à un moment donné ne trouvent pas leur place et se révoltent. Bon moi je travaille sur les masculinités, et finalement, c'est de dire, on rentre dans le stéréotype « on veut faire de moi un homme violent, on me décrit comme étant une menace, etc donc tu sais quoi, je vais mettre la double dose ».

M : C'est ce qu'on fait beaucoup avec les musulmans, depuis vingt ans, presque trente ans.

A : Voilà donc, cette islamophobie finalement crée des monstres et après on va dire « ces gens ... »

M : C'est un cercle vicieux, après je me comporte mal, ca fait monter l'islamophobie et puis encore d'autres, non, mais

A : Et aussi cette histoire de protéger les femmes, libérer les femmes voilées, parce qu'elles seraient opprimées, ca aussi, hyper intéressant parce que je me dis, okay, commençons déjà par respecter leurs hommes, ca produira moins de violences dans la sphère privée parce que toutes les humiliations publiques ca fait que bah, c'est hommes là rentrent à la maison frustrés, humiliés et que du coup, c'est à nouveau leurs femmes qui doivent accueillir cette souffrance, brisure, détresse, et donc un peu, euh, mettre le doigt là où ca dérange.

M : C'est un chouette sujet en tout cas, donc allons-y avec les questions ou des lignes directrices

A : Non, mais en faite c'est par rapport aux masculinités, je travaille sur les masculinités marginalisées, et c'est de dire, finalement, les garçons des quartiers populaires, qu'est-ce qu'ils ont comme autre choix pour se construire. En termes d'identité masculine, je sais pas si tu as un avis la dessus.

M : Si je comprends bien la question, qu'est-ce qui s'offre à moi pour devenir autre chose qu'un homme ?

A : Non je travaille sur les jeunes garçons, en devenir homme, ca veut dire, moi en tant que jeune, comment je me construit pour devenir un homme, quels sont les champs de masculinités que je peux investir, en tant que jeune ...

M : Ca je ne pourrais pas dire, parce que ce n'est pas vraiment mon travail à moi. Ce que je peux dire, c'est comment on prépare à devenir un homme, dans le discours des parents, dans les discours de la famille, comment est-ce qu'on habille un garçon, pour le préparer à être

homme, les couleurs qu'on lui donne, la façon de lui parler, tout ça participe à façonner un homme. Dès qu'on sort de ce cadre là, il est réprimé dès le bas âge, dès l'enfance, donc il sera réprimé, et bien ça rentre dans le champs culturel, son corps est complètement martelé, remis en place comme dirait Foucault, pourquoi ? Parce que l'idée c'est de créer des hommes, comme l'idée aussi, de créer des femmes. Une femme qui s'habillerait avec jouets bleue dès l'enfance, ça ne va pas. Ça c'est pas lié à une culture donnée. C'est encore vivant ici en Belgique, dans toutes les familles, dans toutes les cultures. Dans le noyau culturel rifain par exemple, on a, on fait tout pour se préparer à être un vrai homme. Et d'ailleurs quand on utilise le terme AGAZ, si tu es rifaine, Agaz il est, c'est pas simplement un homme au sens biologique du terme,

A : AGAZ c'est comme RAJL ou c'est encore autre chose ?

M : Oui, c'est ça, certains diraient agaz ou ariez, Simone de Beauvoir, disait par exemple, « on ne naît pas femme, on le devient ». On n'est pas femme ou homme, c'est la société qui prépare à le devenir. C'est exactement ce qui se trouve dans la culture rifaine. C'est ce qu'on est en tant que masculin ou féminin, après...

A : Ou pas

M : Ou pas, après il y a un X qui vient et c'est très intéressant aussi d'aborder les questions des minorités sexuelles, les oppressions qu'elles subissent pas simplement, dans le cadre belge, dans la société belge, où il y a beaucoup d'homophobie mais aussi dans d'autres cultures, on n'accepte pas qu'on puisse devenir autre qu'agaz et là où il y a une connotation très culturelle rif c'est que tu peux être biologiquement un homme, on peut t'avoir préparé à être un homme, tu t'habilles comme un homme, tu parles comme un homme mais qu'est-ce qu'un « vrai » homme ?

A : Voilà, merci (rires)

M : On te prépare à être un « vrai homme », et à toute la connotation culturelle, c'est quelqu'un qui par exemple s'occupe bien de sa famille ; qui doit respecter ses parents dans certaines cultures. Après pour moi, c'est vraiment pas des exemples, il y en a qui peuvent même frapper leurs femmes, le fait de battre sa femme, c'est comme si ça participait à être un vrai homme, le fait de pas laisser sa sœur sortir, à des heures, certaines heures de la journée, ... ça participe aussi à être « un vrai homme ». Voir sa sœur sortir avec quelqu'un par exemple, voir son frère sortir avec une fille ça, non, ça c'est ok dans la société rif. Tout ce que j'avais envie de dire par là c'est que c'est une société qui prépare les personnes qui sont sensé devenir ce qu'elles sont sensé devenir et pas autre chose.

A : Et là où il y a justement confusion, pour les jeunes aussi, c'est entre, voilà ce que la société occidentale attend de moi, et voilà ce que ma culture d'origine attend de moi.

M : Ca c'est le conflit intergénérationnel, c'est une vraie question, on voit que ça crée beaucoup de problèmes, ce conflit, on a une maman ou un papa qui est né dans le rif par exemple avec une certaine culture, un contexte très particulier, avec un certain langage, des habits particuliers, et quand ces personnes ont des enfants ici, ça crée des déchirures, il y a une mal compréhension, ils n'arrivent pas à se comprendre, ils ne communiquent pas. Il y a la barrière de la langue, et puis, ça ne va pas. Je vie ça dans ma propre famille, je le vois avec des cousins, des cousines, je crois que, on a fait des enfants, simplement comme ça, et qu'ils attendent de les élever, comme ils ont été élevés eux, dans les années 70-80 dans le rif, donc « respect » ; la même façon de parler aux mamans et aux papas ; le respect de certaines heures ; « ne fait pas ci ou ca » ; ne pas s'habiller comme ça ; « ne fréquente pas untel » (même ça peut virer vers du racisme...) ; « Ne fréquente pas telle couleur de peau, si jamais tu as une fille qui a une amie homosexuelle ou un fils qui a un ami homosexuel, c'est très réprimé dans la culture. Tout ça participe à des mésententes intergénérationnelles incroyables. Et ça crée, des distances, entre les parents et leurs enfants. Les parents ne comprennent pas la violence que subissent leurs enfants. Quand par exemple on leur dit « faites attention, la violence policière, elle existe, elle est là » et le parent qui dit « non non mon fils doit respecter » ou mais, essaye de comprendre qu'il y a une violence symbolique qui est exercée sur lui. Donc qu'il y a une provocation qui est faite et que lui est dans la réaction à cette provocation. Certains tabous, il ne comprennent pas ça parce que eux sont issus d'une culture où ils doivent soumission à l'autorité et comme ils ont peur, de tout ce qui est police, flic, ça fait très peur, ils sont issus d'une dictature où un policier, il faut pas lui parler, parce qu'il a la légitimité de faire tout ce qu'il veut de toi. Et tout ça, quand on place ça dans cette société d'accueil pour certaines personnes, et bien, elles sont pleines d'incompréhensions de part et d'autres.

A : De nouveau, c'est le droit de vie ou de mort des individus, et, quelque part, je me dis, les première générations, les pionniers sont arrivés avec cette peur de l'autorité, mais vraiment vécue dans les corps, de dire « il peut me tuer, je peux disparaître et il n'y aura aucune suite » !

M : Ca arrive beaucoup avec les syriens, ils sont arrivés récemment, il y a beaucoup de vengeance familiale, parce que leurs filles, leurs sœurs, sont sorties avec untel, ça parle des fois jusqu'à « perdre la virginité ». Ce sont des questions que beaucoup de sociétés ont

dépassées mais pour le rif encore, on voit que ce sont des crimes d'honneur qui sont très présents. Dans le rif ça a existé, je veux dire, c'est, (silence)

A : J'essaie de mettre les choses au clair, mais ça reste assez compliqué. Ce que je trouve intéressant par rapport aux jeunes garçons, tu sais les prédécesseurs, qui avaient une vraie peur, parce que eux aussi ne pouvaient pas riposter, et les plus jeunes aujourd'hui qui sont dans un état de droit et qui en tout cas savent, que « l'autorité ne peut pas te tuer ». « Il peut te tuer psychiquement mais en tout cas ne peut plus t'éliminer physiquement ».

M : Le cadre légal entre mineur et majeur participe aussi beaucoup à une certaine violence qui est très visible chez les adolescents et qui a tendance, pas à disparaître, mais est instrumentalisée, parce qu'on sait que la justice n'est pas clémentine à l'âge adulte. On le voit souvent, tout ça participe aux classes sociales, certains jeunes sont instrumentalisés par les plus grands pour vendre de la drogue ou pour faire certaines choses parce qu'on sait qu'un adulte qui est attrapé par la police, on lui fait pas la même chose qu'on ferait à un jeune. Quand je dis « jeune », je dis 16, 17, 15. Ce sont des problèmes de pauvreté qui expliquent ça. Parce que quelqu'un qui ne fait pas partie de la classe pauvre, quelqu'un qui serait d'origine rifaine mais de classe aisée sont sécurisés. Les gens aisés ne vivent pas ce genre de soucis parce que là-bas, les dealers et tout sont chassés, les trajectoires scolaires sont ... Ici ce sont des problèmes de classes sociales. C'est vraiment les prolétaires, les ouvriers, qui sont au chômage, qui vivent de ça. Et la question de l'espace dans les appartements, explique beaucoup la présence des enfants dans les quartiers à des dizaines, à des heures très avancées de la journée, pourquoi, parce que la culture rifaine, je reviens tout le temps la dessus, il y a une certaine pudeur qui fait qu'on ne peut pas regarder la tv avec maman et papa, certains films avec maman et papa parce qu'il y a certaines images qu'on ne peut pas voir ensemble et tout ça fait fuir. Pour ne pas casser des tabous, et le fait de sortir de la demeure, on risque de tomber sur des choses ...

A : Ça m'a intéressé ce que t'as dit par rapport au fait de devenir un homme rifain en contexte bruxellois, occidental, est-ce qu'il y a une spécificité par rapport à ça ?

M : Ce que je sais c'est que la guerre du rif par exemple, et tout ce qui s'est passé, toute cette haine envers le Mahzen, envers le pouvoir central, tout ces affrontements ont participé à forger un certain mythe, comme quoi les rifains sont forts, courageux, braves, et ça c'est un fardeau que porte l'individu rifain. C'est que quand il voyage, et bien il voyage avec ça ! Quand on le voit, on lui dit, « t'as pas intérêt à être faiblard. Parce que toi, y'a la guerre du rif, le courage, les hommes, les vrais hommes, et tu dois être comme eux. Tu dois te comporter comme ça. On attend de toi que tu te comportes comme ça ! –Dure-, pour honorer

la mémoire des ancêtres ». Alors ca moi j'ai du mal à croire que les enfants d'ici portent cette étiquette là. Parce qu'ils ignorent l'identité rifaine, tu prends n'importe quel rif ici, je pense pas, qu'il ait cette identité forte comme l'aurait un rifain de là-bas. Non, on en reparle d'ailleurs, certaines personnes dans le famille, je leur parle et demande, comment ca se fait que tu portes le drapeau du Maroc, tu le mets sur ton gms ? Pour lui, l'identité, le drapeau marocain, c'est ca son identité à lui. A partir du moment où on le prive de son identité belge, alors il se symbolise dans le drapeau marocain, chose que ne ferait pas un rifain de là-bas. Le rifain d'ici, le jeune n'a pas conscience des enjeux de là-bas, la dualité. Comme dirait Jung, que ce soit trouvé dans mes gènes, peut peut-être, parce qu'on a grandi dans le même foyer familial, on a entendu les parents parler, on aurait pu grandir dans..., mais, ca, je ne l'ai pas rencontré. Au cœur même du mouvement du Hirak, depuis 2016 jusqu'à très récemment, j'ai été très actif là dedans, militant-, j'ai pas vu beaucoup de jeunes, d'origine, d'ascendance rifaine, j'en ai pas vu beaucoup.

A : Ils ne se sentaient pas concernés ?

M : Absolument, quand on leur parlait, ils n'étaient pas intéressés. La question Amazigh, berbère, rifaine, ils s'en foutaient eux, et j'étais d'accord avec eux parce qu'il ne faut pas leur créer des problèmes à l'étranger, alors que leurs vrais problèmes sont ici. Faut pas essayer de leur glisser des choses pour qu'ils se distraient et qu'ils oublient qu'ils ont les pieds ici. Eux ils n'ont pas ces quêtes là. Ils ne cherchent pas la voie.

A : De toute façon, tu dis qu'ici on ne les distingue pas...

M : On a un enfant issu du rif et un enfant qui vient de Rabat, ici tu pourras pas le savoir si il ne te le dis pas. Ils te disent, je viens d'Al Hoceima, je viens de Nador. Tu peux pas le savoir, si c'est dans son accent, sa morphologie, y'a quoi ? Pas grand chose ...

A : C'est trop subtil pour les gens d'ici ?

M : Ok, aux Pays-Bas il y a cette tendance à hisser des symboles de culture berbère comme le drapeau, le symbole Z ou certaines choses comme ca.

A : Comment tu expliques ca toi ?

M : Aux Pays-Bas le mouvement berbère, amazigh s'est développé à partir des années 90. Le secteur associatif a été très encouragé par les pouvoirs publics, ils ont fait que beaucoup d'associations rifaines ont ouvert leurs portes, donc avec le fait de fêter certains événements, comme le nouvel an etc ca a fait que certains jeunes ont pu se connecter mais bon, je généralise pas, parce que je n'ai pas d'étude scientifique là dessus, c'est une observation. Quand je vais là-bas je vois qu'il y a beaucoup de jeunes qui sont né là-bas et qui participent, qui viennent danser, chanter, qui s'habillent avec « free rif » des choses comme ca, ce que je

ne remarque pas ici. Le cas belge n'est pas celui des Pays-Bas. La situation linguistique de la Belgique fait que un rifain d'ascendance, rifain bruxellois est mal connecté au rifain d'Anvers. La question linguistique les sépare, crée de la distance entre eux. On ne pourrait pas parler de communauté rifaine belge, pour moi ca n'existe pas. Ca dépend où tu es, un rifain de Bruxelles, n'est pas un rifain de Liège, de Verviers, ou d'Anvers. Ce n'est pas la même chose.

A : Toi tu te concentres sur Bruxelles ou pas du tout ?

M : Je parle de Bruxelles ici maintenant.

A : Ton travail il est ... ?

M : Notre travail dans le cadre de la maison du rif il est vraiment, on essaye de dire ok, il n'y a jamais eu de centre culturel rifain en Belgique, allons-y maintenant pour en créer un. Le fait de le créer à Bruxelles, c'est pour essayer de diffuser ces activités pour toute la Belgique. Nos activités, soit on les fait en français ou, dire qu'on veut toucher le public néerlandophone, comment le faire ? Moi je ne parle pas néerlandais. Très peu.

A : Et l'anglais ?

M : L'anglais, ca, non.

A : Mais vous avez votre langue, le rif ?

M : En rifain oui, on le fait, mais pour toucher les enfants néerlandophones, qui vivent à Anvers, qui ne parlent pas français ni rif, il faut les toucher dans leur propre langue à eux. Ca c'est vraiment le contexte belge qui fait, la question est beaucoup plus compliquée. T'aurais abordé la question aux Pays-Bas elle aurait été plus facile, pour moi, je pense.

A : Et t'en est où dans ce projet ?

M : Lequel ?

A : De créer la structure ...

M : On essaye de décrocher un local. On verra à partir de septembre ce que ca va donner. Et puis, ton sujet est très important parce que ca va dans toutes les directions. Pour moi, je suis marxiste, donc c'est plus la question de la classe sociale qui m'intéresse. La question est très matérielle, quand je te dis qu'un homme, le rif c'est une société conservatrice, la domination masculine, et bien -pas que-. La question matérielle est très importante. Prenons un exemple d'une famille où c'est plutôt la fille qui travaille et est la source de revenus et pas les hommes. Et bien, cette fille là, va acquérir une certaine indépendance, une certaine liberté dans sa façon de s'habiller et comment est-ce qu'elle va parler. Pourquoi ? Parce que c'est elle la source de ...

A : Qui détient du pouvoir

M : Clairement ! A elle, on va moins lui imposer des choses « marie toi à ton cousin », ou « habille toi comme ca et pas comme ca », ta question est très matérielle. Pas que « nous les rifains on est comme ca » -argez c'est argez- non, et aussi du côté matériel, pourquoi argez c'est un argez c'est parce que dans cette culture de domination masculine, c'est plus les hommes qui travaillent que les femmes. Et qui fait que l'homme a acquis un certain pouvoir mais si on inverse les choses, ce qui est d'ailleurs beaucoup le cas ici, clairement en Belgique avec l'immigration. Le gars il vient par mariage par exemple, et bien c'est un argaz, avec le fardeau que ca porte, les déchirures, des angoisses, des problèmes au niveau de la psychologie de l'identité de l'intégrité de la personne et se retrouve à la maison sans travaille parce que c'est la femme qui travaille. Du coup le rapport change, mais lui, il a un fardeau sur lui, le regard de la famille, des amis... Ca se retourne contre lui et il finit par vivre des angoisses, qui le tourmentent à l'intérieur de lui parce qu'il ne joue pas le rôle qui est attendu de lui. Et donc le rôle de la masculinité a un lien avec le côté matériel des choses.

A : La violence que crée cette non-conformité. Mais on le voit de plus en plus aujourd'hui, ce sont surtout les femmes qu'on favorise, les femmes racisées qu'on met en avant, qui ont un accès au monde du travail et une forme d'indépendance et les hommes qui sont stigmatisés, marginalisés, qui ont plus de mal à s'intégrer. On voit les névroses que ca crée au sein des cultures où justement comme tu le dis, ca se renverse et les hommes doivent se redéfinir, et là on rentre dans les discours masculinistes qui disent « on est contre le féminisme, on est contre l'émancipation des femmes » ca les pousse à avoir des discours en ce sens alors que de base, moi je ne dirais pas qu'ils détestent les femmes, ou le féminisme, bien au contraire mais par contre ce qu'ils détestent c'est leur condition.

M : C'est clairement ça, mais après est-ce qu'ils en ont conscience, je ne sais pas. C'est des choses qui restent un peu dans ... Mais des fois ca se retourne au profit des enfants. J'ai beaucoup remarqué ca dans le cadre de mon travail, je travaille comme formateur, du coup je donne des cours de citoyenneté, et on voit ca, des fois, je suis... Moi ma femme et mes enfants, c'est moi qui porte. Qui symbolise la famille et ma femme est au foyer. Elle est à la maison, du coup c'est moi qui choisi tout dans le mariage de mes enfants, faire les courses et n'importe quoi. Quand je viens ici, le problème de la langue fait que les enfants qui hier avaient un rôle secondaire, aujourd'hui ont un rôle premier. Parce que eux ils ont plus facile à apprendre la langue, et du coup, quand le papa il veut aller à la commune, il va avec son fils, du coup il lui dit « dit lui, dit lui » c'est lui qui devient -le principal- et pas lui, le papa. Et c'est la maman qui va peut-être aller voir son assistante sociale au CPAS, c'est peut-être la maman qui va aller payer les factures, les enfants et la maman qui vont aller faire les courses

ou faire toutes les tâches administratives. C'est intéressant, ce changement de structure a fait que ces gens là vivent comme des oppressions, des angoisses à l'intérieur d'eux.

A : C'est lourd, c'est dense...

M : Ouais...

A : Justement, comment accompagner ces jeunes, à traverser ces différentes casquettes ?

Et, ...

M : Pour moi, c'est le fait de ne pas étouffer les identités, ne pas les tuer. Le fait de se réconcilier avec tout ce qui fait de nous, ce qui fait qu'on est ce qu'on est. C'est ça que je dis moi à mes frères et sœurs qui sont nés ici, moi je ne suis pas né ici en Belgique, eux ils sont nés en Belgique. Je leur dis, « vous ne devez pas oublier qui vous êtes » ; « Vous n'êtes pas que rifain », ça c'est pas vrai ! ; « Vous n'êtes pas que marocain » c'est pas vrai ; « Vous n'êtes pas que belges », c'est pas vrai ; « Vous devez vous réconcilier avec tout ça. » ; « Votre belgitude, vous devez l'exiger. » C'est la retirer comme ça, « imposez-vous » ou dire, « on n'est pas de là-bas, moi je ne suis pas mon père » ; « Moi je suis d'ici, je suis un belge, je m'appelle Mohamed, de tradition musulmane » ; « C'est la liberté de choix et de conviction de la personne, mais je suis ici, et je suis fièrement belge. Je le suis. » ; « Après il y a du racisme, je le reconnais, je reconnais la réalité, les discriminations, je reconnais tout ce discours néocolonial, après qu'est-ce que je fais pour m'opposer à ça ? Je me poserais en tant que belge. D'ici et pas de là-bas ».

C'est vraiment essayer de réconcilier les gens avec ce qu'ils sont. Parce que moi j'ai une sœur par exemple qui dit « non, moi je ne suis pas belge » non mais, et quoi ? T'es quoi ? Tu vas à Al Hoceima et tu dis « je ne me sens pas chez moi ici » alors, tu te sens où chez toi ? Pourquoi tu ne te sens pas belge ? Tu comprends pas bien le rif donc tu vois qu'ils ont des références que toi tu n'as pas, euh, t'es quoi ? T'es une musulmane ? Ça veut dire quoi ? C'est très compliqué être musulman, l'identité islamique, même chez les féministes, parce que le fait d'avoir un voile ça suffit pour être féministe. Euh, ou un burkini ou que sais-je encore ? Il faut déconstruire tous ces discours là et on verra que quand on déconstruit les choses apparaissent plus simple. Mais comme ça, afficher des étiquettes, « je suis marocain », « rifain », « belge », ça ne veut rien dire. On a eu un débat là dessus quand on parlait du fédéralisme au Maroc et la question du rif, on disait : « oui, mais ce qu'il faut c'est une république rifaine ». Bah va y ! C'est quoi ça ? Montre moi les frontières ! ? Tous ceux qui habitent Tanger, Tétouan, ils ne sont ni rif, ni arabes, qu'est-ce que tu vas faire ? Ce n'est pas toi qui décide à la place des autres ! Parle moi de ton identité à toi mais ne m'oblige pas à avoir la tienne.

A : C'est quelles frontières ? Et qui décide de ces frontières ? Sur quelles frontières ?

M : C'est l'individu. Pour moi c'est l'individu. Si je me sens plus rifain que belge, c'est à moi de choisir, après il appartient à l'autre de me voir comme étant, de me reconnaître ou de voir si je suis bien dans ma tête ou pas. Moi quelqu'un qui vient de Molenbeek, qui a passé 40 ans à Molenbeek et qui connaît rien du Rif et qui me dit « je suis rifain et pas belge », pour moi, il y a quelques logiques qui lui manquent. Après, qui a participé à ça ? Ca fait le jeu de l'extrême droite, de partis politiques qui jouent justement sur ce genre de choses, qui aiment bien ce genre de personnes. Eric Zemmour adore ça, que les gens nés en France disent « non moi je suis algérien et pas français » et il déteste ceux qui disent « Non, moi je suis pas algérien, j'ai des origines algériennes, j'en suis fière mais moi je suis français. Je veux mes droits en tant que français. Parle moi en français je te parle en français. Je peux me représenter pour la présidence de la république. Parce que je suis ici comme toi, moi ; Sans parler des origines, on ne trouverait personne ici dont les origines seraient belges tout les quatre sur plusieurs générations. Le corps, sur le plan physique, un ukrainien est mieux accepté, assimilé à la question du corps parce que les blonds aux yeux bleus c'est pas comme un gars qui serait noir ou basané, qui s'appelle Patric c'est pas comme celui qui s'appelle Mohammed. Pour moi c'est toute une salade ce genre d'histoires. C'est pour cela que j'essaie de comprendre aussi, les jeunes. Misaken, les pauvres, ils sont mal-barre ! Et l'islam, dans ces recherches là, l'islam participe beaucoup à crisper toutes ces identités et à tracer des frontières. Malheureusement.

A : Justement, là où tu viens de dire que c'est trop compliqué tout ça, et bien les jeunes choisissent la facilité et se disent musulman. Ils pensent simplifier cette question identitaire en la réduisant à une appartenance religieuse.

M : Eux ce n'est pas l'Islam qui les intéresse. C'est l'appartenance à l'Islam. Ils ne savent pas définir l'Islam.

Il peut aller boire de l'alcool, fumer du hachich, il peut faire beaucoup de choses que beaucoup d'écoles en Islam répriment, ou contestent, pour lui c'est pas un problème. Il peut vendre de la drogue, aller en prison, il peut faire énormément de dégâts pour la société, ils n'en sont pas conscient parce que pour eux ils font du pêcher, il sont en train de faire une réaction par rapport à comment est-ce que les médias ont nourri cette histoire d'Islam depuis trente ans. Depuis l'affaire de 89 du voile en France, jusqu'à aujourd'hui comment on a traité la question musulmane depuis le 11 septembre, on a exclu des personnes, on a ciblé des personnes, voile, viande hallal, égalité homme-femme, on a parlé qu'en négatif, de façon négative. Et donc, du coup, dis-toi qu'en 2022 on a des personnes qui sont nées post 11 septembre et qui n'ont connu que ça. Qui ont toujours grandi avec cette image négative de

l'Islam dans les médias donc ça a participé au fait de se recroqueviller, sur le voile, de dire « Okay, tu m'insultes, c'est ça que tu détestes et bien je vais le mettre fièrement. ». Ce n'est pas parce que « j'en suis consciente et convaincue mais je vais le mettre pour te faire chier. » « Plus ça t'énervé, plus je vais le porter ! » Beaucoup de jeunes filles le mettent parce que elles savent qu'elles dérangent et elles le font, et le féminisme islamique ou musulman je le vois comme ça. Avec des lectures indigéniste, voilà « Tu m'as fait ça, t'assumes. Je suis là pour rester. ».

Les mouvements indigénistes, ont leurs portes paroles, les discours de jouer sur le symbole, c'est dangereux. C'est des personnes, on vient les voir, on leur vend du rêve, « t'as pas de travail, je vais t'en donner, t'as pas eu de logement, je vais t'en donner » c'est vraiment catastrophique, « t'as pas été accepté là et bien ici on va t'accepter ». Et quand on joue sur certaines notions très spirituelles, « dans l'au-delà t'aura ça ou ça », ils sont tombés dans le piège.

A : Question d'appartenance, on se recrée une famille, des liens, « j'idéalise, j'imagine que je serais mi à l'honneur en pensant que je n'aurais plus à combattre toutes ces discriminations »

...

M : Y'en a qui ont fui, qui se sont rendu compte que c'était de l'arnaque. Ils sont revenus. En tout cas, pour ceux qui ont eu un moment de lucidité.

A : Idéaliser, imaginer un meilleur ailleurs...

M : C'est comme le loto, il sait qu'il n'a pas beaucoup de chances de gagner mais c'est l'idéal qui l'attire. Si tu lui retires cet idéal là il n'existe pas, c'est une façon de supporter la réalité dure. Et moi, ce que j'ai vu avec Daech c'est le choix passif. Je préfère combattre ici d'une manière légale et d'exiger mes droits ici. Fuir, c'est le choix le plus facile qui existerait et c'est un choix lâche. J'avais un professeur qui me parlait des kamikazes palestinien qui disait : « moi un kamikaze je trouve que c'est un choix lâche ». C'est la résistance, tu détruits mes oliviers, je vais en construire d'autres. Tu vois ?

A : On revient sur la résistance...

M : Oui, c'est un point central, comment résister ? C'est central dans ton travail à toi, comment est-ce que les jeunes résistent ? On vit dans un système de consommation, les jeunes sont noyés dans cette culture, ce qui les intéresse, c'est la dernière paire de air max, un iPhone, etc.

A : C'est vrai que la conscience politique n'est pas tellement au centre des préoccupations

M : Il y a quelques années ils ont créé un nouveau parti politique, c'était des discours d'indigènes, soit ça, soit des jeunes qui disent moi je m'en fou je m'y connais pas, moi c'est

l'Islam c'est tout. Ou bien, moi c'est important et ils tombent dans le discours « je suis racisé » et ils coupent les liens avec l'autre pan de la société « lui est blanc, je veux pas travailler avec lui ». Des associations ont eu ces problèmes avec la ségrégation des publics. La question du féminisme n'est pas simplement celle des femmes, c'est aussi le problème des hommes. Au même titre que la question du racisme anti-noir n'est pas que la tare des noirs, c'est la tare de tout le monde. La question de l'islamophobie doit mobiliser tout le monde. Il faudrait créer une plateforme belge pour que les gens puissent se mobiliser sur ces questions.

A : Et toi, t'arrive à mobiliser les gens pour plus de culture rif ? Comment tu t'y prends ?

M : Ce qu'on a pu remarquer c'est que, on essaye d'éviter le politique, on reste dans le cadre culturel même si on sait que la question politique n'est jamais loin. On garde de la distance, dans les activités qu'on a pu faire, je pense qu'on a pu atteindre un peu des enfants de l'immigration rifaine mais pas très bien. On a fait que très peu d'activités, une dizaine, c'est trop peu pour tirer des conclusions. On a ciblé une élite, pour les enfants d'immigration, on devrait aller vers la question de la musique, du rap, du théâtre, du sport, ça pourrait atteindre ce public là, après, comment l'atteindre c'est une autre question. C'est pas mon objectif à moi de dire aux jeunes « hé vous êtes rifain, vous devez vous intéresser aux questions rifaines » c'est les pénaliser doublement. L'identité des ancêtres et des parents, ce n'est pas vraiment leur problème. Il faut les laisser tranquille. Il faut mobiliser ça comme énergie positive. Comment je mets de la lumière, et comment je fais pour que le rif soit une source d'énergie positive. Pas une source de concentration, pendant 20 ans et puis d'oublier. (Silence)

A : Comment reconnecter les gens d'ici à leurs origines ?

M : Des personnes né en Belgique ou arrivé en Belgique ? Moi je suis né dans le Rif mais quelqu'un qui est né ici c'est autre chose, nous, ceux qu'on a su connecter entre eux, c'est un public de là-bas. Parce que ils ont encore cette mémoire d'opprimé, de résistance, d'opposition à un pouvoir central. Même cette frontière linguistique néerlandophone-francophone, ne posait pas de problème parce que ce sont des rifains qui parlent le rif entre eux. Donc que t'habites Malines ou Bruxelles, on s'en fiche parce qu'on va parler rif et on va se comprendre. Mais maintenant, cibler les enfants de l'immigration et qui sont né ici, là oui, il y a cette barrière linguistique et le « je m'en foutisme », qui fait qu'ils ne sont pas conscients des enjeux de là-bas, tout simplement. Pour eux, le Rif c'est une terre de vacance si ils ont eu la chance d'accompagner leurs parents lorsqu'ils étaient enfant. Ma sœur me dit encore « qu'est-ce que je m'en fou moi d'Al Hoceima, il n'y a rien à faire là-bas, je préfère l'Espagne ». On est dans d'autres dimensions.

A : Là on est dans le plaisir...

M : Ca participe au fait que voilà, ces gens là n'ont pas acquis une conscience que par exemple les enfants turcs, et bien, ils ne sont pas dans cette logique. Pourquoi ? Parce que le nationalisme turc a beaucoup été partagé dans les foyers. Ce qui fait que déjà les enfants se parlent turc entre eux, ils se revendiquent turc et sont à mon avis très au courant de ce qu'il se passe là-bas. Pour certains, toucher à Erdogan, c'est un élément sensible. Ici tu vas parler de la politique de Mohamed 6 à un jeune de 17 ans ou de 27 ans, bonne chance pour parler avec lui parce que tout ce qu'il sait c'est que c'est le roi du Maroc. (*Exaspéré*)

A : Même pour les belges, le concept de belgitude est aussi complexe ...

M : On a la malchance de vivre en Belgique (rires)

A : Déjà l'identité mixte est compliquée, le fait d'être né dans un pays différent de celui de tes parents, c'est compliqué mais comme tu dis, au moins chez les turcs c'est très clair. L'identité est forte, ils ont une propagande extraordinaire. Là le job est fait. Mais ici, demande à n'importe qui *c'est quoi être belge* ? Les gens vont bugger.

M : C'est parce que la question culturelle et linguistique qui complique la chose. La question de l'identité flamande n'est pas la question de l'identité bruxelloise, ni même wallonne. Récemment il y a un article qui est sorti sur le racisme et l'extrême droite en Flandre avec le parti NVA, la relation aux étrangers est autre de part et d'autre du pays. L'identité flamande, même ils ont du mal à se comprendre entre eux, un flamand de Genk va pas forcément comprendre celui qui habite Ostende, même aujourd'hui, quand il y a un film ou quelqu'un parle, en flamand, c'est sous-titré en néerlandais. Parce que il y a beaucoup de gens en Flandre qui ne se comprennent pas. Mais on a su quand même construire une certaine identité flamande. C'est dû au fait qu'en 1830, il y ait l'oppression des francophones, puis la reconnaissance du *néerlandais standard* qu'on a créé pour créer les dialectes et finalement pour revendiquer et aller plus loin, aller vers l'indépendance. C'est le cas belge qui est très compliqué. L'identité flamande, pas d'identité wallonne, quelques initiatives politiques pour rattacher la Wallonie à la France mais sans succès. Est-ce qu'il y a une identité bruxelloise ? C'est une vraie question. Du moment où il y a eu la formation des deux régions en 1980, entre la Wallonie et la Flandre, on n'a pas pensé à Bruxelles, il a fallu huit ans plus tard, pour entendre des discours de « on n'est ni wallons ni flamands » et après ça on va créer une troisième région qu'on va appeler *la région bruxelloise* même si elle est complètement encadrée dans la Flandre et ça participe au fait que *l'identité belge*, elle n'existe que quand il y a la coupe du monde de football.

A : Merci beaucoup

M : Je ne sais pas si je t'aide avec tout ça parce que ça part dans tous les sens, mais ta question est très compliquée. La question est très compliquée, surtout de la masculinité parce que je pense qu'il y a un chapitre intéressant sur l'homosexualité, comment est-ce que dans la culture rifaine on aborde la question de l'homosexualité ? De dire quelqu'un qui est homosexuel n'est pas vraiment homme, masculin. On a chassé des membres dans des familles, parce qu'ils sont homosexuel, ça crée des déchirures, parce que on veut éviter la honte. Si quelqu'un est homosexuel dans ma famille, c'est une honte pour toute la famille, et ça c'est hérité du passé justement. On est en Belgique où le vivre-ensemble est vraiment quelque chose d'avancé et puis « pom » à un certain moment on a un enfant qui se dit homosexuel. Qu'est-ce qu'on fait ? Je suis rifain et ma femme est rifaine, euh, qu'est-ce qu'on fait ? Est-ce qu'on chasse la personne ou est-ce qu'on la garde ? Et bien, pour la plupart, ils chassent. Et donc, il y a une déchirure, on perd la fille ou le garçon enfant et ça crée des déchirures, des problèmes incroyables au sein des familles parce qu'on n'arrive pas encore à aborder cette question et lui accorder toute son importance.

A : De manière générale, je dirais que la sexualité reste très taboue...

M : Tout le monde le sait mais personne n'en parle. Ici avec les réseaux sociaux et tous les moyens de communication, on n'en parle pas en famille mais tout le monde en parle. J'ai été très étonné de l'influence des lives sur instagramme, tiktok, voir des rifains et des rifaines avec un téléphone, montrer des parties de leur corps. Ça a toujours existé mais sauf qu'on avait pas les moyens pour les montrer par le passé. L'homosexualité a toujours existé dans le Rif mais c'était sous la table, comme dans tous les pays du monde. Mais maintenant, il a des moyens pour montrer tout ça, ça commence à faire parler, et tant mieux qu'on en parle. La réalité il faut l'affronter telle qu'elle est. La question de l'euthanasie, de l'avortement, c'est là il faut en parler, les transgenres aussi. Cacher ne fait que aggraver les choses.

A : Le rapport au corps qui se manifeste dans les différentes formes de masculinité et on voit à quel point les corps sont fantasmés, de dire, si on revient au concept de rajl, l'idée qu'on se fait d'un homme, d'un vrai homme, elle est telle telle telle... et ça passe aussi par le corps. Et toute la répression qu'on connaît dans les quartiers par la police sur ces corps, la construction d'un type d'homme qui serait menaçant, en tout cas, plus qu'un autre.

M : Ces réalités font partie de la culture. Par exemple un homme qui tromperait sa femme, ce n'est pas bien mais c'est pardonnable. Par contre, une femme qui trompe son mari ça c'est ? Là, la question de l'égalité c'est ... ?

Pour un enfant né à Bruxelles, qui se ferait accompagné par ses parents à l'école, combien de fois on a entendu des enfants qui ne veulent pas être accompagnés, parce que sa maman est

voilée avec une djellaba et son papa parle mal français, c'est comme une tare pour lui. Ca lui tape la honte devant ses autres collègues de classe.

A : Assumer ca c'est compliqué pour un enfant.

M : Ca participe à façonner l'identité et la psychologie de l'enfant. Je crois que l'enfant ici issu de l'immigration, qu'il soit rifain ou non, il subi beaucoup de violence qu'on ne voit pas. A l'école, à la maison, hors violences conjugales, il y a beaucoup de violence, il doit accepter tout ca, enfuir, il n'a pas les moyens d'affronter la violence du papa, de la maman, même verbale, et donc il subi ca, c'est la raison pour laquelle on voit beaucoup de familles déchirées.

A : Et aussi, tu vois, le fait de reprocher à ses enfants, les névroses de classe, les parents veulent que leurs enfants réussissent, s'intègrent et s'occidentalisent et d'un autre côté il y a la trahison d'après, une fois qu'il est dans cette voie, de se dire : « oui mais là tu réussis un peu trop bien, tu nous a trahis. ». C'est aussi violent !

M : La question de l'islamisme, il faut prendre ca au sérieux. J'ai eu ma petite soeur à un moment, elle jouait du violon. Elle voulait jouer à ca, elle adorait ca, elle regardait ca sur YouTube, dans les dessins animés etc. Et comme dans certaines familles (comme la mienne), j'ai beaucoup de distance avec, pourquoi ? Parce que la question métaphasique c'est un choix, je n'arrive pas. Pour moi cette question est trop loin. Du coup, j'ai eu cette sœur et une famille, mon père a pris ses enfants et les a mis dans des écoles arabes, ce sont des mosquées, tous les samedis on y va pourquoi ? Pour apprendre le coran. Et bien quand ma sœur elle y a été, il a suffi de deux mois pour venir me voir et me dire « écoute la musique c'est haram » !

Donc la question de l'islamisme, il faut en parler. Comment est-ce que des personnes dans des mosquées, des écoles arabe, arrivent aussi à jouer un rôle négatif auprès de la conscience des enfants issus de l'immigration ici ? Comment le fait de dire « untel mange du porc, ne t'assis pas avec lui », comment est-ce que des parents réalisent ca aussi se disent « oui c'est vrai, tel imam l'a dit donc fait-le. ».

Moi pour moi, c'est tout un champ à pression de l'identité des enfants, il faut embrasser tous les sujets dans la question de l'islamisme. Je parle bien de l'islamisme en tant qu'idéologie de lectures très rigoristes qui ont des lectures des textes de façon très austère en disant c'est comme cela qu'il faut faire : « ne montre pas une partie de tes cheveux parce tu vas brûler en enfer » ; « ne t'assis pas à côté de quelqu'un qui boit de l'alcool » ; « ne pas avoir une amie qui serait ca ou ci, qui s'habillerait comme ca ou comme ca ». C'est pour moi, ca crée encore un fossé énorme entre la société X/Y.

A : L'importance des discours de prédication ?

M : Qui sont très présent dans les réseaux sociaux !

A : Et l'inexistence de lieux où on peut remettre en question ces discours ? Où on peut avoir des vrais débats, comme dans des cafés philo où on peut donner accès aux jeunes à ces espaces, et où on peut cadrer une réflexion plus philosophique. Ca manque pour les jeunes. C'est souvent blanc ou noir, mais le gris, ca, *on n'aime pas*, c'est inconfortable. Cette question des identités c'est du gris. Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse.

M : C'est pour cela que la mosquée est un lieu central, parce que les enfants sont dans des foyers où le papa lui souvent est à la mosquée, et lorsqu'il va à la mosquée et qu'il entend un discours, et que celui-ci est négatif, il va venir l'imposer, le diffuser à la maison, envers ses enfants. Donc pour moi, la mosquée est un élément central dans la société. Si on avait eu des mosquées où des gens sont compétent et qu'ils sont complètement intégrés dans la société, je parle d'intégration au sens positif du terme, pas comme le fait l'extrême droite ...

Le fait de leur parler dans leur langue, « vous êtes né ici, vous vivez ici, donc il faut que vous changiez les choses ici pour le bien de ce pays, pour la construction du droit ici en Belgique », je pense qu'on n'en serait pas là. Je pense qu'on aurait pu avoir des citoyens responsables. Et un citoyen responsable, il ne se laisse pas faire. Quand je pense qu'on a eu des mosquées qui ont eu un rôle très négatif même envers le pouvoir central marocain en disant « il y a des gens qui veulent changer des choses au Maroc mais le Maroc c'est le plus beau pays au monde » tout ça parce qu'ils sont de mèche avec le pouvoir marocain. Donc, la mosquée est un lieu de pouvoir et c'est devenu une institution politique pour moi, ce n'est pas un lieu de culte. Clairement pas.

9.4 Retranscription, « I »

Etudiant, 23 ans

26 :12 :03, Live, Jette

A : Salam frère !

I : Bien ou quoi ?

A : Hamdoulah, calme.

I : Posé je vois...

A : T'as vu ! Et toi ?

I : Hamdoulah, tranquille, alors ça va les études ? C'est le mémoire c'est ça ?

A : Oui, c'est ça ... merci d'avoir accepté de m'aider ☺

I : C'est normal !

A : Bon c'est un peu le bordel pour le moment mais ça devrait aller ... Bon comme je t'ai expliqué, je bosse sur les jeunes, les masculinités et les identités alors j'essaye d'en faire un sujet ... avec ma prof on s'est dit comme titre « les imaginaires du futur des garçons des quartiers pauvres de Bruxelles ».

I : Ok...

A : Je sais, ce n'est pas ouf mais ça va le faire, je vais essayer d'en faire quelque chose d'intéressant. En même temps c'est chaud parce que je ne trouve pas beaucoup de références académiques que je puisse utiliser pour ma bibliographie donc je stress un peu. (Aaaah)

I : Waih...

A : Puis ça fait quatre ans que je travaille chez Dakira, dans les écoles, j'ai déjà vu plus de 2000 jeunes mais maintenant je veux en faire quelque chose ...

I : Ok.

A : Donc euh, bon j'ai pas vraiment des questions précises mais je dirais que ce qui m'a beaucoup marqué et tourmenté ce sont deux questions, « C'est quoi être un homme » et « comment les garçons s'imaginent devenir des hommes dans cette société ». Parce que bon, j'ai vécu pas mal de trucs et j'observe que c'est compliqué, autant pour les jeunes que les moins jeunes, je voudrais juste mieux comprendre ... Tu vois pour nous les femmes c'est difficile, et puis on parle beaucoup de féminisme, de liberté des femmes, des droits des femmes et tout ça mais j'ai pas l'impression qu'on vous demande à vous comment ça se passe de votre côté, comment vous vivez tout ça.

I : C'est intéressant...

A : T'as un avis à partager ou un vécu ? Je sais pas, t'es pas obligé de parler de toi, ça peut être une observation, de ta génération ou de tes potes, comment ça se passe pour eux ? Enfin, c'est comme tu veux ...

I : Nan, allèèèz, je suis intéressé, merci d'avoir pensé à moi, ça me fait réfléchir aussi.

A : Avec plaisir, tu as toujours eu des idées intéressantes et je me suis dit que ce serait cool d'échanger avec toi là-dessus.

I : En tant que jeune, je t'avoue que j'ai eu un modèle masculin absent. J'ai grandi avec ma mère et mes sœurs à la maison. Y'avait aussi mes tantes, mes cousines mais c'était toujours beaucoup des femmes. Je les ai vu galérer avec leurs hommes, leurs fils, les cousins tout ça, j'étais petit et j'observais déjà tout ça de loin, me disant que y'avait un truc qui n'allait pas dans notre façon de communiquer, tu sais, les espaces ségrégués déjà, les femmes là, les

hommes là, comme si y'avait pas moyen d'être ensemble. Donc voilà, moi petit, j'étais entouré de femmes et puis après y'a eu l'adolescence, beaucoup de femmes toujours mais je commençais à traîner un peu dehors, avec des potes et puis les bêtises, les embrouilles avec justement, les femmes qui s'inquiétaient beaucoup.

A : Et les hommes de ton entourage ? De ta famille ? Ils n'interviennent pas ?

I : Bah eux, ils me défendaient, ils disaient aux femmes de se calmer et d'arrêter de me surprotéger. Je pense que y'avait aussi de la jalousie et puis chez nous, dans la culture, les garçons échappent un peu aux femmes à l'adolescence, on essaye de montrer qu'on est fort et qu'on n'a plus besoin d'elles, on fait les durs, on fait genre ... Puis on les blesse beaucoup, ça crée des fissures, c'est compliqué à rattraper après.

A : C'est pas facile...

I : Puis elles nous étouffent faut dire, on dirait qu'on est leur propriété parfois c'est énervant, t'a 15 ans tu veux juste faire des expériences, vivre ta vie, t'as plus besoin de ta mère derrière ... Enfin en théorie, après j'aimais bien rentrer que tout soit clean, le diner toujours prêt et tout, j'avoue, elle s'est donné à fond ma mère miskina (la pauvre). –silence–

A : Elle fait quoi dans la vie ta maman ?

I : Là, elle s'occupe de mes sœurs, de la maison, c'est une femme à l'ancienne, tout pour sa famille...

A : Et ton père ?

I : Il travaille, on le voit pas.

A : Ca a toujours été comme ça ?

I : Oui, et encore, même si il travaille pas, il va disparaître, il est toujours ailleurs.

A : Jamais avec vous ?

I : Jamais avec nous, nan, même à la maison, il a son étage, il est planqué, personne l'embrouille, faut pas lui parler.

A : Ok...

I : Ouais, puis même si tu le vois, c'est salam-salam, sans plus, il va pas te demander comment tu vas, ce que tu fais, tout ça il s'en fou, en tout cas j'ai pas l'impression que ça l'intéresse.

A : C'est chaud...

I : Ouais, ouais...

A : Et toi, tu te vois comment plus tard ?

I : Ah, je veux être aimé moi, je veux être proche de ma famille, que ma femme ait confiance en moi, quand elle a un problème elle m'en parle directement, pas de cachotteries, de trucs

bizarre, nan, un truc cool, tu vois à l'européenne (rires) confiance, amour, bienveillance c'est ça !? (rires)

A : Top !

I : Ouais, un truc simple avec beaucoup de love ... <3

A : Ok, Ok, je te le souhaite inshaAllah...

I : Merci, inshaAllah, et toi ?

A : Moi je suis divorcée frère, c'est mort dans l'film (rires)

I : Ils sont pas tous pourri, y'en a des bien, j't'assure !

A : Allèzzzz, j'te dis pas le contraire, je te dis juste que là c'est mort, je pense qu'il faut être mature et bien avec soi-même pour s'investir dans une relation solide. Tu sais j'ai cru que j'allais être mariée pour toujours et puis ça s'est vraiment mal passé, beaucoup de violence, ça m'a brisé et je suis pas prête à remettre le couvert si tu vois ce que je veux dire ?

J'ai besoin de temps...

I : T'es en deuil ?

A : Oui, ça fait 6 ans et ça ne passe pas. Mon rapport aux hommes a beaucoup changé, j'ai perdu confiance... Et avec toutes les thérapies que j'ai faites jusqu'à présent, c'est la même conclusion. Ils parlent tous du temps, du lâcher-prise, moi je pense que malgré le temps et les pansements, on garde des cicatrices très profondes.

I : Les relations humaines c'est compliqué, tout est compliqué, la vie est dure ici, y'a beaucoup de frais, de stress, de tentations, ils arrêtent pas de créer de nouveaux désirs alors que nos besoins restent les mêmes, dans le fond, on a juste besoin d'un toit sur sa tête, de la nourriture, une famille, un travail qui finance tout ça et voilà mais, c'est devenu compliqué. Je vois trop de gens malheureux, j'veux pas finir comme ça.

A : Va y raconte, tu veux quoi ?

I : Plus jeune, j'imaginai retourner au bled, et maintenant je sais pas. En faite, là-bas ça a l'air plus calme, parce que je ne connais pas, j'imagine que eux aussi, ils ont leurs trucs mais je sais pas, ça m'attire. Ici on est entassés, tout le monde à l'air malheureux, les gens se plaignent beaucoup et trouver du travail c'est compliqué avec nos têtes. Y'a trop de racisme, parfois quand j'y pense j'en ai la nausée. Tu sais l'autre jour, je croise un pot qui était content, Samir, il a 24 ans, il me dit « ouais, je vais me marier » alors je le félicite puis il me dit « mais j'ai toujours pas trouvé de travail, ces chiens me recalent à tous les entretiens ! ».

A : Chaud...

I : C'est devenu handicapant, t'es là, enfin, tu pécho, déjà tu galères pour trouver une meuf, ensuite c'est bon, la go te dis « ok », tu la ballades pendant quelques temps, t'es bien puis bah,

la question du mariage ! Ah oui, parce que t'as trouvé *une meuf bien* c'est super, une hellel qui plait à ta mère ok, et quoi maintenant ? Ehhh, t'es en stress de « comment je vais payer ce foutu mariage », c'est déjà mal barre. Bref, les problèmes commencent, on te dis que ouais, « pour être un homme tu dois avoir ceci cela » mais c'est pour péter un câble, la vie de ma mère. Moi j'ai retourné le truc dans tous les sens, sérieux, tomber amoureux c'est la merde !

A : (rires)

I : Va y rigole...

A : J'suis d'accord c'est tout.

I : Voilà alors être un mec c'est horrible, attention, je dis pas que je voudrais être une femme mais franchement, être un mec c'est stressant, tout le monde compte sur toi, tu dois assurer et t'inquiète qu'ils t'attendent au tournant, si t'as pas répondu aux attentes, malheur à toi, t'es cuit. Va y te cacher au cimetière. Je préfère mourir que d'affronter tous les reproches, les commentaires des uns et des autres, blabla, t'as vu son mari il a pas payé les fournitures scolaires, il l'a pas emmené en vacances, le frigo est vide, ils ont eu la visite des huissiers, nan mais ca s'est pas possible, une honte internationale ! Puis pour couronner le tout, ah ouais, on te colle un divorce parce que tu sers à rien. Putain ! T'as donné ta vie, tous les jours tu te lèves, t'essayes de trouver un job, et quand t'en a un il paye pas, t'es là comme un con, ta meuf aussi elle travaille et va y qu'elle gagne plus que toi, et t'inquiète elle va te le faire ressentir puis même te le balancer à la gueule, que tu vaux rien. C'est catastrophique tout ca !
(silence)

A : Merci ☺

I : Désolé je voulais pas m'énervé...

A : Tranquille, je comprends, c'est un sujet délicat qui peut faire remonter des émotions...

I : J'pensais pas que ca allait me toucher autant, t'as vu, je suis venu cool puis ahhhh, toutes ces histoires...

A : On peut faire une pause si tu veux, je vais chercher à boire, tu bois quoi ?

I : Merci, oui une pause c'est bien, un coca stp.

A : Voilà, à la tienne frère !

I : Merci ☺

A : On peut y aller doucement hein, no stress, juste dis moi comment ca va pour toi aujourd'hui ...

I : Okay, j'essaye de finir mon année, j'ai des examens de passage, comme chaque année (rires) mais j'espère vraiment ne pas doubler. J'ai tellement été habitué à l'échec que j'ai peur, peur de l'école, les études, les profs, les notes, tout ce système me met mal et je veux

juste en sortir, tu vois, l'année passée c'était violent, le confinement, le covid, tout ça, c'était vraiment trash, j'étais pas bien, on sortait juste de la période hyper islamophobe et puis y'a eu la crise sanitaire, ça a au moins eu comme effet de nous laisser tranquille, nous les musulmans puis on savait que ça n'allait pas durer, c'était juste une pause quoi.

A : C'est hard d'être musulman en Europe, surtout quand ça se voit ou qu'on t'assigne à ça...

I : Je suis musulman, je vie avec mais je comprends pas pourquoi on en fait tout un truc médiatique, tu vois, ils nous lâchent pas, il faut vraiment avoir les nerfs solides. Un jour « les hommes c'est des terroriste » ; « les femmes voilées des soumises qui se font battre » ; « c'est des égorgeurs »... Pendant la période Daech c'était carrément des cannibales puis après ça s'est calmé on est revenu aux histoires de mouton, puis y'a la menace des mosquées, des prédicateurs qui nous radicalisent, on serait tous de potentiels terroristes, va y ... Et on supporte tout ce harcèlement sans broncher. Genre ouais ok, y'en a qui ont craqué, ils ont fait péter des trucs mais bon, franchement c'est rien comparé à tout ce qu'ils font péter partout tout le temps, t'as vu les guerres, ils ont leur nez partout et nous quoi ? On est là on fait rien, jummuah on va prier ensemble, voilà puis on sort de la mosquée t'as dix flics qui sont là à nous attendre, nous scanner, mais ça va pas ce bled !? Ils sont tous racistes franchement on dirait ils font exprès de nous harceler pour qu'on déconne, c'est de la provocation. Tous ces battards en uniforme ! Tfou...(Beurk)

A : T'as subi beaucoup de violence policière ?

I : Carrément !

A : Encore dernièrement ?

I : Ca n'arrête pas Amy !

A : Explique, moi je connais pas, juste je vois des trucs mais j'ai jamais vécu enfin, si mais c'est pas la même chose, tu vois j'avais des problèmes et j'ai été pour faire une déposition mais ils ont pas voulu la prendre, ils m'ont dit « rentre chez toi ». Là j'ai compris qu'ils allaient pas m'aider, j'ai senti une humiliation de dingue, j'étais brisée, tu vois déjà ça m'a pris énormément de courage pour aller au commissariat et puis ils m'ont pas calculé, je suis rentrée bredouille, j'avais une boule au ventre, j'avais envie de crier, mourir, pleurer, bref, j'étais trop mal et ça m'a bouffé pendant des semaines cette histoire, après j'en ai parlé à un flic que je connais il m'a dit qu'ils ont pas le droit de faire ça. Il m'a dit que je devais lui envoyer un mail avec les détails et qu'il allait faire remonter l'information à la police des polices, je savais même pas que ça existait, mohim, tout est passé en affaire sans suite évidemment donc bon, mais ça n'a pas toujours été comme ça, mon rapport à la police a changé avec les années, avant j'avais confiance, je me disais ouais, ils sont là pour nous aider

et tout mais après dans les faits je sais pas. Puis en faite ca dépend des quartiers tu vois parce que ce que je te raconte, je l'ai vécu à Molenbeek, ok, là ils sont un peu sur les nerfs, débordés et tout soi-disant, bon je comprends, être flic c'est pas facile non plus mais après j'ai eu d'autres histoires, par exemple une fois je les ai appelé, j'avais une urgence à Auderghem, dis-toi ils sont venu direct, en 10minutes j'avais trois flics qui sont arrivés, au taquet, « oui madame, y'a quoi, on a reçu un appel de la centrale ... » j'étais scotchée, là tu vois, je me suis retrouvée dans le rôle de la femme blanche de classe moyenne en détresse, du coup ils étaient efficaces mais de l'autre côté ils m'ont traité comme une femme racisée de classe populaire, ca m'a vraiment choqué.

I : Aussi avec tes aires, tu passes partout...

A : C'est une chance parfois, mais une tare à d'autres, parce que je dois me positionner et savoir où est ma place, c'est pas évident, j'ai toujours l'impression de trahir un camp. Que ca soit au niveau de la race, de la classe ou du niveau d'éducation, tu vois avec toi ca passe, je me sens bien, mais ca n'a pas toujours été, là je vois qu'on est connectés mais avec d'autres parfois, c'est plus compliqué. Je me sens jugé aussi, pour certains trucs je partage mais pour d'autres, parfois je me sens exclue, incomprise, puis je m'isole parce que y'a toujours cette question de place. Quand les gens sont bienveillants ça va, mais dès qu'ils montrent un peu d'hostilité, ou des regards bizarre, je sens la *shitt vibe* et le vide s'installe, après j'ai juste envie de me barrer.

I : J'ai ça aussi avec certains milieux, quand les gens se prennent de haut ca me soul, quand ils te regardent comme un indésirable, ca monte d'un coup, bah... Puis une embrouille, une insulte, un geste, c'est viscéral.

A : Donc toi et la police c'est comment ?

I : Y'a toujours des histoires, je me fais arrêter systématiquement, toujours pour des contrôles à la con, papiers d'identité, incivilités, nuisances (rires) mon être constitue une nuisance en soi (rires) wesh ils trouvent toujours mais toujours un truc, c'est des ouf.

A : Ca a déjà dérapé ?

I : Ah bah oui (rires) bien sûre !

A : Tu le vis comment ça ?

I : J'me sens comme une merde

A : T'en parles ?

I : Jamais.

A : Pourquoi ?

I : Parce que c'est la même pour tous mes lascars.

A : J'suis désolée...

I : C'est comme ça.

A : Désolée.

I : Ecoute c'est l'état qui veut ça, ils lâchent leurs chiens pour garder le contrôle, on n'est pas chez nous c'est tout. Nos pères sont venus travailler, aujourd'hui y'a plus de travail, ils savent pas quoi faire de nous, ils nous gardent parce qu'ils ne peuvent plus nous expulser, ils ont pas trop prévu le coup, je sais pas, on dirait parfois ils sont un peu cons ces politiciens. Tu vois nos pères sont venus travailler, ok, après bah ils ont ramené leurs femmes, normal, puis on s'est entassé dans des quartiers, des communes, ça a fait une sorte de ghetto, ils disent de l'entre soi aujourd'hui, mohim, donc, puis des enfants, logique, les enfants ça va à l'école. L'école c'est un problème, où ils nous ont tapé tu crois ?

Dans des écoles de merde ! Ecole de bounioul, oui, les écoles d'arabes. Le niveau est pourri, de toute façon c'est pas leur but de faire de nous des génie, on est parqué là jusqu'à 18 ans minimum bon aujourd'hui c'est plus, mais voilà, on est sensé aller à l'école.

La scolarité c'est important tout ça, tout ça, mais nous, on sait bien que c'est des conneries parce que à l'école on nous maltraite, les profs tapent leurs nerfs sur nous, nous insultent, nous rabaissent, nous punissent, nous humilient, t'as vu notre école comment elle est ... T'appelle ça un lieu d'apprentissage toi ? C'est une prison ! Ça nous prépare à aller en prison c'est tout. Ça forme la délinquance, on y est tellement mal qu'on préfère trainer en rue et au pire se faire arrêter par la police. Ces clochards de toute façon ils nous voient comme de la racaille.

A : Tu sens ça depuis quand ?

I : Amy, toujours, la maternelle déjà, la puéricultrice me tapait

A : Et tes parents ils disaient quoi ?

I : Ma mère ne parlait pas bien français, elle avait peur du système, qu'on lui prenne ses enfants, ils vivaient une situation de pauvreté et se fessaient malmener par tous les intervenants de l'état, tu vois les secrétaires, les agents d'accueil, les directeurs, tout ce beau monde là, ils s'adressent toujours à nous comme des attardés, comme si on captait rien.

A : Et ton père ?

I : Il en est mort, c'est devenu un zombi

A : Et toi ?

I : Moi je suis pas con, je vois tout ça et j'essaye de rester solide pour pas me laisser briser par cette violence institutionnelle, au fait le racisme tue, tu meurs d'une mort lente. Il est partout, dès que tu sors de ton quartier ou que t'as affaire à quelqu'un qui n'est pas de ta communauté,

ils pensent que t'es te-bé ou que de toute façon tu captes rien. Mais je sais, c'est un truc que je vais vivre toute ma vie ici.

A : Ca doit changer...

I : Déjà entre nous ça passe, c'est un bon début regarde, t'es pas marocaine mais tu me parles normal, t'es pas dans ces trucs où tu prouves que t'es meilleure que moi, on parle, on apprend puis on réfléchis et on apprend. C'est magnifique. D'ailleurs c'est beau ce que tu fais, ton travail il est bien, t'apporte du bien aux gens, les gars de ma classe ont vraiment apprécié ton intervention. On a demandé au prof que tu reviennes, t'as vu on s'est senti écouté, compris, c'est rare, habituellement, on nous calcule pas, ça vient, ça rentre, ça s'énervé et ça repart. Voilà toi t'es resté, au début c'était tendu, t'as réussi à mettre de la confiance, on a vu que t'étais à fond, ça donne de l'espoir même si c'est une goutte, faut pas minimiser l'impact que ça a eu sur nous. Voilà nous on dit pas trop les choses en général, on fait les bonhommes mais t'as vu, on s'est grave ouvert avec toi, on a appris des trucs de fou, j'aurais jamais cru que les gars allaient se livrer, parler comme ils ont parlé, c'était émouvant et t'as vu nous on est dure, en plus ça a mi une gêne comme ça, y'en a un qui a parlé, puis l'autre, on dirait tu nous a jeté un sort (rires).

A : Ca fait du bien d'entendre tout ça, merci

I : Normal

A : Tu sais parfois je me demande si ce que je fais à du sens et grâce à ce type de témoignage, je ressens un apaisement. Honnêtement, c'est précieux, merci beaucoup.

I : Faut pas douter

A : Je suis comme ça, je me pose trop de questions, tout le temps

I : Il faut bien des gens qui réfléchissent

A : Sinon, la masculinité tout ça, on a pas fini (rires) alors t'es un bonhomme ou pas ?

I : Depuis que je me suis fait plaquer au sol par une fliquette, je vais te dire que je sais plus trop

A : Hein ?

I : Ouais, ouais, j'ai rien compris, elle m'a balayé, boum, plaquage, menottes, waouuuu en trois minutes c'était plié, puis ses collègues sont arrivées en mode « Waw Steph, trop bien, t'as assuré ». C'était un film ce moment, je, ouais, je sais pas, mon cerveau s'est arrêté. Ils m'ont balancé dans la camionnette, (silence)

A : T'avais fait quoi ?

I : Un business, tout ça pour quelques grammes, pfiou, traumatiser des gens pour des pièces, en vrai, ça m'amuse pas de vendre ces conneries mais ça dépanne. Ça permet de payer deux-

trois trucs pour ma mère, des courses, des sapes puis voilà, survivre quoi mais va dire ca à un flic, qu'est-ce qu'il s'en bat les couilles lui, encore pire quand c'est une meuf, elle te regarde vraiment comme un pauvre type. Encore parfois tu tombes sur des gars, ils comprennent c'est quoi devoir assurer pour la famille mais les meuf franchement que des pétasses. Wahhh

A : Sympa

I : Je parle pas de toi hein, le prend pas mal mais c'est vrai, y'a un truc qui passe pas

A : Je comprends

I : Donc ouais le futur est pas net pour moi, je préfère pas trop y penser même si j'en dors pas, souvent, je me demande de quoi je vais vivre demain, ca parait bête mais je sais que je peux compter sur personne. Etre un homme c'est devoir être fort parce que sinon tu meurs. Si pas physiquement, mentalement en tout cas, t'es bousillé, voilà.

A : Merci

I : Tu m'exposes pas hein dans tes recherches là, je sais pas où ca va finir mais tu me crames pas, promis ?

A : Nan, t'inquiète, t'as rien dit

9.5 Retranscription, « Y »

Etudiant, 21 ans

18 :38 :07, Live, Ixelles

Y : Salut

A : Ayoub

Y : Fayn ?

A : Fayn frère ☺

Y : On se boit quoi ?

A : Comme tu veux

Y : Attend j'arrive (...)

A : Ca va les vacances ?

Y : Waw, tu parles de vacances, je khedim (travaille) comme un dingue !

A : C'est bien, bravo !

Y : Ouais, merci ☺

A : Bah t'as trouvé un job, c'est super !

Y : Quelle galère !

A : Courage...

Y : Merci, j'en ai pour quatre semaines, après, je sais pas ce que je vais faire...

A : Ok, bah prend déjà ça, peut-être qu'ils vont te renouveler ton contrat ? Qui sait ?

Allahoualem (Dieu seul sait)

Y : Ouais, kheir (C'est un mal pour un bien)

A : C'est où ?

Y : Zaventem

A : Ah ouais

Y : Ouais va y, je sais ce que tu penses, t'inquiète y'a rien qui va péter (rires)

A : J'ai rien dit, j'ai même pas pensé à ca, Woullah (je te jure)

Y : Ta tête !

A : Et la tienne sahbe (frère) –rires-

Y : Ouais, tout le monde me fait cette blague c'est pourri.

A : Comment ça ?

Y : Un khoroto (arabe) qui travaille à Zaventem

A : J'avoue (rires)

Y : T'as pas saisi, au début, ca va, une fois, deux fois, mais là c'est tout le monde, y'a ceux qui te font des clins d'œil, ceux qui ont peur pour toi et ceux qui ont peur de toi.

A : Je n'aimerais pas être à ta place

Y : Ca c'est sûre, personne ne voudrait être à cette place, sauf que moi je ne l'ai pas choisie non plus, enfin, j'ai postulé c'est pas ca, j'ai eu la place, je suis content mais je veux dire, être un arabe, un jeune, balèze en plus, j'ai la tête du terroriste. J'ai un air menaçant, mais Woullah (je te jure) je suis plus gentil que tous mes collègues. Je fais pas l'hypocrite, je fais vraiment bien mon travail, c'est tout mais quand même, j'ai toujours des remarques.

A : Et dans les autres job que t'as déjà eu c'était comment ?

Y : Pareil, quand tu travailles avec des gwer (blancs) c'est comme ça.

A : Et les autres ?

Y : Entre rebue c'est pénard, pour ça je prendrais bien un job à la STIB (rires) sinon avec les aze (noirs (esclaves)) ca passe, mais y'a quand même du racisme et avec les gringos (latinos) aussi, ca dépend.

A : Ca dépend ?

Y : Ouais, y'en a ca part vite en paillettes pour la religion, exemple j'ai Muslimpro (application mobile) tu vois, l'autre jour mon téléphone sonne, c'est Adhan (appel à la prière

musulmane), bon j'avoue c'est pas l'endroit mais j'y peux rien, il a sonné il a sonné, c'est tout. Nan eux, ils me disent, tu vois l'autre jour, y'en a un tu sais, il ose, quand même, il me balance « vous les arabes, toujours besoin de montrer que vous êtes pieux » mais c'est pas passé. J'ai dit « quoi » il a dit « nan rien » hein, quoi ? Je te jure j'ai chauffé, je l'ai insulté, c'est parti en vrille, on a eu tout les deux un avertissement.

A : Faudra éteindre ton gsm avant ton service (rires)

Y : J'te jure !

A : De toute façon, t'as pas à l'avoir sur toi, pourquoi tu l'as pas laissé au casier ?

Y : Nan, en ce moment je parle avec une fille, elle veut que je réponde tout de suite, sinon elle râle.

A : Waw...

Y : Ouais mais je l'aime bien...

A : C'est important d'avoir une copine ?

Y : De ouf !

A : Pourquoi ?

Y : Tu te mets bien.

A : Tu vas l'épouser ?

Y : Bah nan !

A : Alors pourquoi tu te crées des problèmes ?

Y : Tu ne comprends pas...

A : Explique !

Y : Quand t'as une meuf, on te respecte.

A : Ca dépend quelle meuf...

Y : Nan mais, je peux pas rester seul.

A : Pourquoi ?

Y : Parce que j'ai besoin qu'on voit que je sais pécho !

A : C'est pour les autres ?

Y : Nan mais ca fait du bien au moral, à l'égo aussi...

A : Vous avez besoin entre homme de montrer que vous possédez des filles c'est ça ?

Y : Ouais mais pas que.

A : Explique...

Y : Tu vois quand t'as une meuf tu te sens important...

A : Important ?

Y : T'as de l'attention...

A : Ok...

Y : J'ai l'impression que je compte pour quelqu'un.

A : Ok...

Y : Ecoute faut pas me juger !

A : Nan pas du tout, j'essaye de comprendre, ça pars d'un Allah Oukbar à la base... (rires)

Y : Ouais, bon, regarde, moi cette fille je vais rien en faire ok, c'est juste pour passer le temps, parce que la vérité je m'ennuie, je sais pas où je vais, j'ai pas une tune et je peux même pas emmener ma mère à Oujda cette année. Donc soit, voilà j'ai pécho vite fait et je suis bien content, ça me console.

A : Bsaha ! (Félicitations +/-)

Y : (silence) Puis on est là pour toi donc va y en quoi je peux t'aider ?

A : Je t'ai dit, je travaille sur les masculinités, je m'intéresse aux rifains, l'histoire, la mémoire, puis les attentats, Bruxelles, les violences islamophobes, j'essaye de récolter des informations sur vos vécus, comment vous vous construisez dans une société *fucked-up*.

Y : Tu veux être un mec ?

A : Le temps de l'enquête, si ça peut aider oui ... (rires)

Y : Ok, bon, tu connais nos vies, je sais pas qu'est-ce que je peux te dire de plus ?

A : Je connais, c'est à dire que je vois, j'observe mais je ne suis pas un homme, nos vécus ne sont pas les mêmes, ça m'intéresse de savoir comment ça va de votre côté parce qu'on a pas trop les occasions pour se parler normalement. Genre là, ça va, si quelqu'un nous demande, on peut dire qu'on fait une interview « même si il va pas nous croire » mais normalement, on va nous dire ouais vous avez rien à faire ensemble parce que en plus moi j'en fais dix de mois et toi dix de plus, ils vont croire qu'on se drague et c'est aussi ça qui est relou c'est que dans les quartiers y'a pas moyen juste d'avoir une conversation avec quelqu'un du sexe opposé qui soit pas de ta famille « et encore ».

Y : T'as raison.

A : C'est pour ça aussi que je te dis, « pourquoi c'est important pour toi d'avoir une copine », sachant que ça va faire des problèmes et tu vois malgré tout, tout le monde drague, tout le monde veut être aimé, avoir quelqu'un qui s'inquiète de savoir si t'es bien rentré, si t'as mangé ou bien dormi, c'est normal, le petit message du matin « coucou, comment ça va », je connais, je juge pas, vraiment, sois tranquille.

Y : C'est la suite qui devient dangereuse...

A : Voilà, donc je veux savoir, comment ça se passe de votre côté, vous les hommes, vous en pensez quoi ?

Y : Moi j'ai pas eu accès aux filles, même à l'école t'as vu, on est entre mecs donc quand on sort, on voit des filles, on est content. Mais sinon, au quartier, on est entre mecs aussi, les filles c'est les sœurs des voisins donc c'est mort puis y'a pas 20 000 occasions, maintenant avec les réseaux sociaux ca va mieux mais c'est que du superficiel, des fois c'est abusé, je parle avec des filles puis je leur donne un rendez-vous, je les reconnais à peine. Une fois, je parlais avec une fille vraiment canon, je me disais que j'avais trop de la chance et puis le jour du rendez-vous j'étais tellement dégoûté que je lui ai dit. De toute façon elle a vu à ma tête que j'étais déçu. Ca m'a mis les boules quand même ! Je me suis dit « elle me fait perdre mon temps cette mythe ». Sur photo c'était une bombe, 5/5, en vrai un -5, trop de maquillage, des faux cheveux, faux ongles de sorcière, un bronzage orange, vive l'auto-bronzant, L'Oréal et toutes ces conneries, ca va trop loin. Elles deviennent che-lou (bizarres) avec tous ces artifices.

A : Tu veux quoi comme meuf ?

Y : Une fille jolie, simple, gentille.

A : Tu trouves pas ?

Y : Celle avec qui je parle ca paraît bien...

A : Bon courage

Y : Merci

9.6 Retranscription, « Y »

Etudiant, 20 ans

Live en deux parties, Molenbeek

A : Salam sidi Yassine !

Y : Waleiykoum salam rahmatullah lalla Amy

A : Quoi de neuf ? T'en es où dans tes projets ?

Y : Ben écoute, Allah a créé l'être humain pour une vie de lutte et j'essaye de lutter inshaAllah bi idnilah (Avec la permission d'Allah) dans ce combat qu'est la vie Al hamdoulillah (Louange à Dieu/ Dieu merci) malgré les hauts et les bas on a toujours envie de satisfaire notre créateur.

A : Top mashaAllah, félicitations Yassine

Y : Pas de félicitations même si ca part d'une bonne intention, j'ai rien fait pour mériter c'est félicitations lilah el hamd

A : De mon côté aussi, hamdoulilah, c'est l'ijtihad dans les études en ce moment. Je vise la thèse c'est pourquoi je demande un peu d'aide à qui veut bien me soutenir dans ce projet inshaAllah

Y : Allah y barik, qu'Allah te facilite, dis moi en quoi je peux t'aider et si je peux le faire selon mes moyens inshaAllah bi Idni lah

A : Tu vies en conscience et tu t'investis à être une meilleure personne au quotidien, utile et bienveillante, je te félicite pour ton cheminement spirituel, humain et intellectuel.

Y : Amine, ça me touche tout ce que tu dis, Barakallahoufik, mais je mérite pas tant d'éloges à mon égard parce que plus en apprenant sur la religion, plus on apprend que ce qu'on fait nous c'est minime, tu vois ? C'est pas une question de se blâmer etc ou quoi, hamdoulilah on est musulmans, Allah il nous a choisis pour être parmi la meilleure des communautés, mais maintenant dans notre communauté on fait beaucoup de, d'exagérations, l'exagération vraiment, la prière eh, même les hypocrites la priaient avec le prophète sallAllahou alayhi wa salam à la mosquée. Maintenant une personne qui prie à la mosquée c'est comme si il avait fait quelque chose d'incroyable alors que c'était pas sur ça que les sahaba (compagnons) ils regardaient en fait pour voir c'est quoi quelqu'un de pieux. Après voilà, ça c'était une petite parenthèse. Et pour l'interview en fait j'avais, j'ai vu hier otn message, j'avais pas très bien compris mais en faite, c'est pas tu vois, euh, je veux bien t'aider etc mais pour moi je, je suis pas quelqu'un à interviewer, je mérite pas une interview tu vois. Je suis un jeune comme tous les autres, je suis, tu vois ? Je, pour moi je mérite pas une interview, je sais pas, c'est pas à moi d'être, je, je suis personne pour être interviewé, je te le dis franchement. Après voilà, c'est pas que tu vois, je veux pas aider, c'est, je sais pas si tu comprends, euh, pourquoi je te dis ça, mais voilà, pour je mérite pas d'être interviewé. Y'a d'autres personnes qui Allah y berik, qui sont ... , qui méritent plus que moi.

A : Je suis d'accord avec toi, néanmoins, je reconnais et respecte le divin en toi, c'est pourquoi je Le salue à travers toi. Je bosse sur les jeunes et c'est le discours des jeunes qui m'intéresse. Ton esprit critique est brillant et c'est pourquoi je te demande une interview inshaAllah. T'es un jeune comme les autres, je pense que tu peux parler pour ta générations, les jeunes que tu connais ou juste toi personnellement, qu'est-ce que tu penses de mes questions, sans aller trop loin ou chercher la bonne réponse, c'est un truc spontané, une discussion, y'a pas de pression, moi après je bosse sur ce que t'as dit pour mieux comprendre les jeunes et faire remonter une parole.

Y : Ok, ok (silence)

A : Je te demande une interview sur mon sujet de recherche, ça prendrait 45min de discussion que je dois enregistrer pour retranscrire, c'est tout, puis toutes les discussions qu'on a eu sur tes projets d'étude, de job et de vie m'ont beaucoup apporté dans ma pratique professionnelle. T'étais reconnaissant parce que ca t'as aidé mais moi aussi, ca m'apporte beaucoup d'échanger avec toi, j'apprends beaucoup et puis je peux être plus proche de vos réalités pour mieux vous accompagner et expliquer à d'autres comment mieux faire leur travail pour accompagner les jeunes comme toi, tu comprends ? C'est une co-construction de savoir, tu captes ?

Y : J'apprécie beaucoup euh, ce que tu me dis là mais, voilà moi je te le dis franchement, moi je, je mérite pas d'être interviewé tu vois, je te le dis franchement, franchement, c'est même pas je mérite pas, je sais pas, moi je me considère pas apte à avoir une interview, je suis qui moi ? Après toi tu me dis ouais c'est pour euh, aider la jeunesse etc, ca tu vois moi, moi hamdoulilah j'aime bien, par la grâce, j'aime bien aider tu vois, mais euh, selon ce que je peux faire, pas plus tu vois ? Moi je suis personne pour euh, pour euh, après tu vois, voilà, si vraiiiiiiiment, vraiment, t'as besoin de moi et que je peux essayer de voir comment mais voilà, y'a certaines conditions tu vois ? J'ai pas envie de crier sur tous les toits, ou, tu vois, même peut-être je fais un discours mais on sait pas je suis qui tu vois ? Je parle etc et puis voilà. Et pas obligé de dire qui je suis, ni de dire mon nom, ni de montrer ma tête etc, tu vois ? Après voilà, je te dis franchement, je me sens pas euh, euh, à l'aise à faire ça. Parce que je me dis tu vois, y'a d'autres personnes plus, tu vois une personne, comme par exemple quelqu'un qui a vraiment un cheminement depuis, depuis euh, moi ca fait y'a pas longtemps hamdoulilah et je veux dire euh, je remercie Allah de tout mon cœur, tu vois, je dis pas, le contraire. C'est grâce à Allah et tout mais, mais y'en a ils ont vraiment, fait plus que moi. Ils ont fait des efforts, pour euh, vraiment la religion, quitte à aller euh, étudier à l'étranger ou autre et c'est pas obligé, c'est pas ca hein, je, je, ... Comme on le sait, t'as beau être à Médine mais si t'as un problème en toi, ben ca va pas résoudre quelque chose, c'est d'abord tu dois faire un travail sur toi, sur toi-même, puis après, tu peux aller étudier, euh, où que ca soit. A Médine ou autre, y'a plein de, d'universités, après voilà, à Médine on sait que, Médine-Mecca, on sait que c'est là où tout a commencé, c'est là où il y a eu le prophète sallAllahou alayhi wa salam (la paix et la bénédiction de Dieu sur lui), y'a eu même, lui le, le prophète Ibrahim sallAllahou alayhi wa salam, qui était là-bas, mais bon, voilà, ca c'était une petite parenthèse, voilà, moi je veux, je te dis franchement, je, moi je suis pas apte à avoir euh, une interview, tu vois ? Je suis personne ! Tu vois moi je me, voilà, après si ca peut, voilà, vraiment hein, t'as essayé de regarder quelqu'un d'autre ? Qui comme je te dis, qui a peut-être, il a, il est là depuis des

années, il a vraiment, tu vois, limite un étudiant en sciences, un vrai étudiant en sciences, un taleb blahim qui étudie en, à l'université, qui montre, ouais, avant-après, et qui tu vois ? Moi je suis, et j'ai l'intention de faire tu vois, mais l'action, elle, inshaAllah, j'espère qu'elle va venir tu vois, mais hamdoulilah, l'intention je l'ai de tout mon cœur. Mais après, faut, tu comprends ce que je veux te dire ? C'est comme je sais pas moi, euh, tu plantes une graine, et y'a à peine euh, une petite branche qui, fin une petite tige qui sort. Tu vois ? C'est pas encore devenu un arbre. Rien du tout, y'a rien encore, tu vois ? Donc y'a pas besoin de venir interviewer, à ce moment là. C'est à la fin ou quoi, ben voilà, quand, j'arrive, euh (?) Aussi on pourrait prendre l'exemple d'une montagne, j'ai longtemps, j'étais en montagne hamdoulilah, mais, MAIS, par exemple tu vois, t'es en bas, c'est pas pendant que t'es en bas que tu vas, que tu vas te faire interviewer, tu vois ? C'est quand tu vas arriver au sommet. Quand tu vas arriver au sommet, là tu peux dire, voilà, -VOILA-, j'étais là, je suis arrivé là (.) Tu comprends ce que je veux dire ? Puis voilà, là c'est mon avis, puis, voilà. Sans tu vois, sans, t'enfoncer ou quoi, woullah j'admire ce que tu fais, c'est bien de, d'aider la jeunesse, c'est même, euh, après étudier dans la religion, satisfaire Allah etc, c'est aussi un de mes rêves, d'aider les jeunes parce que en vérité tu t'aides toi-même déjà, au delà de la religion et euh, et deuxièmement, la jeunesse c'est tout en faite. La jeunesse c'est la relève, c'est ce qui parviendra après, je dis ça, on dirait que moi je suis vieux (rires) mais tu vois ce que je veux dire ? Tu vois quand tu te fais aider et bien toi-même t'as envie de faire la même chose. C'est ça le truc. Bon voilà, j'ai tendance à me disperser, et tout un peu, mais j'espère que j'ai répondu à ta question, en tout cas merci beaucoup, de, pour tout, ton soutien, et pour euh, tes gentilles paroles, ça me touche vraiment. Et voilà. En tout cas je te souhaite qu'Allah te facilite, bonne continuation. Continue dans ce que tu fais, ça fait plaisir de voir que y'a des gens qui essayent de faire de leur mieux pour aider la communauté, la jeunesse, pour euh, parce que c'est très important ça. En tout cas qu'Allah te facilite et Qu'Allah t'accorde la réussite ici-bas et dans l'au-delà.

A : Tu harab ? (Tu fuis)

Y : Ouais (rires)

A : Ok, ok pour aujourd'hui, je te retiens.

2^{ème} partie

Y : Salamalaykoum warahmatullah y barakatuhu Amy !

A : Waleykoumsalam sidi Yassine !

Y : Je vais essayer de répondre bien (stress)

A : Tranquille, on est entre nous, c'est pas un test l'ami ☺ !

Y : Ouais, ok, ok, mais tu m'as pris comme ça au dépourvu, c'est pas que, c'est pas trop, enfin, vraiment pas, mon truc et, j'aime pas parler, j'aime pas trop dire vraiment mon avis tu vois, enfaite, je suis gêné, c'est pas que j'ai pas confiance mais, je sais pas qu'est-ce que tu vas faire avec ce que je vais dire, alors, bon, tu vois, les rapports qu'on a, euh, enfin, toi t'es une intello, mais je sais pas.

A : Bah j'ai pas toujours été une intello, je t'ai dit que j'ai changé au moins quatre fois d'école en primaire et que j'étais chez les zinzin aussi ? Et en secondaire, j'ai aussi changé trois fois, puis j'ai raté ma première année à la haute école et après j'ai raté encore deux passerelles pour arriver en master ? Et rentrer à l'université tout ça, dans la filière vraiment la plus déclassée en plus ... Mon premier master j'ai prolongé parce que j'arrivais pas à finir mon mémoire, j'allais mourir frère, j'étais au bout de ma vie ! Et puis la folie quoi, j'ai repris encore des études (rires) man, deux certificats en islamologie dont un que j'ai arrêté avec les histoires de covid puis après un deuxième master, t'as vu, je suis sur ma troisième année d'étalement, de prolongement ou de purge ?! -LOL- et le mémoire de nouveau c'est une folie, ça me tue frère, je suis en nuits blanches, insomnies de fou quand y'a moyen de dormir. C'est pire que d'avoir des enfants je pense (rires).

Bref alors t'as pas de quoi complexer parce que j'en ai 32 et je suis toujours là à me faire mater par des profs qui me déglignent... Juste les bâtiments changent, les têtes changent mais c'est toujours la même violence, t'as vu, j'ai pas un meilleur statut que toi. Toi t'es jeune, tu peux tout faire et moi je suis là pour t'aider dans tes projets. C'est mon job. Je suis payé pour t'aider. Toi tu me rends service aujourd'hui pour les études, je vais juste enregistrer, comme je te l'ai déjà dit parce que les profs veulent être sûre que j'ai fait ça sérieusement. En vérité voilà, c'est du matériel empirique comme ils disent (rire) donc voilà, tu fais comme d'habitude, on parle, la seule différence c'est que aujourd'hui y'a un micro puis je vais rentrer je vais écouter et tout réécrire sur mon ordinateur, tout ce que t'as dit, je vais le taper à l'ordinateur voilà, comme une *no life* (rires) et quand c'est fini je t'envoie le texte si tu veux, tu verras, on va pas te reconnaître, y'a juste ma prof elle va écouter et peut-être un ou deux autres profs mais je pense même pas. Bref c'est de l'administratif, tu sais bien comment ça va, les formalités tout ça, c'est obligé sinon ça passe pas. Il faut des preuves tu vois mais tout sera anonyme, t'inquiète.

Y : En gros, moi je veux bien tu vois, si c'est pour la bonne cause tout ça, mais voilà, quand tu m'as dit « interview » moi je me suis dit, « je suis qui moi », pour être, tu vois ? Après voilà je te comprends, tu, pour ton projet, etc, je veux bien aider, avec plaisir, mais euh, voilà,

parce que quand tu m'as dit euh, entre l'islamophobie et... etc, c'est vrai que nous c'est quelque chose que, ... qu'on voit tu vois, c'est pour Allah Soubhan Allah OuataAllah bi ibnilah je veux bien aider, mais selon ce que je t'ai dit, tu sais, pas plus tu vois, comme je te l'ai dit, je suis pas un étudiant en sciences, j'ai le, ... J'ai envie d'étudier en sciences mais je suis pas un étudiant en sciences, je suis pas euh, ... Je suis pas un imam et je ne suis pas un savant, tu vois ? Donc, voilà, et je peux répondre à ce que je peux répondre, tu vois, de ce que j'ai appris, mon avis, j'ai lu deux-trois bouquins, et encore tu vois ? Mais hamdoulilah, tu vois, on s'arrête pas là, on essaye d'apprendre petit à petit, et voilà.

Mais c'est pas là le sujet, c'est que voilà, moi je peux t'aider selon mes capacités. Voilà. Donc, avec plaisir, je, vraiment, pour cette cause, pour cette noble cause, pourquoi pas. Tu vois ? Mais voilà, je veux juste qu'on soit bien clair, moi je suis pas un exemple, Oullah tu vois ce que je vais te dire ? Tu vois ? Je suis, après voilà, le meilleur des exemples c'est le prophète Muhammad SAllalahouwaselem (SWS*), ses compagnons, les prophètes, et y'a aussi la maintenant on voit, y'a des gens on donne souvent des statuts à des personnes, on fait des éloges à la personne, mais y'a des gens qui tu vois, ils sont, genre c'est des gens qui sont dans la religion, que ça soit de 12 à 25 ans tu peux très bien trouver des jeunes de cet âge là qui sont en train d'étudier, certains qui ont postulé à, à, à, l'université de Médine, qui y sont déjà et y'en a qui sont déjà en train d'étudier, Tu vois ? Après voilà, ça dépend de ce que tu recherches, vraiment comme euh, interview, d'après ce que tu m'as expliqué, Allah Ouakbar, c'est pour euh, la parole des jeunes, le dikr (le rappel), ouais voilà, je veux bien, pour la bonne cause, on va pas passer par quatre chemins, désolé si je parle trop, mais voilà, on va dire je suis partant, surtout que, BarakAllahoufik (Que les bénédictions d'Allah soient sur toi) tu m'as aidé, tu m'as conseillé, tu m'as orienté, on l'oublie pas, mais après, voilà on est, l'Islam c'est pour s'entraider, mais c'est pas une question pour moi, hamdoulilah, j'aime bien, par la grâce d'Allah, on fait en sorte que j'aime bien aider hamdoulilah, mais c'est plus, moi ce que j'aime pas c'est les éloges, etc tu vois ? Parce que en faite, c'est pas une question que j'aime pas ou quoi, ou je me fais désirer ou nan, loin de là, c'est que, le meilleur des hommes, ceux qui, qui ont été cités par Allah Soubhan Allah Wa TaAllah, certains, euh, ils étaient très très modestes, tu vois ? Au point où ils te disent que ils avaient rien fait. Y'en a qui pleurent et qui te disent « j'ai rien préparé pour le long voyage qui m'attend ! » Moi je me dis, petit Yassin qui va avoir ses 20 ans je suis qui moi pour euh, me dire, tu comprends ?

Woullah (je te jure) hein, on dit pas que, mais voilà, euh, un musulman qui se respecte à peur des éloges, n'aime pas les éloges, par euh, par preuve de sincérité et, tu vois ? Ca veut pas dire qu'il faut pas euh, comment dire, euh, voilà, hamdoulilah, comment dire, faut pas être

agressé, faut dire, « ouais mais tu me fais », nan, je dis pas ça mais, en gros voilà, un musulman qui se respecte, n'aime pas qu'on lui fasse des éloges par sincérité, parce que pas envie de tomber dans l'ostentation etc, Qu'Allah nous accorde l'ikhlas (la pureté de la foi), voilà, en tout cas j'espère que j'ai répondu à ta question. Et voilà, c'est tout.

A : Merci, vraiment, t'as tué, je sais que ça t'a demandé beaucoup de courage, merci d'avoir fait l'effort, de mettre des mots et tout, sur euh, ... Bah, les angoisses, ... Le fait de me parler pour, vouloir rester sur le droit chemin, tout ça, franchement, respect. Prend bien soin de toi. Et bravo aussi, d'avoir osé t'exprimer, je sais que c'est pas facile toujours ... Mais moi en tout cas, ça m'intéresse vraiment ce que tu penses. Au delà de ma recherche pour les études, ça c'est des formalités, les diplômes et tout, mais le plus important c'est l'humain pour moi et je veux que t'aille bien. Et que tous nos frères là aussi ils arrivent à s'exprimer comme tu l'as fait aujourd'hui et encore plus inshaAllah.

9.7 Retranscription, « B »

Animateur, Directeur d'asbl

01 : 04 : 48 : 90, Live, Bruxelles-Ville

B : (cut) C'est un ressenti évolutif, enfin, évolutif de l'époque jusqu'à maintenant euh, je crois que le ressenti par exemple d'être d'origine étrangère ici en Belgique il naît déjà avec l'héritage des parents. Nos parents nous transmettent déjà l'idée que on est pas chez nous et que il faut faire attention à tout. Qu'on doit faire plus que les autres, donc même enfant en faite on pense pas à jouer aux Play mobiles. Il y a déjà une prise de conscience psycho-sociale dès l'enfance et puis la violence identitaire apparaît très vite parce que dans la société en tant qu'enfant déjà on est stigmatisé quand on rentre dans un supermarché on est surveillés. A l'école, les enfants à cinq-six ans on nous traite déjà de sales marocains. Donc, nous on comprend pas en faite. Et alors on est un peu parqués dans les quartiers populaires, ça on ne s'en rend pas compte dès le départ, pour nous c'est normal d'être entre d'origines marocaine ou populaire. Quand je dis marocaine ça peut aussi être différentes nationalités mais ici ça me concerne moi, mon origine. Donc la question est déjà lourde dès le départ. Puis à l'école aussi, avec certains types de professeurs, moi je me rappelle avec mes potes qui étaient dans les, ... Moi j'ai eu la chance d'aller dans une école, dans des bonnes écoles en primaire. Parce que ma mère travaillait dans une bonne école comme nettoyeuse. On est tous passé par là

dans ma famille. Ce qui fait qu'on a eu la chance de grandir dans des quartiers populaires et d'aller dans une bonne école catholique. Où l'enseignement était vraiment de qualité et ça a fait le pont entre le Collège X pour moi où j'étais souvent le seul marocain de ma classe. La chance que j'ai eu c'est de grandir avec des gens d'autres origines et d'être accepté tel que j'étais et j'ai aussi accepté les autres tels qu'ils étaient. Ça a créé des amitiés et des ponts incroyables. Mais voilà, on est confrontés à ces questions très régulièrement. Sur l'origine, sortir avec une fille pour les potes, « ah les parents pensent que par ce que t'es marocain X, mais toi t'es différent. » c'est le genre de phrases qui reviennent et reviennent chez moi comme chez tout le monde hein.

A : Donc se justifier dès l'enfance ?

B : On marche sur des œufs en permanence. Prouver qu'on est pas un voleur, prouver que le fait d'être musulman quand ils boivent de l'alcool, enfin tout, des justification de société, des comportements de société, ce sont des sur-comportements.

A : Sur-adaptation quoi ?

B : C'est une sur-adaptation et une sur-justification permanente. Là où les gens fonctionnent de façons quasiment subconscientes, on est tout le temps forcé de revenir à la surface des choses dans les relations.

A : Donc tout le temps en survie quelque part ?

B : En survie psychosociale on va dire ça. Mais c'est une sorte de lutte, de lutte identitaire, on se défend d'être ce qu'on est. Ça a du positif aussi hein, mais d'un autre côté c'est un combat si par exemple tu continues à avoir ce comportement de guerrier bah le système rejette ce type de profil. C'est à dire que tu ne rentres pas dans la matrice, tu es un élément dysfonctionnel de ce qu'on attend de toi.

A : En quoi c'est positif ?

B : Alors en quoi c'est positif c'est que tu as une sorte de, ... Il y a un vivier, en termes de violence tout simplement c'est les plus grosses violences.

A : Toi tu dirais que c'est bien ?

B : C'est bien et c'est pas bon non plus. Ce qu'il se passe et ce que je veux te dire c'est que avec le système, ce type de profil comme ça, ils ne sont pas intégrables au système. Et donc ça veut dire que sur le marché de l'emploi notamment, on est des profils compliqués. Parce que on a besoin de gens soumis et ces profils là ne sont pas des gens soumis. Ce sont des gens qui luttent pour leur identité en faite, qui ils sont. Et ça pose un problème dans le domaine du logement, de l'emploi, des relations humaines, c'est compliqué.

A : Donc en quoi c'est positif à ton sens ?

B : Pour l'expérience que c'est. C'est à dire, vivre la difficulté et la sublimer c'est quand même très riche, ça ne s'achète pas ce genre d'expérience. C'est à dire, tu l'assumes, c'est une souffrance, dans un certain domaine. Si le système, il ne sait pas t'avoir par la soumission, il va t'avoir autrement. Si tu ne rentres pas dans les cases, tu n'aura pas d'emploi. Et donc si tu n'as pas d'emploi, si en fonction d'un parcours, bah ça devient une lutte sans merci et donc le positif dans tout ça c'est que t'es obligé de développer tes armes de survie mais en même temps de devenir indépendant. Ça pousse à l'autonomie socioéconomique.

A : Justement, de là, quelles sont pour toi les options ?

B : Les options c'est de développer des projets autonomes, de devenir commerçant, indépendant, entrepreneur, être créatif, développer des projets, ça c'est les aspects positifs qui en sortent. Mais c'est pas facile parce que même pour mener à bien ça, qu'est-ce qu'il se passe ? C'est que le système continue à te titiller, t'es au chômage, on te donne des revenus très minimaux pour exister, t'es dans la survie économique, c'est une lutte en faite. Jusqu'au point où tu trouves peut-être l'issue de te dégager de tout ça. Mais ça c'est mon parcours, et je pense qu'il ressemble à beaucoup d'autres parcours de profils similaires.

A : Tu ne dirais pas que finalement ça broie la majorité de ces personnes ? Parce que c'est qu'une minorité de personnes qui arrivera à comme tu dis « développer ses compétences, se libérer de tout ça, devenir indépendant, devenir entrepreneur ... ». Je veux dire, c'est vraiment une minorité de personnes (.) Mais à côté de ça, t'as toutes les personnes qui ont été broyé et brisé par cette exclusion sans fin.

B : C'est paradoxal ce que tu as dit. Dans les profils qui ne sont pas très hautement scolarisés, ces gens là sont très pragmatiques. C'est à dire, qu'ils vont juger la situation très vite sans passer par les travers de l'école. Très vite ils vont comprendre qu'il n'y a rien pour eux ici. Ce qu'ils ne gagnent pas au niveau de la formation, ils le gagnent en vivacité d'esprit, dans ce qu'ils ont à faire. Ils ont très vite compris, ce qu'ils doivent faire pour déjouer le système. Mais intelligemment hein. Directement devenir commerçant, entreprendre, acheter un taxi, ouvrir un commerce, s'associer, il y a déjà l'esprit d'entreprise parce qu'ils se rendent bien compte que, ... et dès la scolarité ils le comprennent. (cut)

A : Pour faire un parallèle avec le patriarcat et les masculinités, toutes ces violences, qu'est-ce que tu penses que ça pousse à développer comme type de masculinité ? (cut : explications)

B : Ça dépend de l'identité des gens, du caractère, il y a un complexe qui est lié aux marocains qui est pas lié au Rif. Il y a un complexe très partagé d'infériorité par rapport au statut européen. C'est le syndrome du congolais qui a été colonisé. (cut)

Partout où on va, il y a en général cet état d'esprit antisystème. Il faut comprendre qu'il y a une philosophie dans la culture berbère, c'est la liberté. C'est d'être libre. Mais avec un code d'honneur. Un code de valeurs, c'est à dire que tu es libre mais pas à n'importe quel prix dans le sens où tu romps des principes. Il n'y a personne qui veut être soumis à une autorité ou un pouvoir. A moins que ce soit un leader charismatique naturel, que les gens disent « c'est lui notre chef ».

A : Abdel-krim ?

B : Par exemple. Ca a pas été facile, mais y'a de ça et pourquoi ?

Parce qu'il porte des valeurs, de lutte, pour la justice, pour l'anticolonialisme.

A : De noblesse ?

B : Voilà, des valeurs nobles. Quelqu'un qui dit « moi je suis prêt à sacrifier ma vie ». Alors on va se dire « ah, c'est lui notre chef » tu comprends ? D'un autre côté, on est face à des systèmes de pouvoir préétablis, illégitimes pour nous dans la forme, c'est lié à un sentiment de valeurs. Tu vois ? (cut)

A : Et donc, pour en revenir à comment du coup les garçons et puis les jeunes-hommes développent leur masculinité, qu'est-ce que tu crois que ça a comme impacte ? (cut)

B : Les garçons développent une forme d'éducation schizophrénique parce que t'es entre cet extrême là et les écoles où on te dit « on s'assied bien, on parle comme ça, il faut être poli, respecter le code de la route, les feux rouges », on est dans autres chose. « Vos parents ne peuvent pas lever la main sur vous, attention, la loi l'interdit » c'est l'éducation, les gens ils mangeaient des pierres, qu'est-ce que tu veux qu'ils ... ? On est entre ces deux trucs et c'est assez violent pour les gens qui sont ici. (cut)

A : Pour toi, le point pivot ce serait de créer une famille ? Se relancer dans une deuxième séquence de sa vie où on a un autre rôle, on devient homme à partir du moment où on a une famille et donc on existe pour les siens, et donc on redonne sens à sa vie, qui on est et à ses luttes ?

B : Dans ma culture, tu deviens un homme où à partir du moment où par ta famille nucléaire (donc tes parents etc), tu es reconnu comme tel.

A : Et comment est-ce que tu es reconnu comme tel ?

B : Tu te débrouilles, tu travailles, tu t'en sors, tu aides ta famille, tu te comportes bien, tu n'as pas de soucis avec la police, c'est simple. Tu es responsable. Tu as une responsabilité, tu travailles, t'as fait des études, ça c'est un peu le processus, première vague, premier niveau. Puis après, la deuxième étape, c'est que tu aies une famille. Avoir des enfants, promouvoir

une éducation, avoir des projets de vie personnelle, évoluer, et donc ça, ça ne change pas hein, ça ressemble à tout ce que les gens veulent. (cut)

A : Là on est dans le colorisme (.) en fonction de ta couleur de peau, de tes origines, tu as droit à x et pas y.

B : C'est aussi basique que ça. (cut) Comment tu prouves le déclassement ? Dans cette société, nous ne sommes pas égaux. (cut) Je pense que le message qu'il faut donner aux jeunes c'est « il faut se débrouiller par soi-même ». (cut) Ici on ne va pas nous donner notre chance, ou alors des chances très limitées. (cut) Ceux qui réussissent en générale sont ceux qui te disent clairement dans le discours qu'ils ne sont pas musulmans. Qu'ils se sentent complètement occidentaux. Ils ont le droit, moi je respecte ça mais c'est eux qui réussissent. C'est ce type de profil là qui réussit. (cut)

A : Pour moi, on ne sort pas de l'ancien système colonial là, c'est à dire que t'as le blanc, l'indigène d'élite et puis l'indigène lambda. On est encore là-dedans.

B : C'est ce que je te disais au début avec les types de profils qui ont encore ce complexe d'infériorité. Et donc, qui mène à la trahison permanente. Voilà (.)

A : Pour résumer, l'islamophobie ?

B : Tout à l'heure tu parlais des attentas, mais c'est juste un prétexte supplémentaire qui a permis à certaines personnes d'ouvertement déclarer leur anti-marocanisme, musulmanisme, tout ce que tu veux. C'est juste un élément déclencheur qui a amplifié le phénomène. Nous on vivait déjà ça. C'est juste que le cran de sureté a sauté.

A : Ça aussi c'est positif du coup ? Parce que aujourd'hui on a vu les dérives et les gens commencent à dire « –stop- à l'islamophobie, c'est trop là ; ça fait des années qu'on les matraque ». Pas beaucoup hein, mais y'a des gens qui commencent à dire, dans les chercheurs aussi « là on est en train de créer une bombe à retardement ».

B : C'est toujours les intellectuels qui dénoncent et qui normalement devraient gouverner, mais ces gens en général ne cherchent pas le pouvoir. Ils cherchent à comprendre la société dans laquelle ils sont. C'est ça le problème, c'est la plupart des gens qui sont au pouvoir ne sont pas des gens qui ont cette réflexion philosophique, de philosophie politique on va dire. (cut) Il y a un fondement raciste dans la société. (cut) On arrive à un point d'osmose de haine et j'en suis persuadé qu'il va encore se passer quelque chose de très grave. (cut) Les niveaux de psychiatrie s'additionnent à l'infinie. On part d'une société avec des valeurs soi-disant islamiques à des femmes qui se prostituent, ouvertement. Je critique pas, je suis pas en train de dire « c'est bien ou pas bien » je t'explique juste, la folie dans laquelle on est en faite. Tu passes d'un pôle à un autre complètement différent. D'un pôle où tu grandis ici à Bruxelles et

tu finis par tuer des gens à Bruxelles ! La crise psychiatrique des gars d'origine marocaine est extrêmement grave. Mais le problème c'est quoi ? On est peu à le dire. Et c'est tabou. C'est très difficile d'exprimer ça.

A : Parce que y'a ce truc de « moi je suis un rajl, je vais bien, je suis stoïque, je suis fort, je suis là, je suis une armure, un mur » jusqu'à ce qu'il pètent un câble. Il pète un plomb le mec, tu le reconnais plus ! T'es là « mais t'es qui toi ?! » et tout ça s'explique par tout ce dont on a discuté mais ...

B : C'est une société hyper violente Amy. (cut)

9.8 Retranscription, « L »

Enseignant, 34 ans

Live, Berchem St.Agathe

Cut* : entretien de plus de deux heures réduite à 51min

L : Encore une fois, c'est systémique.

A : C'est intéressant parce que dans toutes mes discussions autour de ce mémoire, c'est vraiment à chaque fois la remise en cause du système à tous les niveaux, voilà, ici que ce soit pour les profs ou que ce soit pour les jeunes ...

L : Et plus précisément pour tes questions de mémoire ? Sur quelles thématiques ?

A : Donc moi le sujet de mon mémoire c'est les imaginaires du futur des jeunes maroxellois de quartiers pauvres...

L : Quand tu dis « jeune » c'est quelle tranche d'âge ?

A : 12-25

L : 12-25

A : 12-25, oui, c'est vraiment essayer de réfléchir à qu'est-ce qu'ils s'imaginent comme futur, comment ils se projettent dans l'avenir...

L : En tant qu'individus, professionnellement, point de vue famille ?

A : Oui, la totale, et je travaille sur les garçons, et donc, de voir aussi comment la jeunesse maghrébine est impactée dans sa construction identitaire masculine, donc sur son identité de genre, face à toute cette islamophobie ambiante.

L : Donc que sur les garçons ?

A : Oui, que les garçons. Et, euh, voilà, à la base c'était pas ça, à la base c'était juste très général, « c'est quoi être un homme ? » ; « c'est quoi devenir un homme ? » ; et voilà, en

fonction de son bagage culturel, « c'est quoi devenir un homme rifain, qu'est ce que ça veut dire ? » ; « devenir un vrai homme, parce que eux ils ont un terme spécifique, c'est « rajl », « un vrai homme », qu'est-ce que ça veut dire ? Donc c'est vraiment essayer de redéfinir, réfléchir, à qu'est-ce qu'on met sous cette casquette, et après m'est venu en faite, euh, allez on va dire, cette variable de en faite mais ces jeunes doivent se construire en face, à une société qui leur renvoi que « tout ce qu'ils sont, ce qu'ils représentent est une menace. Tu vois ? Donc les jeunes, cette racaille, c'est violent, on doit s'en protéger, de, d'eux en faite. On doit se protéger, bah voilà, au niveau sécuritaire, après les attentats, toutes les mesures qui ont été prises pour contrôler et voilà, ils ont, ils ont vraiment été harcelés aussi ces gosses ! et de dire, « Ok, quelles sont les répercussions en faite, sur leur avenir ? » Parce que certains n'ont en faite connu que ça, n'ont connu que de la violence, et euh, ça joue en faite sur toutes les relations après, sociales, qu'ils ont et qu'ils auront. Tu vois leur rapport au monde, leur rapport aux autres, à cette société qui est soi-disant d'accueil alors qu'ils sont nés ici, que ça fait trois générations qu'ils sont là, ils sont belges. Ok, ils ont la double nationalité pour beaucoup mais, je veux dire, euh, ils sont nés ici, ils ont grandi ici, ils sont belges quoi. Donc c'est sortir de ce truc où les jeunes en faite ne se sentent même pas appartenir à cette nation, tu vois ? Parce que quand tu leur dis, « tu viens d'où ? », ils vont tout de suite te dire le nom du village de leur grands-parents quoi, alors qu'en faite ils y connaissent rien, ils y sont partis trois fois en vacance et voilà. Mais c'est parce que en faite, ils se sentent tellement pas les bienvenus ici et leurs parents et leurs grands-parents leur ont tellement matraqué que « ah, vous êtes pas chez vous ici » que en faite, ça reste. Et donc moi mon but, mon mémoire, c'est vraiment essayer de, fin, d'étudier quoi, ces questions de, « quelle place on veut bien leur accorder ici » et bah, au fil des entretiens, je me rends compte que y'a vraiment cette question de la santé mentale. Ces gosses ils vont pas bien. Ils sont dans des familles où ça va pas et là c'est les anciennes générations, comme tu le disais, les histoires de permis de travail, « on vient ici pour travailler, pour connaître une ascension sociale, pour envoyer de l'argent au pays » tu vois, toutes cette diaspora qui constamment, euh, est saisie pour développer en faite, les terres du Rif qui sont, qui ont été très longtemps abandonnées par le pouvoir central marocain parce qu'il y avait énormément de révolte et d'opposition politique. Donc déjà, au Maroc même, ça va pas du tout entre le Rif et le reste du Maroc, euh, et en même temps, le roi qui a quand même peur que prenne un peu trop de pouvoir et que de nouveau, soit renforcé l'opposition politique déjà préexistante, enfin, donc voilà, ces gens sont vraiment entre pleins de feux ...

L : Donc tu te concentres sur les marocains d'origine ?

A : Ouais, sur les jeunes maroxellois qu'on appelle. Et comment ces jeunes se développent ? Et toute cette violence, qu'est-ce que ça engendre ? Cette islamophobie, qu'est-ce que ça engendre chez eux ? Et quel type de masculinité est-ce qu'ils développent en réponse à ça ?

L : Ok

A : Donc tu vois, on, « on va diaboliser ces jeunes », en disant « ils sont violents, ils sont agressifs », mais, quelque part, est-ce que nous-mêmes, on crée pas des monstres ? Tu vois ? Est-ce qu'on a pas une coresponsabilité en faite ? Dans la façon dont on les traite ? Tu vois, dans ce qui n'est pas forcément mis en place pour eux, dans voilà ...

L : Pour répondre et réagir à tout ça je vais décrire un peu la cadre dans lequel je travaille, aussi le projet de l'école, parce que justement, euh, je travaille dans une école très particulière, euh, donc, je bosse à l'école secondaire ESPK qui est à la chaussée de Gand à Molenbeek. Et donc, la population de l'école est très mixte. Au niveau de la chaussée de Gand on est juste près de la place Sweitzer, donc c'est à la fois...

A : Ca va t'es pas en .plein ***

L : Non, non je suis pas à Osseghem, je suis plutôt, fin même si on est pas très loin. Donc on a une population de Molenbeek, une population de Berchem sainte Agate, on a aussi une population plus faible population de Koekelberg, très peu, mais principalement c'est des gamins de Molenbeek et parfois des gamins qui viennent même d'un peu plus loin mais (cut) c'était des voisins d'Abdel Salam, quand ils ont été, ... Quand les attentats sont passés, ... Qu'il y a eu des descentes dans les quartiers, ... pour le terrorisme et tout ça, euh, ils ont tout vécu !

Ils ont été hyper, « hyper stigmatisés » !

A : Et traumatisés aussi !

L : Et traumatisés, oui !

A : Ah bah oui !

L : Alors pourquoi cette école a été créée à Molenbeek ? On a deux écoles, on a celle-là à la chaussée de Gand, Kareveld et puis l'école sœur à Maritiem. Près de Belgica.

A : Ah oui, j'habitais là moi, à l'époque aussi des attentats (...)

L : Pourquoi plurielle ? Parce que t'as cinq têtes dans le PO. T'as l'asbl de base qui a créé le projet, « école ensemble », tu as la commune de Molenbeek, la commune de Berchem St Agate, tu as l'ULB et la FWB. L'idée, c'est un projet pilote, à la fois, c'est de construire une école à pédagogie active au pluriel dans un milieu populaire et stigmatisé ! C'est pour-ca aussi que l'ULB a des billes, parce qu'ils veulent valoriser aussi la possibilité à ces jeunes d'aller à l'université.

A : Allez c'est bien !

L : Alors c'est un gros projet, très très ambitieux, parce que souvent les écoles à pédagogie active c'est à Uccle, c'est à Etterbeek, c'est à Ixelles, euh, c'est une école élitiste alors qu'en soit, quand tu regardes l'histoires des pédagogies actives, c'est une éducation populaire. Mise à part decroly, qui avait, et peut-être Montessori, c'était euh, des personnes qui ont théorisé les pédagogies actives à un milieu plus bourgeois à la base, Freinet par exemple, c'est une éducation populaire. Pour des gamins qui vivaient dans des montagnes quoi. Donc euh, c'est l'idée. Donc c'est un projet assez ambitieux. Et la présidente du PO, notre école, c'est Catherine Moureaux. C'est la bourgmestre de Molenbeek. (cut) Catherine Moureaux dans les médias, elle parle beaucoup sur la radicalisation, c'est pas innocent qu'elle soit présidente. Si elle est réélue, (cut). L'idée aussi, c'est à demi-mots de lutter contre la radicalisation. Parce que c'est un phénomène qu'on observe aussi. On a aucune formation là-dessus hein ! Mais c'est pour ça que les écoles sont nées aussi.

A : C'est fascinant ça !

L : Dans mon école, j'ai aussi une population assez mixte, c'est plus ou moins égalitaire, filles-garçons. Des gamins de la région, fatalement, trois-quarts sont musulmans. Pas tous marocains. Y'a des turcs, y'a des albanais, des syriens, on a aussi beaucoup de gamins de l'Europe de l'Est, Moldavie, Roumanie, c'est mixte, puis après des gamins belges, sur plusieurs générations, ça ils sont belges, c'est un fait. On a aussi des algériens, malgré tout quand même, du nord de l'Afrique, on en a beaucoup d'origine, parce que, je le dis, parce que, on en parlait à l'instant, ils sont belges mais dans la manière dont ils se comportent ils sont pas belges. Alors un, quand ils le disent. Alors que, en faite, ils sont belges. Car quand je compare avec mon petit frère, enfin mon demi-frère du côté de mon papa qui a 19-20 ans là, plus ou moins l'âge de mes élèves, c'est la même chose. Ils ont les mêmes basquets, les même passe-temps, ils ont les mêmes désirs, ...

A : Capuches (rires), instagram.

L : Mais oui, ils ont les même rêves, mais c'est vrai. C'est, la différence c'est juste l'héritage culturel. Alors c'est vrai que culturellement, ils ne sont peut-être pas totalement belges, alors, il y a une définition de ce que ça veut dire « être belge » ? Est-ce qu'il y a une définition ? C'est quoi culturellement la différence entre un français, un italien, euh, marocain, canadien ? En faite on ne sait pas. Parce que c'est toujours ce que je leur dis aussi, ils aiment beaucoup parler de leurs origines, ils sont parfois très fière de dire « moi je suis arabe » mais en faite, ils ne connaissent pas même la culture arabe. J'ai un de mes collègues qui est professeur de sciences sociales, il écoute beaucoup de podcast sur les études qui se font sur l'Islam, la

culture arabe et les gens qui parlent dans ces podcast sont des gens très éclairés, des érudits, d'origines arabes, qui mettent en avant la culture, qui réfléchissent sur la culture, et généralement les élèves sont très mal à l'aise par rapport à ça parce que en faite, ils se rendent compte, qu'ils ne connaissent pas et ils pèsent leur ignorance. Parce que pour eux c'est parler du maroxellois, du wesh-wesh, drari « ouais monsieur salamaleykoum ». Ca en reste là. Le style, le jeans, les basquets qu'il faut, le ramadan, mais alors c'est très superstitieux. J'ai l'impression parfois de, d'être dans une société comme ça pouvait être ici, catholique des années 50 hyper superstitieux, ça va respecter les dates, les traditions, la façon d'être, d'apparaître, et y'a rien derrière tout ça. Donc même l'héritage spirituel de l'Islam, ils n'y connaissent quedal (cut).

On est dans une population où ils sont stigmatisés, on ne met pas en avant parfois des penseurs d'origine arabe, ou on leur permet pas de réfléchir sur d'où ils viennent et tout ça. Donc pourquoi pas aussi, faire des connivences entre des professeurs de religion islamique ? Pour justement réfléchir (cut). On a beaucoup d'élèves qui vont à l'école islamique sur le côté, soit pour des cours d'arabe, soit pour ce genre de choses, alors, on sait très bien aussi que dans le paysage belge, l'Islam qui est véhiculé n'est pas l'Islam évidemment qui est le plus éclairé. Parce qu'il y a des Islams, comme des catholicismes et ça ils ne le savent pas non plus.

A : C'est ça...

L : Et donc c'est parfois, c'est de l'Islam de bistro.

A : Carrément ! C'est fou quand même ! Comme tu disais le projet de dé-radicalisation, je suis étonnée qu'on n'ait pas encore collaboré avec vous. Tu vois ?

L : Je pense sincèrement que c'est parce que l'école n'est pas au courant. Parce que c'est un projet qui est un peu né comme ça, après je, ... L'école est encore en construction. On ouvre la rhéto que cette année.

A : Ah d'accord, ok.

L : Quand je dis en construction, les briques...

A : Littéralement, oui, je comprends.

L : Je crois que, il y a un message fort aussi, c'est que l'équipe pédagogique, les professeurs, les éducateurs, la directrice de mon école, c'est une femme d'origine marocaine qui s'est émancipée, très européenne, et aussi le sous-directeur. Marocain, très européen, émancipé, qui ont connu la réalité de nos élèves et qui ont eu une rupture avec les traditions familiales. Je trouve que c'est un message fort. Ce qui montre aussi un exemple, que tu peux, être directeur d'école même si t'as des origines marocaines !

A : Hmmm

L : Alors après, je vois une grosse différence entre les filles et les garçons, ça c'est sûr, nous on va se concentrer sur les garçons. Euh, je vois une grosse différence aussi entre les primo-arrivants et ceux qui sont là déjà depuis plusieurs générations. A la limite, je trouve que, je trouve les primo-arrivants beaucoup plus ouverts, motivés et volontaires et beaucoup moins perclus de traditions mal-placées.

A : Mmmm

L : Que les gamins qui sont peut-être déjà à la troisième génération ici en Belgique.

A : C'est là où je me dis « on les a un peu perdus ceux-là (.) »

L : C'est ceux-là qui sont les plus problématiques, enfin, qui nous échappent.

A : Ils n'attendent plus rien de cette société j'ai l'impression.

L : Parce que comme tu dis, ils sont, ils se sentent ni belges, ni ... et à l'école ils vont toujours dire qu'ils sont marocains, qu'ils viennent de là mais je suis certain que quand ils vont au Maroc ils sont belges.

A : Oui, bien sûr, et ils parlent pas bien leur langue non plus ...

L : En fait le problème c'est que ...

A : Ils parlent le Derija, leur dialecte.

L : A la maison ils parlent leur dialecte, ils ne maîtrisent pas l'arabe classique, ils ne maîtrisent pas le français non plus et ils ne maîtrisent pas le néerlandais.

A : Ouais, jte jure (-)

L : Le problème auquel on fait face maintenant c'est qu'en fait, il y a un plafond de verre pour l'instant. Ils vont avoir beaucoup de mal parce que comme ils ne maîtrisent aucune langue de manière euh, on va dire parfaite mais suffisante, ... Le rôle de l'école c'est malgré tout, à la fin de ta rétho tu es censé maîtriser le français ou néerlandais si tu es dans une école néerlandophone. Ici je vais dire le français parce que je suis dans une école francophone, euh, tu dois maîtriser le français pour faire des études, lire le journal, comprendre ce que tu fais comme citoyen. Mais en fait, ils ne savent pas ce que ça veut dire. Ils ne comprennent pas le rôle de citoyen qu'ils vont avoir. Comme ils ne se sentent pas belges, pour eux ça n'a pas de sens. Même un jour d'aller voter pour un gouvernement en Belgique. Parce que en fait, ils s'en fouttent, ils ne se sentent pas concernés non plus, alors nous on commence à avoir beaucoup de ministres qui ont des noms d'origine maghrébine même notamment la toute dernière en date, Hadja Lahbib, élue au ministère des affaires étrangères, euh, bon, c'est pas la première. En Belgique on a quand même une ouverture sur le genre, l'individu, on a des ministres qui sont transgenres, on a le troisième genre aussi, hein, on est M/F/X, on peut

choisir, donc, il y a quand même une certaine ouverture, même si c'est une ouverture douce, parce qu'elle est ... Là on ne la discute pas, pas comme en France où euh, tout ce discute, mais c'est des opportunités mais qui leur échappent totalement. En faite, je pense qu'ils (les jeunes) ne sont même pas au courant qu'il existe en Belgique des ministres qui sont aussi des gamins comme eux.

A : Non, ca en faite, je pense qu'ils en aient conscience et je pense qu'on contraire, ils se disent « eux c'est des vendus, eux c'est des gens pas comme nous, eux c'est une classe élitiste, eux ils comprennent pas nos réalités ou en tout cas, même si ils venaient de nos quartiers, ils n'y sont plus et ils sont décalés donc ils sont plus tout à fait à jour sur ce qui se passe et ce qu'on vit. » Donc quoi qu'il arrive, il y a un fossé en faite. Et quelque part, ils n'ont pas forcément envie peut-être pour certains (jeunes), de s'identifier à ces personnages politiques ?

L : Ils ont du mal, beaucoup de mal, et aussi bah en tant que prof, t'es un rôle-modèle. Donc l'équipe pédagogique est très diversifiée, ils ont des professeurs qui ont des origines marocaines, ou algériennes, ou bon, que sais-je ? Ils ont des profs hommes, femmes, il y a des hétérosexuels, des homosexuels, bon ca c'est des choses que tu ne discutes pas mais bon, tu finis par le ...

A : Non mais tu le vois, c'est dans le champ visuel et donc tu t'habitues quelque part à cette différence, c'est bien.

L : Je trouve que c'est quelque chose de très positif. Pourquoi ? Je trouve que ils doivent d'une manière ou d'une autre toujours s'identifier à quelqu'un. Euh, en partie, en tout cas. Etrangement par exemple, sur les garçons, ils ont une définition de c'est quoi être un homme qui est hyper conservatrice. Déjà ils aiment tous le foot, ils peuvent pas imaginer que tu fasses autre chose sur ton temps libre que du foot.

A : Ou de la boxe

L : Il y a aussi de la boxe c'est vrai mais, souvent ils sont tous très sportifs, donc il a

A : La performance

L : La dimension physique qui est très importante. Tous hein, vraiment ! Il y a quelques exceptions près mais ils sont tous obsédés par le corps.

A : La masse musculaire c'est tendance

L : Ca c'est peut-être aussi une manière plus générale, chez les garçons partout, je reviens à mon petit frère, il a 19 ans mais il commence à être comme un bœuf comme ca,

A : Prendre de la masse comme ils disent (rires)

L : C'est transversal dans la culture. Ayant vécu au Canada et là aussi je l'ai vu au Canada, en Amérique, ...

A : Cette mode des protéines et tout ça ?

L : Et surtout aussi des, bon, il y a ça de manière générale, mais surtout des immigrants. Notamment les asiatiques.

A : Ouais ?

L : Comme les hommes asiatiques ont sont toujours perçus comme petits, gringalets, très féminins, en faite, eux font du sport pour se sur développer, et en faite, être aussi sur le devant de la scène de séduction mais aussi de réussite sociale.

A : Le désir de se dire que c'est possible aussi de se transformer ?

L : Oui, mais donc ça veut dire que c'est un passage euh, obligé, pour avoir une place dans la société blanche.

A : Oui

L : Et, peut-être que du côté des, de nos gamins ici, y'a peut-être ça aussi ? Parce que, ils ont une culture du, aussi, Dans la culture arabe, ils prennent soin d'eux.

A : Mmmm

L : Ils prennent soin du corps.

A : Ouais (-)

L : Quand on réfléchit l'Islam c'est une religion rationnelle.

A : Huhuhhhh

L : Pour éviter toute substance qui altère la raison, on va retrouver (silence).

A : Oui, ça, de prendre soin de soi et de se respecter. Respecter son corps, son intelligence, son intégrité, tout ça, oui, l'Islam euh ...

L : Et tout ça ils ne le savent pas, ils n'ont pas conscience de cette dimension-là.

A : Oui c'est tout le temps « tu peux/tu peux pas » quoi, y'a pas le pourquoi derrière ?

L : Eux c'est l'interdiction. Pas manger ce qui est hallal (x : haram), tu peux pas faire un bisou à ta copine même si c'est, ça en est à des comportements qui sont pas très inclusifs en faite. Après, pour eux, être un garçon c'est, tu vas faire des sous, tu vas avoir un boulot, ils rêvent tous d'avoir une grosse bagnole, tous riches, mais alors il y a un, l'option sciences économiques, il y a un boom.

A : Mmmm

L : Ils rêvent tous de l'argent, ils veulent tous faire ça. Alors aussi ils ont des positions très arrêtées sur la place de la femme. Euh, parfois quand j'entends des choses, ça me met hors de moi.

A : Comme quoi ? Qu'est-ce que tu, qu'est-ce qui te viens ?

L : « La femme est moins capable », « Les femmes de toute façon, elle a beau faire des études, à la maison elle finira par être mariée et avoir des enfants »

A : Ca sert à rien quoi, « pourquoi tu te fatigues ? »

L : Oui. Et « l'homosexualité n'existe pas » ; « En tout cas, pas chez les arabes. »

A : Mmmm

L : Donc y'a du boulot ! Alors après, il y a, ils vont te dire que « oui », certains vont te dire que, après tout, ceux qui sont déjà un petit cran au dessus, vont dire « bah, une fois que la porte est fermée, chez soi, chacun fait ce qu'il veut ». Effectivement, ils sont pas dans, nécessairement, le jugement, mais il y a beaucoup d'insultes ou d'agressions à caractère homophobe. Je voudrais même dire, gynéphobe ? Comment on pourrait dire ca ?

A : Misogyne quoi ?

L : Ouais, ca c'est quand même assez, ca c'est la base. C'est ca qu'il faut déconstruire dans, comment vais-je dire, dans leur éducation.

A : Ouais, et euh, ouais, euh, (-)

L : Alors qu'en soi, je suis pas le rôle modèle du mâle alpha...

A : C'est ca ! (rires) tant mieux ...

L : Je suis d'origine occidentale, bon même si j'ai peut-être des origines du sud ? Je suis blanc, euh, je suis pas baraqué, je suis gay, donc fatalement, c'est pas la personne qu'ils attendent nécessairement non plus devant eux.

A : Mais c'est magnifique parce que tu t'assumes, t'es pas en train de ...

L : Mais ils me respectent tous !

A : Voilà ! Tu t'assumes et c'est ca aussi qui fait ta force quelque part, en tout cas, peut-être à leurs yeux hein, c'est de dire « wah mais en faite, quand même euh, »...

L : C'est plutôt des gamins qui viennent me dire « mais monsieur j'adore vos boucles d'oreille, j'adore vos bagues » !

A : Tu oses !

L : Et c'est pas des filles, hein, c'est des mecs ! Et même qui vont dire deux minutes après ...

A : Parce qu'ils ont peur aussi tu vois ? Peur d'être homosexuel.

L : Je suis hyper inclusif dans la relation, je suis hyper inclusif dans ce que je dis, je fais pas de différence de genre, je mets tout le monde sur le même piédestal. Quand je mets en situation de dire, euh, je prends une fille qui tombe amoureuse de Wassil, je prends Fatima qui tombe amoureuse de Thomas et je mets en situation. Pour ca je suis totalement maniable

en faite. Parce que j'y suis amenée dans mon métier hein, je suis prof de sciences et je passe par le cours d'éducation sexuelle pour poser des questions comme ça.

A : Bien vu ! (rires)

L : Donc voilà, parce que je me suis surtout là rendu compte qu'il y avait ce gros problème, la, bon déjà c'est hyper hétéro normé même la manière dont on doit donner cours donc moi ça moi je refuse. Là je suis pas nécessairement en accord avec ce que le gouvernement nous donne comme guidelines, mais, j'ai adapté, donc j'ai une approche hyper inclusive dans les sexualités.

A : Allez ! Géniale !

L : Je pose beaucoup de question, je réponds à tout, de manière très clinique, euh, je vois que, fatalement dans l'hétérosexualité qui ressort du coup très fort, la connaissance du corps des femmes est aussi bien chez les, par les femmes que par les garçons, c'est le grand néant quoi. Et donc je mets un point d'honneur à déconstruire les idées reçues et aussi de leur faire aussi rendre compte que, cliniquement, médicalement, il y a des choses qui n'existent pas, des choses qui sont très sociales, très culturelles. Le concept de virginité, médicalement, c'est pas des choses qu'on peut prouver. Je vois en tout cas avec des gamines, qui devaient passer des tests de virginité chez des gynéco. Ca c'est *bullshit* ma fille ! Ca n'existe pas ! Mais t'as des garçons qui croient aussi que leur futur femme, ils doivent bien y aller pour la faire saigner la première fois. Pour être sûre qu'elle est bien, ah ah oui, mais ça mon gars si tu, je ne te souhaite pas d'avoir une femme si tu penses ce genre de choses !

A : (silence)

L : Donc la position de l'homme, c'est ça.

A : Oui, d'être un mâle dominant en faite ?

L : Et violent !

A : Voilà c'est ça ...

L : Parce qu'il y a beaucoup de violence verbale, dans le langage qu'ils emploient. Le seuil de politesse, bah j'emploie pas des gros mots dans mon langage. Je vais très rarement dire un « merde », « ta gueule » ...

A : T'es quelqu'un d'élégant donc t'essayes de garder une-, garder le niveau quoi, montrer l'exemple ...

L : Y'a certains moment en faite, je veux qu'ils m'écoutent, je dois me mettre à leur niveau de langage, parce que j'ai remarqué, dans l'injonction du professeur, si je le fais de manière tout à fait civile, cordiale, ça ne marche pas.

A : Ca ne marche pas ?

L : Ils n'écoutent pas ! Par contre, tu vas lui dire « maintenant mon gars tu me fais chier, tu vas fermer ta gueule et tu m'écoutes » il va se mettre droit sur sa chaise !

A : C'est triste parce que tu vois

L : Ca veut dire qu'à la maison c'est comme ça (.)

A : Y'a que la violence qui marche parce que c'est ce qu'ils connaissent et c'est terrible parce que nous on veut pas être dans cette posture

L : C'est ça que je ne laisse plus rien passer en classe. Dès que j'entends un mot de travers

A : Ca c'est des démonstrations de virilité hein ? « C'est qui le plus fort »

L : Et parfois aussi chez les filles hein,

A : Qui demandent ça ?

L : Ca marchera pas les gars, je leur dis, « si vous faites le tiers, et même pas le tiers de ce que vous faites en classe dans la vie réelle, en dehors de l'école, mais vous allez vous retrouver mis sur le côté. » et c'est justement ça, qu'on doit essayer de combattre ensemble. Et j'ai été très clair avec eux hein, la société dans laquelle on vit est très inégalitaire ! (Problème technique pour la suite de l'audio, l'enregistreur a commencé à être défectueux 29-51min, enregistrement perdu, son brouillé)

9.9 Retranscription, « N »

Etudiant, 19 ans

00 :21 :09 sur zoom

N : Et toi tu fais quelle type d'études ? Je peux te tutoyer ?

A : Oui bien sûr, moi je fais, je suis en master de spécialisation en études de genre. Avant ça j'ai fait un master en sciences du travail à l'ULB et ici c'est une spécialisation que je fais à l'UCL.

N : C'est un autre parcours ...

A : Ouais mais rien à voir, avant ça encore j'avais fait un bachelier en commerce donc moi j'ai vraiment zigzagué parce que justement quand j'étais toute jeune, quand j'avais ton âge, j'osais pas m'inscrire à l'université. Donc je me suis dit « je vais juste faire petit bachelier » et puis j'ai fait deux passerelles, et puis deux masters, je me suis dit « wah, j'aurais dû faire une thèse » (rires). Donc voilà, j'admire les jeunes qui vont tout de suite à l'université.

N : C'était déjà inscrit dans la famille entre guillemets donc, pour moi, enfin non, pour la famille c'était normal. J'ai eu une petite pression à ce niveau là, je me suis dit « la suite de

mon parcours ca doit être l'université, ca peut pas être autres chose ». Donc j'ai été, je me suis inscrit, je ne connaissais pas vraiment les études de droit. Juste ma maman qui a fait des études de droit justement à Saint Louis mais à part ca, je ne me suis pas renseigné. Je me suis dit « bon, je connais pas, j'ai pas d'autre idée, autant se lancer directement ».

A : Super, bravo, on est déjà dans la thématique de mon mémoire là parce que comme je t'avais dit, je travaille sur les imaginaires du futur des jeunes, des quartiers populaires, et plus spécifiquement maintenant je me concentre sur les maroxellois, et donc je travaille sur les masculinités aussi en parallèle mais dans un premier temps c'est vraiment te demander comment tu t'imagines le futur ?

N : Le futur ? C'est dur de se projeter. Niveau statut ? Enfin, à quel niveau ?

A : A tous les niveaux mais tu commences par celui qui ...

N : Sincèrement pour moi, déjà réussir mes études, avoir un master en main. Travailler, trouver un travail. Fonder une petite famille. Voilà, avoir sa petite famille, travailler, faire mon petit sport à côté, et en même temps la religion aussi c'est important, continuer d'évoluer à ce niveau là aussi. Essayer de plus m'intéresser à ca, aussi me diriger vers des centres qui me permettent de me cultiver aussi. C'est vraiment une petite vie basique.

A : Et tu as confiance en tes capacités à construire ca et t'offrir ca ?

N : Je dirais que j'ai pris du temps à avoir confiance en moi à ce niveau là, parce que quand on est en secondaire parfois c'est compliqué avec les profs, avec les résultats que parfois on peut obtenir parce que j'ai quand même été dans des écoles qui étaient assez exigeantes et parfois j'avais pas trop confiance en moi mais je me suis construit petit à petit et je me dis qu'être à l'université, j'ai quand même fait un bon petit parcours sincèrement. Et me dire que d'être à l'université en droit et avoir quand même des résultats positifs, je me dis que « je suis capable ».

A : Et en plus t'as rien doublé toi, t'as fait une ligne droite !

N : En faite j'ai raté ma troisième secondaire ☹

A : Mais t'as 19 ans, t'es déjà à l'université !

N : Normalement je devrais avoir 18 ans, normalement ... en 1ere.

A : Waw, écoute moi je travaille avec des jeunes ils ont 25 ans, ils sont encore en cinquième

N : C'est possible...

A : Ca me fait plaisir !

N : Chacun sont rythme et après ca veut rien dire 25 ans, 19 ans, ils peuvent mieux réussir que moi comme je peux mieux réussir que eux, donc voilà, moi j'ai eu un peu du mal parce que j'étais dans une école élitiste, Collège Saint-Pierre d'Uccle, et ils m'ont un peu cassé, niveau

confiance en moi, construction j'étais encore jeune, j'étais vraiment un enfant très sensible, donc j'ai vraiment eu du mal à rester dans cette école. Me rendre tous les matins dans cette école mais une fois que j'ai changé d'école, j'ai été au Sacré Cœur de Linthout, ma formation s'est très bien passée. J'ai fait une ligne droite, donc 4^{ème}, 5^{ème}, 6^{ème} j'ai eu une bonne formation, j'ai eu des cours assez soutenus et j'ai eu mon CESS là-bas l'année dernière donc euh, je suis rentré à l'université cette année en droit.

A : Félicitations !

N : Je me dis qu'en soit, tout le monde est capable hein ! Suffit juste de s'en donner les moyens, de travailler, on peut toujours faire mieux tu vois ?

A : Ok, super, merci, il y a autre chose que tu veux rajouter par rapport à ton intégration à l'université peut-être ? Comment tu te sens là-bas ?

N : Je dirais qu'au début c'était un peu compliqué parce que c'est un autre monde que les secondaires. J'ai eu du mal un peu à, enfin, je connaissais déjà quelques personnes donc ça m'a aidé à, c'était positif. Mais c'est vrai que c'est vraiment un autre monde et personne n'est derrière toi pour te dire « étudie ; remet tes travaux » donc c'était question d'être responsable. Et j'ai quand même réussi à bien remettre mes travaux, signer aucun examen donc à ce niveau là ça va, je me suis quand même bien intégré. Et aussi les gens autour de toi c'est une aide précieuse. Demander de l'aide, avoir des amis, enfin voilà ...

A : Super, merci ! Et alors j'ai une deuxième partie euh, pour mon mémoire, c'est plutôt sur les questions de racisme, de discriminations et plus précisément d'islamophobie. Donc en faite, j'essaye de voir « quel est » et « quel à été » et « quel sera » l'impact de l'islamophobie sur les jeunes maroxellois. Donc dans leur construction, ici je vois que t'es un garçon confiant, que ça se passe bien pour toi, mais y'en a d'autres pour qui peut-être ça se passe un peu moins bien et donc j'essaye de comprendre aussi à quel point ça vous influence dans votre parcours et dans les choix que vous faites. C'est pour ça, par exemple que je te dis que je suis hyper fière de toi, que t'as osé t'inscrire à l'université parce qu'il y a plein de jeunes, qui sont tellement brisés comme tu l'as dit plus tôt, que jamais de la vie, ils oseront ou même ils penseront à avoir une place dans ces milieux. Donc voilà, je t'en prie la parole est à toi ...

N : Pour la question de l'université moi c'est mes parents qui m'ont quand même donné de la confiance à ce niveau là et je les ai vu, ils ont quand même fait un parcours remarquable. En droit et en sciences politiques, c'est ça aussi qui m'a aidé, je me suis dit que j'avais moi aussi toutes les clés en main pour réussir à l'université. Même si je suis marocain ou indien, peu importe. Niveau islamophobie (cut) au fait depuis que je suis petit, j'ai jamais eu trop, j'ai jamais trop été confronté à ça. J'ai jamais eu, j'ai jamais été discriminé donc voilà. Aussi bien

en secondaire qu'à l'université j'ai jamais eu de problème. J'ai toujours été bien intégré même quand j'étais dans ma première école (X) j'allais dans des familles quand même, allez, assez riche comme ça, des grandes maisons, ils étaient vraiment intéressés par euh, l'Islam. Ils voyaient que j'étais pas comme dans les médias etc, et donc ils aimaient bien, que j'apporte une image positive quand je discutais avec eux. Donc c'était plus positif qu'autre chose. Il y avait un choc culturel mais positif.

A : Hmdl, y'en a où ça se passe bien quand même (rires) c'est chouette, je suis contente, vraiment !

N : Je sais y'a des problèmes, y'a des gros soucis, on va pas négliger ça mais moi j'ai pas eu de soucis, vraiment, pour moi c'est pas un obstacle.

A : Et par exemple la fait que y'ait eu vraiment un matraquage à l'endroit de la communauté musulmane dans les médias, est-ce que ça t'as affecté d'une quelconque façon ?

N : Oui je trouve ça petit d'esprit de toujours rejeter la faute sur les musulmans et pas essayer de comprendre aussi la religion ou le peuple. Je trouve ça dommage mais après cinq ans ou dix ans, ils arrivent quand même à comprendre que la réalité des choses et il y a beaucoup de personnes à l'heure actuelle qui commencent à voir que les musulmans etc c'est rien à voir. Ce sont des bonnes personnes, ce sont des être humains et ils commencent à le voir. Après il y a le racisme autours de nous, et surtout avec les réseaux sociaux, les personnes se lâchent, c'est vrai. J'ai pas trop d'avis à ce niveau là. Sincèrement ça a toujours été euh, quelque chose de naturel. Il y a toujours eu du racisme, j'ai toujours grandi avec mais j'ai jamais eu de problème. J'ai toujours essayé de grandir et que ça soit plus un point positif qu'un poids.

A : Et quand tu dis positif tu peux m'expliquer ?

N : Essayer de, bah, si tu rencontres une personne raciste, de discuter avec elle, de lui montrer certaines choses, avoir une petite discussion même si t'as que 5-10min, il est toujours possible d'expliquer les choses. Qu'on n'est pas tous comme ça etc. Il va se faire une image.

A : J'entends que t'es hyper positif, c'est chouette, du coup je me dis « allez, garde ça, le jeune il a de l'espoir »

N : Pourquoi y'en a beaucoup qui pensent autrement ? Je serais curieux de le savoir, vraiment

A : Bah y'en a beaucoup, bah toi ça va, tu m'as l'air serein, bien dans ta peau, enfin, ça a l'air d'aller mais nan, y'en a d'autres qui bah du coup qui n'ont pas une bonne trajectoire scolaire tu vois ? Qui galèrent et puis qui après sont marginalisés et qui n'arrivent pas à juste rentrer dans le système tu vois ? Trouver un job, sans diplôme, et puis avoir accès au logement, puis avoir accès éventuellement au mariage, ça c'est compliqué lorsqu'ils n'ont pas de ressources, bah, y'a personne qui veut se marier avec eux, et donc c'est un cercle vicieux et par rapport à

l'islamophobie eux, ils disent vraiment en souffrir en faite. Parce qu'ils sont discriminés à l'embauche et que ça les bloque donc dans toutes les autres sphères de vie.

N : Parce que y'a rien qui suit ?

A : Voilà.

N : Les étapes n'ont pas été validées...

A : Et après ça traîne tu vois ? Dans la durée, c'est des années et des années et en faite ils n'arrivent jamais à ou rarement en tout cas à rattraper le coche quoi. Et c'est vraiment ça aussi sur quoi je travaille, moi je travaille dans les écoles et j'essaye de motiver les jeunes pour qu'ils prennent confiance en eux, qu'ils se construisent, qu'ils continuent leurs études et qu'ils passent les paliers, comme une sorte de rituel et on essaye de leur faire comprendre à quel point l'école et les diplômes c'est quand même important. Même si après beaucoup sont un peu désillusionnés par la suite quand ils se rendent compte que finalement leur diplôme n'a pas tant de valeur que ça sur le marché ou qu'il n'est pas vu de la même manière en fonction des couleurs et des ethnies et tout ça mais au moins on va se dire « c'est une sécurité », tu vois ?

N : Non, c'est sûr.

A : Mais après il faut aussi être courageux, intelligent, et pas lâcher l'affaire quoi pour se dire « je fais au minimum un bachelier, trois ans, quand même » à vingt ans ça a l'air très long et quand on est plus âgé on se dit « trois ans c'est rien » à l'échelle d'une vie, tu vois ?

N : Ça passe vite hein !

A : A l'échelle d'une vie on se dit « c'est l'un des meilleurs investissements quand on est jeune » et surtout en début de parcours professionnel si tu penses à une carrière. C'est pour ça que je fais ce travail sur l'imaginaires des jeunes, c'est comment est-ce qu'ils s'imaginent plus tard ? Où est-ce qu'ils veulent aller ? Est-ce qu'ils ont une vision ? Est-ce qu'il savent aussi, les étapes nécessaires à arriver à concrétiser ce projet ? Tu vois ? Y'en a pleins qui me disent « Je veux être riche » ok, mais comment est-ce qu'on devient riche ? Et donc on discute un peu ensemble, ... Mais ici droit, tiens je ne t'ai pas demandé ce que tu comptes faire après tes études de droit ?

N : Euh, après mes études de droit ? Je sais pas encore exactement, juriste ou bien travailler dans, je sais pas encore. Pourquoi pas avoir un business à côté ? Je sais pas, quelque chose qui me passionne, et voilà.

A : Ok, et toi ta motivation principale à t'inscrire à droit c'était quoi ?

N : Je n'avais aucune motivation.

A : Welou ? (Rien)

N : Je voulais juste faire des études.

A : Faire plaisir à maman ? (Rires)

N : Je me suis dit « je vais faire des études » mais euh, là ça sera enregistré la vidéo ? D'autres personnes vont entendre ?

A : Juste ma promotrice, c'est tout mais je vais pas, voilà, je vais rien en faire.

N : En faite, y'a quelque chose aussi qui m'a motivé à poursuivre mes études, c'est, j'ai rencontré une personne, euh, une fille, donc euh, ça m'a aussi motivé à travailler avec elle...

A : Ok...

N : A s'en sortir, pour après avoir des projets avec elle, sérieux, c'est ça aussi qui m'aide, à rester, à être toujours là à l'heure actuelle parce qu'il y en a beaucoup qui ont arrêté. C'est aussi comme je disais « quand on rencontre des personnes ça peut être positif » ...

A : C'est ton drive ... Ok, c'est génial, ça me permet d'embrayer. Parce que je t'avais dit que je travaillais sur les masculinités et du coup j'ai une question pour toi : « c'est quoi pour toi, à tes yeux, être un homme ? ».

N : être un homme ? Envers qui ? Envers une femme ou ?

A : Normal, comme la première question, c'est une question ouverte, comme tu la comprends ...

N : Etre une homme, être un homme ?

A : Ou devenir un homme ? Va y ...

N : Devenir un homme c'est déjà avoir quelque chose en main, une sécurité, avoir de l'argent de côté, avoir un diplôme, et pouvoir construire quelque chose par la suite. Avec une femme, se marier avec elle, et pouvoir l'aider, enfin, assumer, être responsable et par la suite avoir des enfants avec elle. Fonder une famille, et toujours être présent en faite. A chaque étape. L'école, après le mariage, après des enfants. Pour moi c'est important. Comme je disais, des enfants, ensuite la construction des enfants, pour moi c'est ça être un homme. Qu'il soit vraiment présent pour sa femme et ses enfants. Pour moi c'est vraiment important. Parce que y'en a beaucoup maintenant, des hommes qui sont plus là en faite, quand on cherche autours, y'a plus de pères de famille. La mère elle doit tout faire, assumer quatre enfants, cinq enfants, parfois six enfants, toute seule et quand on demande il est où le père et bien « il est parti, il a fui ». Pour moi ça c'est l'inverse d'être un homme. Bien se comporter avec la femme justement, ça aussi c'est être un homme.

A : Merci ! Et ça va de répondre à ces questions ? Ça ne te met pas trop mal à l'aise ?

N : Nan, j'espère que je n'ai pas été trop loin dans mes réponses ?

A : Non, pas du tout.

N : Ca ne dérange pas ?

A : Non, pas du tout, merci beaucoup, voilà c'est tout, je ne vais pas te prendre plus de ton temps, j'ai fait le tour en tout cas de ce que je voulais aborder avec toi et merci mille fois d'avoir accepté.

N : J'espère que ca peut t'aider dans tes démarches...

A : Carrément, de dingue ! Merci beaucoup et alors si tu veux, si t'es intéressé je te transfère ma recherche vu que j'ai ton mail, ca va tomber vers septembre inshaAllah

N : InshaAllah

A : Courage pour tes examens !

N : Ca sera côté c'est ca ?

A : Oui, ca compte pour 15 crédits.

N : 15 crédits quand même !

A : Oui, en master tu dois faire une recherche, c'est comme un TFE tu vois ? C'est un TFE mais en plus costaud.

N : Ok, bah j'espère que ca ira inshaAllah et que ca aura donné une plus value au projet.

A : Merci beaucoup, merci, bon courage pour tes examens. (Cut)

9.10 Retranscription « P »

Educateur spécialisé,

35 :19 :07 sur zoom

P : (cut) Le futur qu'ils voient, il est très lié au communautaire. C'est à dire qu'ils misent sur le communautaire, la communauté et son développement. (cut) Les garçons misent sur la communauté je pense, pour certains et puis pour d'autres, je vais être très optimiste et moi même je suis agréablement surpris, en accompagnant des jeunes de quartiers populaires de Molenbeek par exemple, même si ils ont grandi à Molenbeek, même si ils ont vécu-grandi-étudié, tout fait à Molenbeek, au sein de leur communauté et bien ils ont quand même une certaine ouverture d'esprit. Ils sont pour certains, je pense même, et ca c'est un point positif que je rencontre, ils sont partants, ils sont prenants pour faire des études universitaires, pour découvrir d'autres communautés et avancer dans la vie. (cut) Dans mes jeunes à Molenbeek, il faut savoir qu'à un moment il y a eu une vague d'immigration qui est venue de, de marocains, venant d'Espagne et d'Italie, beaucoup à Bruxelles, et parmi eux en faite, ces gens là sont là maintenant depuis la crise qu'il y a eu donc un peu moins de 10 ans. Les enfants

sont venus, sont scolarisés, ils ont appris le français, c'est des jeunes qui ont un parcours, ils parlent espagnol ou italien, ils sont venus ici, ils se sont intégrés à Bruxelles, ils parlent français aujourd'hui donc c'est des potentiels, ils sont assurément dans une projection d'avenir beaucoup plus, meilleur. (Cut)

P : Dans notre école, souvent tu vas avoir des élèves ou un jeune qui à la troisième va avoir encore un esprit fermé. (Cut) Les profs chez nous de la première à la troisième secondaire sont des profs bah tu sais, niveau inférieur, du degré inférieur. Pour la plupart chez nous souvent, ces profs là sont d'origine maghrébine ou même pas, c'est pas ça le plus important, c'est que voilà, c'est des personnes, d'un certain niveau mais quand les élèves arrivent chez nous en 4-5-6^{ème} du supérieur, ils ont des profs qui sont universitaires. Par exemple chez nous à l'école, le degré supérieur c'est pour la plupart de belgo-belges, universitaires, qui pour la plupart viennent de l'ULB donc ils ont un esprit très ouvert et donc les élèves voient qu'ils sont des profs qui sont derrière eux, qui sont bienveillants et donc leurs esprits s'ouvrent d'office par rapport à ça et ils les aident en plus pour les projections d'avenir. Nous on fait des journées découvertes des métiers avec mes collègues et on les aide à rencontrer des professionnels. Et ces profs là ils sont géniaux parce que comme ils viennent de l'ULB, ils ramènent tous leurs amis qui sont des professionnels de différents métiers et on organise la journée des métiers. Donc ils rencontrent des architectes, des médecins, toute une série de personnes, et ce qui fait que ça les aide aussi. Et ça c'est très important aussi, je pense que le milieu scolaire, pour la projection des jeunes des quartiers populaires, c'est très important de miser sur l'éducation, sur l'école quoi, sur le fait qu'on a des jeunes dans un bâtiment plus de trente heures par semaine. Assurément si on fait un bon travail éducatif, on les aide à une meilleure projection d'avenir à Bruxelles ou ailleurs.

A : Au début t'avais parlé de l'origine des professeurs, tu disais que dans les degrés ...

P : Oui, chez nous, mais je pense pas que ce soit propre à toutes les écoles, chez nous, en tout cas il y a une plus grande mixité. Le taux des professeurs d'origine maghrébine est plus grand dans le degré inférieur que dans le degré supérieur. Ça c'est très concret, maintenant je sais pas si c'est un phénomène large, et qui est récurrent dans les écoles. Mais ce qui est sûr et ce qui est plus important je pense à retenir c'est que les professeurs de ce cycle là de la première à la troisième secondaire sont encore dans l'accompagnement tu vois, les étudiants viennent du primaire, ils sont encore beaucoup dans l'accompagnement, ils les maternent un petit peu. Quand ils arrivent en quatrième, par exemple je travaille avec eux quand ils sont en quatrième, ils ont des professeurs et des éducateurs qui sont déjà plus dans, voilà, « on vous

laisse gérer, on vous laisse être plus indépendants » ; « on va pas appeler vos parents parce que vous être absents une après-midi ». (Cut)

A : Comme je te disais je travaille plus sur les garçons là dans le cadre de mon mémoire. Je ne sais pas si pour toi les questions 3-4 sont pertinentes ? Dans le sens, quel impact penses-tu que le racisme et l'islamophobie aient sur ta trajectoire de vie ? Est-ce que tu as un avis là-dessus ? Est-ce que tu vois que les jeunes en souffrent depuis les attentats, est-ce qu'ils parlent de ça ? De leur souffrance par rapport à ce harcèlement médiatique ou pas ?

P : Non, ils n'en parlent pas beaucoup. Maintenant, je pense qu'ils ont développé une forme de discrétion par rapport à ça. Si ils voient que moi par exemple, je vais commencer à en parler, que je vois des réflexions émerger ou des points de vue. Sinon, directement, je pense qu'ils ont au fur à mesure du temps, et de l'expérience de leurs parents, c'est comme nous d'ailleurs en parallèle avec moi ou quand j'étais plus jeune, les autres ou des amis à moi, les parents disaient « non, non, fait pas de bruit. Même si t'as subi du racisme, reste calme, fait pas de foin. On va pas agiter le truc, on n'a pas besoin de problèmes. » Et je pense que les jeunes, ils ont un peu développé la même chose en mode, par exemple le racisme médiatique, voilà, c'est bon (.) Un Eric Zemmour euh, ou d'autres, ils passent au dessus, ils savent que voilà, ils n'en prennent pas compte. En tout cas, c'est le retours que moi j'ai des jeunes que j'ai et tu dois savoir que moi je suis dans une école générale à Molenbeek, donc tu vois, il y a déjà eu un filtre, j'ai les élèves déjà un peu plus sérieux, plus carrés que j'accompagne. Moi j'accompagne les élèves en 4^{ème}. Donc moi les élèves de professionnel et autre, très honnêtement moi je suis optimiste et mon avis c'est que ça les impacte pas directement pour la plupart et ceux que ça impacte, et que là pour moi il y a un risque, ceux que ça impacte et qui ont créé une carapace, y'en a qui en parlent entre eux et en famille et par contre il y en a d'autres qui prennent ça et là on rentre pour moi dans le terreau parfait et adéquat du radicalisme à des jeunes qui voilà ; l'islamophobie récurrente ; le racisme récurrent, c'est le terreau adéquat pour les personnes qui radicalisent les jeunes. Malheureusement. Mais ça reste très faible. Mais y'en a. Moi j'ai déjà eu des élèves qui sont très silencieux et dès que t'aborde le sujet, du racisme ou de l'islamophobie, tu vois qu'il y a une euh, même les plus gentils et les plus calmes ! Tu vois que là c'est bon, c'est les tripes qui parlent et ça monte très vite en tension, tu le ressens en tout cas, la manière dont il en parle, c'est, y'a une blessure quoi. Sinon, la plupart des garçons sont ... ça c'est pour les jeunes que j'accompagne en milieu scolaire. Par contre j'ai d'autres jeunes que j'accompagne dans le décrochage scolaire, et ça c'est plutôt des jeunes qu'on voit traîner dans des quartiers à Molenbeek, des groupes de jeunes qu'on voit traîner, eux par contre, euh, leur projection de vie, elle est à côté de la

plaque, eux ils sont dans le business, le monde des réseaux sociaux, le bling-bling, l'argent à tout prix, beaucoup de jeunes maintenant font de l'argent, à tout prix. J'ai rencontré beaucoup de jeunes qui sont prêt à tout pour ramasser beaucoup d'argent même si leur objectif final ce n'est pas de faire ça toute leur vie. Ils en sont conscient et donc ils font ça de manière très intelligente.

A : Ramasser un capital pour après lancer quelque chose de plus sérieux c'est ça ? (Cut)

9.11 Retranscription, « D »

Etudiant, 25 ans

01 :04 :44.02 + 00 :54 :29

Live, Bruxelles-Ville

(Cut : expérience de confrontation avec la police douanière) Le jeune me raconte sa peur des représentants des forces de l'ordre à travers plusieurs abus de violences policières. (En réponse à la question « Comment est-ce que tu t'imagines le futur en tant que jeune, issus des quartiers populaires, et garçon racisé, vivant à Bruxelles ? »

D : (...) Je me suis rendu compte qu'en Belgique, les policiers peuvent être aussi violent que dans les films qu'on voit à Hollywood. Ils poussent les gens à bout, jusqu'au suicide. (cut) En plus, je suis musulman, j'avais vraiment un coran dans mon sac, et j'ai toujours un tesbih (chapelet) dans la poche. J'ai même un tapis de prière avec une kaaba (cube sacré) au milieu. Pour eux je suis un terroriste, un extrémiste, un radical.

A : Alors que quand on te voit, t'es hyper cool, t'as un style hipster.

D : Mais j'ai tous les symboles du musulman. J'ai même une barbe. C'est vrai j'ai un look hipster mais à la base, cette barbe était islamique. « A la base », après je voulais l'enlever je l'ai raccourcie le plus possible et je me souviens qu'une fille m'avait dit qu'elle trouvait ça pas beau du coup, bah, après je me suis regardé dans la glace et je me suis dit « c'est vrai, elle a raison. » Ca me va mieux, ça me donne un côté plus viril peut être ? Du coup j'aime bien ma barbe mais je l'ai taillé. Et du coup je la garde.

A : Elle fait partie de toi ?

D : Maintenant si on me l'enlève ? Il y a une loi par exemple, comme en Chine où c'est interdit de porter la barbe. Tu peux pas porter une barbe si t'es musulman. Les femmes ne peuvent pas porter le voile et les hommes ne peuvent pas porter la barbe. Pour moi si en France ou en Belgique on passe à un régime totalitaire comme la Chine moi je trouverais ça

mais comme une atteinte à ma personne. Pas parce que je suis musulman mais parce que j'aime bien ma barbe. Après je peux l'enlever hein, y'a pas de souci mais j'y tiens symboliquement. L'avenir que je vois en Belgique en France et partout en Occident, moi je te le dis direct, l'avenir de l'Europe c'est la Chine. Pour moi c'est la Chine. Elle est devenue l'exemple à suivre pour les occidentaux. C'est mon point de vue.

A : Développe...

D : Il y a quelques années c'était les Etats-Unis qui étaient l'exemple à suivre. Les Etats-Unis avaient toujours 30 ans d'avance sur les européens, c'est eux qui donnaient le cap sur la manière de s'habiller, sur la nourriture, les tendances, toute la culture, les films, etc. Et aujourd'hui si tu veux, les Etats-Unis ils ont perdu leur influence, leur hégémonie est complètement naze. Ils sont affaiblis, ils sont toujours leader mais c'est des leaders faibles. Ils sont en phase d'extinction.

A : En déclin ?

D : En déclin, ils sont fort, mais en déclin. Il y a pleins de cultures aujourd'hui qui prennent le dessus, y'a pas que la Chine, y'a l'Inde, même le monde musulman, Dubaï ça devient le hyper-tendance.

A : Une plaque tournante ?

D : Les gens sont influencés par plein de cultures différentes et la politique chinoise on la néglige parce qu'on pense que ... Eux ils sont pas dans la propagande comme les américains, mais eux ils sont dans la propagande économique. Aujourd'hui tu t'habilles chinois, on consomme chinois, tout est chinois, les gens ne se rendent pas compte. Ton gsm est chinois, tes habits sont chinois, et donc les choses sont en train de s'inverser, les Etats-Unis sont en train d'influencer les européens mais ... Et les chinois c'est un régime hyper libéral sous une apparence communiste qui est juste culturelle mais c'est une économie libérale, hyper consommatrice, c'est l'hyper consommation, l'hyperproduction.

A : Et par rapport aux musulmans, tu dis ? L'exemple des rohingyas ?

D : Comment ils traitent les musulmans en Chine ? C'est par la violence, c'est par les restrictions, c'est par l'intimidation, c'est par l'humiliation, c'est par les camps de travail ! La torture, les tueries, les massacres. Et le pire c'est que, je vais prendre l'exemple de la France qui se montre plus que la Belgique. La Belgique fait tout en ?

A : Stoemeling ?

D : Vraiment ! Tu ne sais pas ce qu'il se passe, c'est toujours dans les coulisses, et après ils t'annoncent qu'ils ont fait un accord avec les chinois, mais les français eux, sont plus dans l'apparence donc ils montrent ce qu'ils font. Macron quand il va visiter un pays, ils aiment

bien montrer, Macron par exemple, il va Chine et il s'inspire du modèle chinois. Il prend leur technologie et il dit clairement que leur façon de faire, ce n'est pas la meilleure mais c'est une façon de faire. Et la preuve, j'ai un exemple magnifique et triste, c'est l'exemple de Nice. Les attentats à Nice sur la promenade des anglais, y'avait un camion qui avait renversé plein de touristes, ça a été un symbole pour les français de terrorisme musulman, islamique. A part les attentats de Charlie, y'a eu les attentats à Nice. QU'est-ce qu'ils ont fait à Nice ? Ils ont installé des caméras de surveillance pour surveiller en détail les citoyens et protéger les citoyens de futurs attentats. Quel est le modèle qu'ils ont suivi ? C'est le modèle chinois. Avec des caméras à reconnaissance faciale. C'est des caméras avec intelligence artificielle qui reconnaissent à partir des traits du visage, ils peuvent identifier une personne, de A à Z. Son nom, son prénom, son adresse, sa situation matrimoniale, sa situation bancaire, tout ! Et j'avais vu un reportage justement sur ce projet de Nice, et t'avis le maire de Nice qui disait que, enfin la journaliste disait que c'était illégal, que la caméra avec intelligence artificielle c'est un outil qui n'est pas encore autorisé en Europe. C'est un outil qui doit encore être discuté, voté, etc. Et le maire a dit « Oui, on sait que c'est interdit mais nous ce qu'on fait c'est un projet pilote » c'est-à-dire, académique.

A : C'est un test pour la France quoi ?

D : C'est clair ! On fait une vraie manipulation à échelle réelle, rien qu'à Nice et après on va en déduire si c'est bien.

A : A exporter au reste de la France ?

D : Voilà ! Et dans le documentaire, ils ont voyagé un peu partout. Ça se fait aussi en Espagne, à Barcelone, dans toutes les grandes villes. Et c'est les israéliens qui ont la technologie la plus développée aujourd'hui. C'est eux qui mettent en place les projets pilotes mais sinon c'est la Chine qui elle, l'applique à échelle réelle.

A : C'est elle qui l'a développé ?

D : Sur tout le territoire, et il y a six cent millions de caméras à reconnaissance faciale, comme il y a un milliard et demi d'habitants, ça fait une caméra pour deux personnes. Donc même si tu traverses un passage piéton au rouge tu es filmé et tu reçois une amende. Tout ce que je dis tu savais quand même ?!

A : Non, pas du tout.

(Cut : suite du discours géopolitique complotiste)

D : Moi en tant que musulman bruxellois j'ai été très impliqué dans les mouvements associatifs, très pro-palestinien etc. Et quand tu vois le silence, c'est un silence meurtrier. Le fait qu'on ne dise rien, qu'on laisse faire un état criminel de cette façon et qu'en plus on

organise l'Eurovision là-bas ou qu'on fasse la promotion de ce pays sans prendre en compte, sans se poser de questions, à la limite, si même on pouvait rien faire physiquement pour les aider, au moins symboliquement dénoncer. Et Israël applique tout ça. Ils sont en train d'installer partout des caméras à reconnaissance faciale.

A : Donc pour toi ça arrive ici ?

D : Mais bien sure !

(cut : suite du discours géopolitique complotiste)

D : Moi je crains que ce qu'on a fait aux juifs il y a cinquante ans, voir septante ans, on pourrait, j'ai pas dit « on va le faire » mais, on pourrait le refaire vis-à-vis des musulmans, ici.

A : Tu veux dire que si il y a toutes les bonnes conditions à ... Ca se mettrait en place ?

D : Oui, ça se mettrait en place ! Parce que l'ambiance est tellement islamophobe que les gens, limite ça les dérangerait pas d'être protégés. Ils se disent « on les met dans des camps de travail comme en Chine pur se protéger parce qu'ils sont dangereux finalement. » ; « Ils sont menaçants » ; « Ils ont un projet politique » ; « Ils veulent imposer leur charia, leur islam, etc. »

A : Tous les ingrédients sont là pour toi ?

D : Tous les ingrédients sont là. En faite, il manque plus que le chef d'orchestre. Celui qui va assumer et dire « moi, je vais le faire ». Pour moi, tous les ingrédients sont là et donc c'est pour ça que moi, mon avenir ici en Europe je te dis la vérité, je ne le vois pas en Europe. Moi, mon futur je le vois hors d'Europe dans un pays hors occidental, pas au Canada, pas aux Etats-Unis, pas en Australie, pas en Nouvelle-Zélande, mais ça peut être n'importe où mais pas en Europe ni en Occident ! Parce que tu vas dans des pays non-occidentaux, y'a pas cette islamophobie. Elle est là, elle est présente parce que les médias alimentent ça dans le monde entier, on est d'accord mais ça n'atteins pas le niveau français, belge. Je ne peux pas parler pour les espagnols, les anglais ...

A : Ca c'est en lien avec les colonies non ?

D : Ouais, peut-être aussi, bah oui !

(Cut : discours indigéniste)

D : Quand je te dis que je veux partir d'ici c'est justement pour ça que je m'engage plus dans le milieu associatif, dans la politique, même si j'aurais pu, même à Bruxelles, j'aurais pu, parce que je suis quelqu'un de très expressif, j'aime bien discuter avec les gens, je pense qu'on m'aurait bien accueilli parce que je suis très ouvert, j'écoute tout le monde, je prends le temps de comprendre...

A : T'es une bonne recrue (rires) surtout pour les fréristes qui ont ce profil plus intellectuel aussi.

D : Ouais les fréristes, eux aussi ils ont essayé de me faire rentrer dans des groupes.

A : Ah donc on t'a déjà approché ?

D : Mais ouais ! Bien sure !

A : Recrutement actif ?

D : Mais à chaque fois je sais que si je rentre dans ce genre de trucs je perds ma liberté. Ma liberté n'a pas de prix.

A : Ca c'est parce que t'es un rifain ? (rires)

D : Ouaih, peut-être aussi !

A : T'es un indépendantiste ?

D : Je ne sais pas d'où vient cet amour de la liberté. Mais c'est un amour pour moi qui va au-delà de tout je crois. (Cut)

Je veux vivre dans un pays où on me laisse tranquille. Où je peux dire ce que je pense, où je peux pratiquer mon islam comme je le sens aujourd'hui parce que si mon islam aujourd'hui il est comme ça et bien peut être que demain il va changer. Et hier c'était différent et demain ce sera encore différent. Et c'est comme ça. On évolue, parfois la vie est difficile, donc je ne peux pas pratiquer certains rituels parce que humainement je ne peux pas, physiquement je ne peux pas, je n'ai pas envie et j'ai un accord avec Dieu. Tu vois ? Et vous n'avez pas à interférer avec mon islam. Vous n'avez pas à m'imposer votre façon de voir les choses. Et ça, malheureusement les athées veulent imposer leur façon de faire, de voir la vie, de manger, leur rapport au monde, la culture, tout.

(Cut : discussion sur les violences covid)

D : Qu'est-ce qu'on fait avec des gens comme moi ? Qui remettent tout en cause, qui posent des questions.

A : Tu n'es pas un peu philosophe ?

D : Ok je suis philosophe, on fait quoi avec les philosophes ? On les enferme ? On les traite comme en Chine ? On les enferme ?

A : Ici ça va je trouve ...

(Cut : discussion sur le contrôle des médias)

2^{ème} audio, 15 :27.93

D : Pour en revenir sur la virilité, l'homme, c'est quoi un homme, moi en tant que garçon, je sais pas si c'est ma spiritualité ou ma personnalité qui me rend à la fois très masculin et à la

fois très féminin mais je me sens très viril, peut être que c'est parce que j'ai été éduqué comme ça, à la rif tu vois ? Où c'est mon père avant de... Quand j'allais à l'école, il me disait toujours de surveiller ma sœur, « fait attention à elle » ; « si elle a des problèmes, tu dois me le dire » tu vois ? Il y a ce côté protecteur que j'ai hérité. Et ça ne me dérange pas. Je trouve qu'on devrait tous être comme ça. Après je comprends ceux qui ne sont pas comme ça. Ils n'ont peut être pas été éduqués comme ça. Mais moi j'ai été éduqué comme ça. Le côté paternel, qui veille, et c'est mon côté empathique, féminin. Ce côté où tu t'intéresses aux autres, tu prends soin comme une maman qui s'occupe de ses enfants. Mais moi je ne vois pas ça comme un anti-viril. Ça ne casse pas ma virilité de dire ça. C'est le côté protecteur, doux, il faut un équilibre. Si tu veux influencer quelqu'un, surtout tes sœurs ou tes frères ou tes proches, si t'es trop dure avec eux en mode « je suis un homme ; je suis un viril » ça passe pas.

A : Les gens vont juste te craindre mais pas te respecter.

D : Voilà. C'est peut être une forme d'intelligence ? à la fois d'intelligence, à la fois de sagesse, c'est à la fois ma spiritualité, ma personnalité, et d'éducation. J'ai été éduqué comme ça, mon père il est comme ça. Il a jamais levé la main, il a jamais été violent, il est peut être violent dans sa façon de parler, dans ses propos, c'est sec.

A : Il est dur ?

D : Il est dur. C'est le côté campagnard. Il ne sait pas parler français correctement. Quand il parle arabe, il parle un bel arabe, il écoute la musique classique arabe, avec les paroles chaabi, c'est la musique ... Je pense que c'est son manque de vocabulaire qui l'empêche de parler avec des mots gentils tu vois ? Il connaît « arrête ! » ; « assieds-toi ! » tu vois, c'est pas ... Mais je suis sûre qu'en arabe il aurait dit ça avec un peu plus de ... Parce que quand je l'entends parler arabe, il parle un bel arabe. C'est l'éducation, et aussi les anciens.

A : T'as eu des autres modèles ? De masculinité je veux dire, où tu te dis « ah je me reconnais dans ce type de masculinité. J'aimerais bien devenir comme cette personne » ?

D : Tous mes tontons. Moi j'adorais aller chez mes tontons. J'aimais bien aller chez eux. Mon grand-père me prenait en mobylette, on faisait des tours en vélo, moi j'étais bien entouré. J'étais le premier garçon de la famille. Du coup mes tontons ils me prenaient avec eux en voyage, en sorties, ils me kidnappaient presque, ils adoraient m'avoir pour leur tenir compagnie. J'étais comme leur test, tu vois ? Ils vont aussi avoir des enfants un jour, tu vois ? Et donc, mon père c'était moins mon modèle que mes tontons. Parce que mes tontons étaient plus présents que mon père. Eux n'avaient pas encore d'enfants alors que mon père lui, il

avait toutes les responsabilités, c'était le premier dans toute la famille à avoir des enfants. A avoir des responsabilités, et c'est lui qui presque, nourrissait tous les tontons et les tatas.

A : Qui quoi ?

D : Qui travaillait pour tout le monde. Il travaillait énormément, il était tout le temps au travail, il rentrait à des heures ... Et moi je passais mon temps avec mes tontons.

A : Donc t'étais un peu le protégé quelque part, tu étais le fils du patriarche !

D : En plus des deux côtés de la famille ! Du côté de papa et du côté de maman. En faite du côté de maman c'était elle la matriarche, c'était elle qui était la première à venir en Belgique, c'est elle qui a fait venir tous ses frères et sœurs, et même ses cousins et ses cousines. La maison c'était une auberge espagnole chez moi ! Et du côté de mon père, c'était le dernier de la famille. Moi j'ai grandi toute mon enfance, jusqu'à mes 12 ans je dirais, même 15 ans, portes ouvertes ! *Open bar* ! A chaque fois j'étais là « qui va venir ce soir ? » (Rires) et alors à chaque fois qu'ils viennent on mange bien, on sort, on va dans des parques, à la piscine, au cinéma.

A : On profite de cette présence humaine et on l'honore même ...

D : Quand j'ai grandi j'ai compris qu'en faite, ce n'était pas comme ça partout.

A : C'est un beau cadeau de la vie !

D : Ouais et ce qui me déçoit c'est que une grande partie de ces tontons ne sont plus comme ça. Ils ont perdu ce côté « hospitalité ».

A : Pourquoi tu penses ?

D : Parce qu'ils se sont mariés, ils ont eu des enfants, des responsabilités, et ils vivent sous la pression parce que on vit dans une société où on n'est pas en sécurité. Il faut travailler, travailler, travailler donc ils sont en mode « survie ». Ils sont plus dans la légèreté, je peux les comprendre ...

A : Après, toi, si ça se trouve, t'es encore comme ça justement parce que tu n'as pas de responsabilités ? T'es pas marié, t'as pas d'enfants, t'es cool, t'as pas trop de stress.

D : Mais j'espère, mon objectif c'est de me marier et de rester comme ça. D'être en paix, et « ouais j'ai des enfants mais et si on arrive pas à finir les fins de mois et alors ? ».

(Cut : exemples de vie du Sénégal)

9.12 Retranscription, « Z »

Etudiant, 24 ans

27 :27 :01 + 38 :30.29, Sur zoom

(Cut : explication du sujet de recherche)

A : Au tout début moi je voulais juste travailler sur les masculinités parce que en faite, ca fait quatre ans que je travaille dans une asbl où je donne des animations et des formations sur les questions identitaires, identité, appartenances sociales et donc ma promotrice m'a dit « utilise ton terrain vu que t'as déjà vu plus de 2000 gamins, ca fait quatre ans et tout ca, tu as du matériel, tu sais c'est quoi les problématiques des jeunes, t'es tout le temps avec eux donc tu dois exploiter ca ». Donc, moi la question principale, la problématique principale, c'est le racisme. Qu'est-ce qui ressort chez les jeunes à Bruxelles, c'est le racisme. Ils en ont mare du racisme. Et donc je me disais, moi je travaille dans une asbl dont le cœur c'est les questions liées à l'islam, à l'islamisme et au djihadisme. Tu vois ? Et avec les attentats de 2015-16, qu'on a eu ici, ceux qui avaient commis ca, c'était principalement des marocains et depuis, le populisme et l'islamophobie sont montés en flèche dans ce pays et de manière générale en occident. Donc je me suis dit, comment je peux lier ca ? En parlant avec plein de monde, je me suis dit, « ce serait intéressant de voir comment l'islamophobie (et tout ce qu'on dit au sujet de l'islam dans les médias et partout) influence la construction identitaire de genre de ces jeunes. Parce que ces jeunes, ils n'ont grandi que avec ca. En n'entendant que ca. Que ce qu'ils sont, ce qu'ils représentent, est une menace. Pour la nation, pour notre sécurité, donc en faite ces jeunes là, ils sont tout le temps vu comme étant un problème et ca cause des problèmes de santé mentale pour ces gens. Tu vois ? Qui n'arrivent pas à juste exister, à prendre leur place et se sentir faire partie de la nation. Quand tu vas demander à des marocains ou des maghrébins, même des jeunes, peu importe d'où ils viennent, les jeunes colorés en tout cas, tu vas leur dire « oui, voilà, tu viens d'où ? » même si tu vois, ils sont nés ici, leurs parents aussi, ils vont te dire le pays d'origine. Ils vont même te dire le nom du village des grands-parents. Et moi donc, la question que je me pose c'est « comment ca se fait que ces jeunes ils ne se sentent pas belges ? » je me dis qu'on est coresponsables de ce mal-être, de cette souffrance humaine et donc je me dis « j'ai envie de saisir le politique et de dire, mais qu'est-ce qu'on a manqué ? Qu'est-ce qu'on n'a pas fait dans l'accueil ? Dans les processus d'intégration de « ces gens » ? » (Cut)

Z : Qui est donc une personne de couleur ? Qui décide de ça ? Qui est étranger ? Qui est légitime pour décider de ça ? Pourquoi ? (cut : discussion sur les structures sociales ; questions intersectionnelles ; géopolitique & histoire)

A : Devenir, un homme ou un pseudo « vrai-homme » ça te parle ? Si tu pouvais me dire, c'est quoi pour toi un homme ... (Q1+Q2)

Z : Un homme masculin ? C'est une question difficile ... Un homme pour moi aujourd'hui ? Etre responsable, assumer le choix de ses actes. Etre homme c'est pouvoir faire face, prendre des responsabilités, être à l'écoute des autres ? Etre responsable (.) Etre « homme » c'est être responsable, avoir une quête dans la vie, pouvoir l'assumer, tendre vers un horizon. Etre un homme ? (Silence) C'est avoir le sens de la raison et savoir que nous sommes coresponsables du monde et de son avenir. Enfin là c'est les hommes responsables, les hommes éclairés. (Cut : discussion philosophique)

Z : Le futur ? C'est compliqué. Le présent déjà ça ne va pas. Le futur dans combien de temps ?

A : On va dire cinq ans ?

Z : Ca c'est court terme ça.

A : Ca dépend pour qui.

Z : Dans cinq ans, comment j'imagine mon futur ? Disons, je m'imagine vieux ! Et puis je ? Est-ce que je m'imagine père ? Je ne me suis jamais pensé père. Tu m'amènes à réfléchir !

A : C'est bien.

Z : Je ne me suis jamais en tant que personne, imaginé...

A : Tu te projettes en tant qu'homme ?

Z : Ouais ...

A : D'abord homme, et puis mari, tralala si tu veux ok ? Mais d'abord toi déjà, individuellement ok ? Mais pour toi apparemment, c'est important cette question de la paternité. Devenir père d'ici cinq ans c'est ça ?

Z : Non, en faite je me demande ... C'est la question qui tombe quoi.

A : Tu veux une pause ?

Z : Vivre c'est manger-boire-dormir, le petit tralala du quotidien mais laisser des traces dans le passé c'est important. J'aime bien me poser des questions ... je n'ai pas de problème avec l'égalité entre les femmes et les hommes. J'ai toujours eu une vision différente des hommes autours de moi.

A : Est-ce qu'on t'a déjà demandé si t'étais gay ? En général quand un garçon ou un jeune-homme ne veut pas vraiment appliquer les règles du patriarcat, ne veut pas dominer les femmes, on va se retourner contre ceux qui l'on élevé, qui ont failli quelque part à leur mission de créer un petit patriarcat quoi ! Tu vois ?

Z : Non, certains se sont posé cette question mais ... pas en face de moi tu vois ? Mais bon, moi je sais que ...

A : T'en a pas souffert alors ?

Z : Non, non, pas du tout.

A : Ok.

Z : Je sais que j'étais pas toujours d'accord avec ... Parce que certains refusaient que ... Fondamentalement, j'avais pas ce qu'il fallait pour être un mâle dominant. Mais je ne voulais pas frapper ma sœur. Je suis le seul parmi tous les mâles de la famille, à n'avoir jamais frappé. Eux, ils étaient fiers de frapper, pour eux ça faisait preuve de virilité. Mais moi non. J'ai entendu des choses, des femmes qui disaient aussi, qu'elles aimaient les hommes violents. Mais moi je ne comprenais pas.

A : Ça t'a choqué ?

Z : Mais oui !

A : Comment ?

Z : Je ne veux pas être la personne qui va être responsable de la souffrance des autres. Même dans les relations amoureuses, j'ai toujours fui les filles toxiques. Je refuse de rentrer dans la spirale de la violence. Je veux pas être là-dedans. La solution c'est de fuir.

A : Et l'autre dans ta vie ?

Z : J'aimerais me marier mais le mariage me fait peur. J'ai la phobie de l'échec du mariage. Mes parents ont ... J'ai jamais entendu ma père crier sur ma mère. Ils ne se sont jamais disputés devant nous. Jamais ! Ma mère n'a jamais crié sur mon père et mon père n'a jamais crié sur ma mère ! Ma mère a toujours tout fait pour respecter mon père et mon père c'est pas un homme violent. C'est pas un homme qui crie. Il ne parle même pas beaucoup. Jamais des débats profonds, il n'a jamais frappé ma mère ! C'était rare.

A : Mon grand-père aussi était comme ça. Tu dirais que ces phénomènes de violence, c'est nouveau ? Comment tu l'expliques en tant que jeune-homme ? T'en penses quoi ?

Z : Non, c'était la norme de taper, eux, ils étaient des exceptions. Dans une pulsion virile, aujourd'hui, beaucoup d'hommes frappent encore. Ils vont le faire. Malgré la précarité du mariage de mes parents, c'était un mariage réussi sur le plan de deux personnes qui vivent ensemble et qui s'en sortent.

A : Du coup, t'as eu un beau modèle.

Z : Oui ! Et ça m'a même créé un complexe. Le fait de penser que si j'échoue, quel sera mon prétexte ?

A : Mais pourquoi ça échouerait ?

Z : Hein ?

A : Pourquoi tu dis que ton mariage va foirer ?

Z : J'appréhende !

A : Ok... Mais oui, mais non, t'es quelqu'un de bien, voilà. Si tu choisis correctement ta femme, y'a pas de raison que ça foire.

Z : Choisir correctement sa femme, ça c'est un grand débat ! (Rires) Les femmes comme ma mère ça la nature n'en fait plus ! Je te jure ! Sur la tête de mon grand-père ! Si moi il fallait dire est-ce qu'il existe un ange sur terre ? Je dirais oui, ma mère ! Ma mère est tellement... Je ne connais pas une mère plus parfaite que ma mère. Je ne connais pas d'être aussi exceptionnel que ma mère.

A : Hmmm

Z : J'ai aussi beaucoup de respect pour un oncle à moi. Ce monsieur fait tout à la maison. Il partage le travail domestique avec sa femme. Il se lève le matin, parfois avant sa femme, il va se lever, préparer les enfants, laver sa fille, lui donner à manger, il va déposer les enfants à l'école, rentrer travailler... Puis il va faire à manger, il va faire étudier les enfants, il va les mettre au lit, il faut tout ! Tout, tout, tout ! Il fait tout ! C'est incroyable ! Tu n'aurais aucun reproche à faire à cet homme tellement il est incroyable ! Il travail, tellement ! Il ne me crie pas dessus, il me respecte. Tout ça, tout ça ... Mais ma mère, c'est quand même le meilleur modèle humain.

A : Et pourquoi toi t'es en flip pour le mariage ?

Z : Justement, ce que je suis en train de te dire c'est que, j'appréhende.

A : Ok, t'as des modèles exemplaires, et donc, tu as peur de pas être à la hauteur ?

Z : Ou alors que la personne que j'épouserai ne soit pas ... j'ai peur de faire le mauvais choix. Si je fais le mauvais choix ... La peur du mariage c'est l'une de mes plus grosses phobies ! Je te dis vrai !

A : Waw, à ce point ! Calme toi hein, ça va, ça va aller ...

Z : J'ai peur ! Non, tu ne comprends pas comment j'ai peur ! De l'échec du mariage ! Je me dis, le mariage de mes parents a tellement réussi que si le mien échoue ... Déjà j'ai pas une bonne expérience avec les filles avec qui j'ai été. Elles avaient des mauvais comportements. Elles étaient trop insolentes. J'aime pas les problèmes. J'ai vu beaucoup d'abus dans la

famille, les hommes ont souffert avec leurs femmes. Ils rentraient trop tard, juste pour les éviter. J'ai peur de ça. Si je n'ai pas la chance de tomber sur une bonne femme, ...

A : C'est qui pour toi une « bonne femme » ?

Z : C'est une femme qui a le sens du respect. Du respect !

A : Ça veut dire quoi ?

Z : Très bonne question ! Le respect pour moi c'est ... Le respect ... L'enfer c'est les autres, tu connais ? Ne fait pas aux autres, ce que tu n'aimerais pas qu'on te fasse. Voilà c'est quoi le respect. Si tu n'aimerais pas te faire insulter, ne m'insulte pas. C'est concret. Si tu n'aimerais pas te faire battre, ne me bat pas ! Tu vois ? Là, c'est concret !

A : On y arrive ... C'est intéressant quand tu dis ... Tous les hommes disent ça. Vraiment TOUS. « JE VEUX ETRE RESPECTE. JE VEUX QUE MA FEMME ME RESPECTE. » Ok, mais concrètement, dans la vie de tous les jours, ça donne quoi ?! Parce que quand tu rentres dans la notion et que tu essayes de déconstruire c'est quoi le respect à tes yeux ? Concrètement, tu vois, donne moi des exemples, met des mots sur ce que tu appelles le respect tu vois ? Euh ? Là, par contre ça devient compliqué.

Z : Parce que c'est une notion.

A : Regarde, moi je peux estimer t'avoir respecté et toi, tu vas me dire que « NON » ! Donc moi je suis cool avec moi-même, pourtant toi, tu vas me reprocher de t'avoir manqué de respect et donc on ne va pas se comprendre ! Et c'est là que la violence commence.

Z : C'est clair.

A : Quand t'es dans un mariage, parfois, tu peux te sentir un peu coincé. Tu comprends ? D'accord ? Donc, t'es tellement frustré que à un certain moment, d'office tu vas manquer de respect à l'autre. MAIS, après, c'est dans comment vous allez gérer ça. Comment vous allez gérer les différentes tensions, les conflits, les bazars, parce que du manque de respect il va y en avoir. Ça c'est sûr ! Il y en aura. C'est inévitable. A un moment donné vous allez vous disputer, AAAHHH, une insulte, une connerie et boum, ça va sortir (oups). Tu vois ?

Z : Oui, je suis d'accord Amy. Ce que je dis c'est que au fondement, tu es quelqu'un de respectueux mais quand il y a des dérapages, ça ne fait pas de toi quelqu'un d'irrespectueux.

A : Nan mais ce qu'il y a, c'est que parfois, les dérapages vont trop loin ! C'est des trucs irrécupérables.

Z : Non, non, après le respect il y a la tolérance. Tu vois ? Parce que, dans toute relation, il y a le fait que tu sais que la personne, à la base, elle n'est pas irrespectueuse. Si il s'est passé ce qu'il s'est passé c'est que l'autre à exagéré.

A : La remise en question ?

Z : Oui, il faut pouvoir laisser passer certains évènements. Relativiser. Le problème aussi, c'est que les gens exagèrent beaucoup les petits problèmes. Et l'enthousiasme ! Je ne peux pas vivre avec quelqu'un qui est toujours sérieux. Il faut pouvoir rire, être joyeux. S'amuser. Elle doit rire à mes blagues. C'est important. Une complicité.

A : Tu veux qu'elle te pardonne tout ?

(Pause)

2^{ème} partie

Z : En Afrique être un homme, il y a un gros sens des responsabilités qui pèse sur les épaules d'un homme en Afrique. Une grosse pression dans le sens social. Un peu moins aujourd'hui qu'avant mais la trajectoire de la masculinité... Pendant la période coloniale le rôle de l'homme africain a changé. (Cut : discussion politico-historique) –Stop-

9.13 Retranscription, « H »

Etudiant, 25 ans

38 :44 :34, sur zoom

H : Je m'imagine avec une famille, un bon job, beaucoup d'argent ! Je suis sérieux (.) Une femme avec des enfants, un bon travail bien rémunéré pour être à l'abri du besoin ma famille et moi et qui me permette de prendre des vacances de temps en temps. Dans dix ans, lancer ma propre boîte et avoir plus d'impact sur la société, travailler avec les jeunes, continuer à servir. Avoir une cohérence entre ma vie spirituelle, matérielle, en société, tout ça. Retourner dans mon pays d'origine pour rendre visite à ma famille le plus souvent, parce que ma famille me manque, surtout ma mère. Ce n'est pas que la vie là-bas me manque parce que je n'ai jamais été bien là. Je suis plutôt très bien ici.

A : A plus long terme est-ce que tu penses que tu pourrais faire venir ta famille ici ?

H : Oui, dans l'idéal, faire venir mon petit-frère, qu'il puisse faire ses études ici. Pour avoir une bonne éducation et plus de chances de réussite dans la vie parce que dans mon pays ce n'est pas évident, le favoritisme, la corruption, on n'a pas ce qu'on mérite au fait. Parce que j'ai fait des études là-bas et puis je ne trouvais pas de travail, ici ce n'est pas facile mais je

pense que tu peux encore avoir ce que tu mérites. (cut) J'aimerais que mon petit frère et ma nièce viennent ici, elle va faire sa dernière année de secondaire, j'aimerais qu'elle face des études de médecine. Et mon frère, qu'il face des études d'ingénieur informatique parce que lui aussi a fait les mathématiques et j'aimerais qu'il suive les pas de son grand-frère.

A : Incroyable, c'est des études vraiment difficile !

H : J'espère qu'il aura assez de cran pour tenir. Je pense que si je suis là je peux l'assister, j'arrête pas de lui dire que c'est pas facile ici, qu'il se prépare au maximum. J'essaye de la préparer psychologiquement parce que il faut l'avouer, on est différents. (Cut)

A : Deuxième question, comment tu te projettes en tant qu'homme, jeune-homme ? Comment est-ce que pour toi on devient un homme ? Quelles sont les étapes ? (Cut)

H : Être un homme c'est être un loup. Être fort physiquement, s'affirmer tout le temps, nourrir son égo, parfois être un Bad boy, être un alpha, être bagarreur, surmonter les épreuves, survivre dans la rue, ne pas se laisser marcher dessus, prendre les bonnes décisions, boire l'alcool, picoler, etc. Chercher les filles, quitter sa famille pour se chercher, prendre des risques, au péril de sa vie.

A : C'est un programme chargé hein ... !

H : Ouais mais toute ma vie je pensais que j'étais un homme parce que je fessais ça et puis ici on me dit que ça n'a rien à voir. On m'a dit un homme ça pleure pas, ça montre pas ses émotions, ne montre pas ses faiblesses, etc. Et moi, en tant qu'hypersensible, je me suis remis en question. Parce que je manifestais beaucoup de compassion, on me traitait de faible mais je suis content parce que je suis fière de ce que je suis.

A : Félicitations

H : Merci !

A : Troisième question, par rapport à « être un homme », c'est comment d'être un homme racisé à Bruxelles ? Comment est-ce que tu t'imagines ton futur en tant qu'homme racisé ? Donc par rapport à ton statut d'homme racisé est-ce que tu penses que ça a un impact sur ta trajectoire de vie ? (Cut : explications)

H : Arrivé ici j'ai compris que ça allait être très très difficile. (Cut : histoire personnelle) J'ai compris que j'allais faire beaucoup d'efforts pour m'en sortir et que la plupart je devais le faire tout seul. Je n'ai pas laissé un truc qui m'attend au pays, donc « ça passe ou ça casse ». Y'a pas de machine arrière possible. Je suis arrivé, j'avais rien, même pas l'argent pour retourner au pays. Avec cette mentalité, avec tout ce que j'ai laissé derrière moi, je savais que je n'allais avoir l'aide de personne. Beaucoup de préjugés raciaux, je suis différents des autres, je partage pas les mêmes valeurs, je me sentais jugé pour ce que je ne suis pas, juste

parce que je suis noir. Je suis arrivé en retard pour les cours, j'étais dans la rue, je partais aux cours quand même mais j'étais en retard, je devais composer. (Cut) Le plus dure pour moi c'était de choisir chaque matin entre le travail et l'école parce que j'avais besoin d'argent pour vivre. Sachant que si je pars travailler, je risque de rater les cours et de ne pas avoir la moyenne. Sachant que si je laisse le travail, je risque d'avoir la moyenne mais pas l'argent pour payer mon loyer et être à la rue. Donc ca c'était ce à quoi j'étais confronté chaque matin ... et je culpabilisait quoi que je fasse. (Cut) Parfois je voulais manger, j'avais cinq euros en poche, je réfléchissais qu'est-ce que je pouvais manger pour cinq euros, j'avais envie d'une pitta-durum mais j'allais faire quelques courses à Clémenceau, ca durait plus que le durum ... Donc tout le temps confronté à faire des choix. Parfois je partais prendre les colis alimentaires étudiants. Tout ca parce que je n'avais pas d'autre choix et sachant que je suis seul, c'était difficile. Aussi à l'école, j'ai eu beaucoup d'examens oraux et je pensais que c'était injuste parce que je passais beaucoup de temps à m'expliquer, quand ils voient que tu es noir, ils pensent que tu ne connais rien. Alors que les autres ca passaient vite des 15-20 min moi je durais pour certains oraux deux heures pour avoir un 12-13-14 alors que les autres avaient des 19-20 parfois ! Je me sentais différent quoi ! Je savais que je devais faire plus d'efforts que les autres. Moi je suis pas bien né donc j'ai pas d'autre choix que d'encaisser. Il faut se le dire. Tu vois ? Mon père et ma mère n'ont pas fait d'études, ma mère est ménagère, je suis obligé de faire tout ca. Je t'assure Amy, c'est très difficile de changer de classe sociale ! Parfois je me dis « Pourquoi je dois endurer ca-ci-ca ? » mais ... (silence).

Et puis j'ai appris que c'est comme ca, je n'ai pas choisi d'être dans une famille pauvre (.) C'est que je dois passer par là. C'est la mort qui va me dire si c'est la fin. Je suis toujours là. (Cut) Je réduis mon confort de vie, je ne pars pas mais je prépare mon avenir. Ce n'est pas facile sans te mentir mais j'ai le regard fixé sur l'avenir. (Cut : pleurs) –Stop–

10 Planning

	To Do :	N° de pages :	Deadline : Mai-juin	Corrections : Juillet-août
	Introduction	2		
2.	Cadrage méthodologique	5	02.05.2022	04.07.2022
3.	Cadrage théorique	5	12.05.2022	11.07.2022
4.	Corps de texte : 3 parties			
5.	- Etat de l'art	10	16.05.2022	18.07.2022
6.	- Concept MH	10	23.05.2022	25.07.2022
7.	- Résultats	10	30.05.2022	01.08.2022
8.	Introduction Conclusion	4	06.06.2022	08.08.2022
9.	Bibliographie	3	06.06.2022	08.08.2022
10.	Clôture	+/- 50	1st - Juin	2 nd – Août Dépôt 16.08.2022

11 Contacts avec la promotrice Maryam Kolly

	Date	Canal
1.	03 novembre 2021	Réunion virtuelle, enregistrement 00 :50 :47
2.	31 mars 2022	Réunion virtuelle, enregistrement 01 :04 :39
3.	24 juin 2022	Live, St.Gilles, 14 :30 -16h
4.	01 août 2022	Prise de rendez-vous par téléphone, follow-up
5.	09 août 2022	Live, St.Gilles, 12h :00 -14 :00, Enregistrement 1 :00 :40.37
(+) de nombreux échanges par courriel		